This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

24. a. 17

Bibliothèque d'Ouvrages d'élite pour la Jeunesse.

ŒUVRES MORALES DE Mme GUIZOT

NOUVEAUX CONTES

I

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

VENEZ MESSIEURS, VENEZ MESDAMES,
VENEZ VOIR MARTIN.

PARIS
DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS.
1859
Tous droits reservés.

NOUVEAUX

CONTES

à l'usage de la Jeunesse

PAR Mme GUIZOT

Huitième Édition

I

PARIS

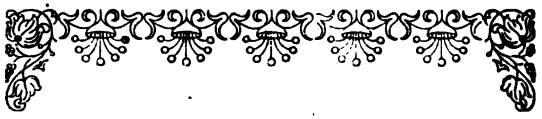
DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1859

Tous droits reservés.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
17 NOV. 1931



NOUVEAUX CONTES

SCARAMOUCHE

Sur la grande place d'un village, un jour de foire, venaient de s'établir, d'un côté, Polichinelle avec sa société ordinaire, la mère Gigogne, le diable, le suisse et le commissaire; de l'autre côté, Martin l'âne savant, et Jacquot sans pareil, perroquet de son métier. Mathieu-la-bouteille (c'était le surnom qu'on avait donné au conducteur de l'âne, et

que justifiait la rougeur de son nez) tenait Martin par la bride, et portait sur son épaule Jacquot sans pareil, attaché par une chaîne à sa ceinture. Sa femme, dite *la Mauricaude*, se chargeait d'appeler le monde, et d'interroger Martin. Thomas, fils de la Mauricaude, enfant de onze ans, couvert de quelques haillons qui avaient été un pantalon et une chemise, recueillait dans ce qui lui restait d'un chapeau les contributions volontaires des spectateurs, et en arrière se tenait, triste et silencieux, Gervais, jeune garçon de quatorze à quinze ans, fils de Mathieu par un premier mariage.

« Venez, messieurs, venez, mesdames, » criait la Mauricaude de sa voix enrouée : » venez voir Martin ; il vous dira, mes- » sieurs, mesdames, ce que vous savez et » ce que vous ne savez pas. Venez, mes- » sieurs, mesdames, entendre Jacquot » sans pareil ; il vous répondra, messieurs, » mesdames à ce que vous lui direz et à

» ce que vous ne lui direz pas. » Et la même plaisanterie, toujours répétée par la Mauricaude, toujours sur le même ton, lui attirait toujours à peu près le même genre d'auditoire.

« Allons, Martin ! » commença la Mauricaude aussitôt que le cercle fut formé, « dites à l'honorable compagnie quelle » heure il est. » Martin, soit qu'il n'entendît pas ou ne se souciât pas de répondre, demeura immobile. La Mauricaude renouvela la question; Martin secoua les oreilles. « Vous dites, Martin, que vous ne pouvez » voir d'ici à l'horloge? reprit la Mauri- » caude. Quelqu'un aurait-il une mon- » tre? » Une grosse montre sortit du gousset d'un fermier, et fut mise sous les yeux de Martin, qui parut la considérer attentivement. Toute la compagnie, de même que Martin, tendit le cou en redoublant d'attention. La montre marquait midi; après quelques instans de réflexion, Martin leva la tête, et fit entendre trois vigoureux *hi*

hon, auxquels la compagnie répondit par un éclat de rire, dont Martin ne parut nullement embarrassé. « Ah! Martin, Martin, » s'écria la Mauricaude, je vois bien que » vous pensez à trois heures, qui est l'heure » de manger l'avoine. Il faut pourtant at- » tendre. Mon fils, voudriez-vous, pour » vous distraire, faire une partie de car- » tes? » Et un jeu de cartes presque effacées à force de saleté, tiré d'un sac de toile qui pendait au côté droit de la Mauricaude, fut aussitôt étalé au milieu du cercle, qui se resserra pour jouir de plus près du spectacle qu'allaient offrir les talens de Martin. « Allons, Martin, allons, mon garçon, » reprit son instructeur, tirez, tirez d'a- » bord un valet de cœur, que vous offrirez » à l'honorable compagnie, en significa- » tion de votre attachement et de votre » respect. » Et déjà les deux ou trois beaux esprits de la bande secouaient la tête d'un air d'approbation à cet ingénieux symbole, lorsque Martin, après plusieurs in-

jonctions, avança son pied droit et le posa sur un sept de pique.

Alors une voix de perroquet s'éleva au milieu de l'assemblée, et fit entendre distinctement ces mots : « Ce n'est pas le » Pérou, mon ami ! » C'était Jacquot sans pareil qui, ennuyé de n'avoir pas encore été appelé à prendre part à la conversation, répétait une de ses phrases favorites. L'à-propos de son discours ranima la bonne humeur de la compagnie, que commençaient à rebuter les balourdises de Martin, et l'attention allait probablement tourner vers Jacquot, lorsque la trompette de Polichinelle se faisant entendre annonça que les acteurs étaient prêts, et que le spectacle allait s'ouvrir. A cet appel, l'auditoire de Martin commença à se dissiper, les rangs s'éclaircirent, et les restes du chapeau qu'on vit s'avancer dans la main de Thomas achevèrent d'écarter ceux que retenait encore la curiosité ou l'indifférence. Tout prit

une même direction, et Mathieu, Thomas, la Mauricaude, Martin et Jacquot, suivirent avec plus ou moins d'humeur la foule qui s'éloignait d'eux. Gervais seul, s'écartant, alla dans une rue adjacente offrir ses services, pour le temps de la foire, à un maréchal occupé à ferrer les chevaux des voyageurs.

Un bien autre spectacle que celui dont les pouvait régaler Martin attendait les curieux de l'autre côté de la place. Un énorme dogue venait d'être dételé de la petite voiture sur laquelle il avait amené le théâtre et la troupe des marionnettes, et, couché maintenant devant la baraque et aux pieds de son maître, semblait prendre sous sa garde ce qui venait de voyager sous sa conduite. L'encolure de Médor annonçait un serviteur utile et bien traité; ses regards vers son maître étaient ceux d'un ami confiant. Va-bon-train (ainsi se nommait le propriétaire du théâtre des marionnettes) se reconnaissait aisément

pour un ancien soldat. La régularité de ses mouvemens ajoutait singulièrement à l'effet de leur vivacité; rien n'arrivait qu'à son tour, et rien ne se faisait attendre. La précision de son accent ne ressemblait point à la brusquerie; et le ton de fermeté militaire qu'il associait aux jongleries de son métier, leur conservait une espèce de dignité. Des mots, tirés des différentes langues des pays qu'il avait parcourus, se mêlaient avec un sérieux et une facilité admirables au dialogue des personnages qu'il faisait mouvoir: les scènes dont il avait été acteur ou témoin animaient son imagination, et lui fournissaient des incidens pour varier à l'infini ses représentations. Il avait pour compère son fils Michel, joli garçon, de l'âge de Gervais, à qui il ressemblait beaucoup, quoique la figure de l'un fût aussi sérieuse que celle de l'autre était riante et animée.

Cette ressemblance n'avait rien d'éton-

nant, puisque Mathieu et Va-bon-train étaient frères, et par conséquent Michel et Gervais cousins-germains. Va-bon-train, que de son nom de baptême on appelait Vincent, avait dû ce surnom moins encore à l'égalité de ses mouvemens qu'à la vivacité de son caractère et à la promptitude de ses déterminations. Ayant à vingt-cinq ans perdu sa femme, qu'il aimait beaucoup, et qui était morte en couches de Michel, incapable de supporter deux jours de chagrin, il imagina, pour se distraire, d'aller à la guerre, et partit en qualité de remplaçant, laissant le prix de son engagement à son fils, et son fils à la femme de Mathieu, qui venait aussi de mettre au monde Gervais. Elle nourrit ensemble son neveu et son fils, les éleva avec une égale tendresse, et dans de bonnes habitudes, car c'était une femme de bien : tous deux allèrent à l'école, où ils apprirent à lire, à écrire, et s'instruisirent

de leur religion. Tous deux commencèrent à travailler ensemble dans la boutique de Mathieu, qui était maréchal-ferrant. Tous deux enfin s'unirent d'une amitié qui n'était pas moins vive chez le joyeux Michel que chez le grave Gervais. A treize ans Gervais eut le malheur de perdre sa mère, et presqu'en même temps celui de se séparer de Michel. Vincent Va-bon-train, qui avait obtenu son congé, était venu reprendre son fils pour l'aider dans l'entreprise de marionnettes qu'il venait de former. Bientôt après aussi les affaires de Mathieu commencèrent à se déranger : tant que sa femme avait vécu, elle avait contenu son goût pour la boisson; dès qu'elle fut morte, il s'y livra sans mesure. Il fit connaissance au cabaret avec la Mauricaude, méchante et malhonnête femme, qui avait fait toutes sortes de métiers; il fut assez bête pour l'épouser, et mangea avec elle le peu qui lui restait, déjà fort diminué par le

déréglement de sa conduite. Alors elle lui persuada de quitter sa boutique et de courir le pays avec son âne et son perroquet, l'assurant qu'il y gagnerait beaucoup d'argent. Cette vie vagabonde convenait mieux que le travail aux nouvelles habitudes de Mathieu, et les assurances de sa femme lui semblèrent d'autant mieux fondées, que Va-bon-train venait de reparaître au pays dans un état prospère, fruit du succès de ses marionnettes. Mathieu eut donc l'idée de s'associer à son frère : celui-ci s'en souciait médiocrement, la conduite de Mathieu ne lui inspirait nulle confiance. Son second mariage lui avait déplu, et il n'aimait pas la Mauricaude, quoiqu'il ne l'eût vue qu'en passant ; mais un soldat n'est pas accoutumé à se faire un embarras des petites difficultés, ni un obstacle de ses répugnances; d'ailleurs Mathieu avait rendu service à Va-bon-train en élevant Michel; Va-bon-train était reconnaissant et fut bien aise

de le prouver. La caravane se mit donc en route; Michel enchanté de retrouver son cher Gervais, et Gervais triste de quitter la vie honnête et réglée qui lui plaisait, sa profession de maréchal, où malgré la négligence de son père à l'instruire, il commençait à être assez habile; mais un peu consolé par le plaisir de voir du pays, celui de voyager avec Michel, et la satisfaction de s'éloigner d'un lieu où l'inconduite de son père achevait de détruire la bonne réputation dont avait joui sa famille.

Malheureusement ce qui avait perdu la réputation de Mathieu le suivait partout. La semaine n'était pas encore finie que les deux ménages furent brouillés. La méchanceté de la Mauricaude, les indignes penchans de son fils Thomas, qui aimait toujours mieux voler une chose que de la recevoir, furent bientôt démontrés à Va-bon-train, de manière à lui faire prendre le parti de rompre aussi

facilement qu'il avait pris celui de conclure ; et lorsqu'il eut dit à son frère : « il faut nous séparer, » comme lorsqu'il lui avait dit, « nous irons ensemble, » la chose fut finie sans qu'il y eût à en revenir. Michel n'eut pas plus qu'un autre l'idée de s'opposer aux résolutions de son père; il se jeta en pleurant dans les bras de Gervais. Celui-ci lui serra la main, triste, mais résigné, et soulagé du moins de n'avoir plus son oncle pour témoin des honteuses habitudes de sa famille. La Mauricaude furieuse déclara qu'on ne se débarrasserait pas d'elle si facilement, et résolut de suivre son beau-frère, malgré lui, pour profiter de la foule qu'il attirait toujours, et pour tâcher en même temps de lui faire tort, soit en le décriant de tout son pouvoir, soit en s'efforçant de troubler son spectacle par les cris du perroquet, qu'elle avait instruit à répéter des mots d'insulte, et à contrefaire la voix des marionnettes. Depuis deux mois elle

persistait dans sa résolution, malgré les remontrances de Mathieu, remontrances fort accoutumées à demeurer sans effet. Dans les commencemens, Va-bon-train s'était ennuyé de ces plaisanteries; puis, comme il faisait toujours, il en avait pris son parti. Seulement un jour il dit à son frère: «Ecoute, Mathieu; les chemins » sont libres; mais prends garde que je » n'entende pas dire que tu aies laissé » penser à personne que cette crapaude- » là à l'insolence de s'appeler ma sœur.» En disant cela, il montrait à la Mauricaude le grand fouet dont il touchait légèrement Médor, pour le préserver des distractions, et dont le manche avait plus d'une fois averti Michel de quelques fautes de dissipline. Depuis ce jour, Gervais ne salua plus son oncle, de peur de l'offenser; et la Mauricaude, malgré son impudence, ne se hasarda pas à le braver en face. Elle n'eût pas d'ailleurs facilement réussi à lui débaucher ses spectateurs.

Qui pouvait entrer en lutte avec « le » grand, le merveilleux, *il vero Scara-* » *muccia*, messieurs, venu de Naples en » droiture *, pour vous présenter, *lus-* » *trissimi*, les hommages de ses confrères » les *lazzaroni? Baccià vu* la main, *monsù* » de Scaramouche. » Et la tête de Scaramouche s'inclinait, sa main se portait à sa bouche avec une suite de mouvemens capables de faire oublier les fils qui les dirigeaient : « Regardez, messieurs, regar- » dez Scaramouche, regardez-le de face : » c'est Scaramouche tout court, il n'a pas » le sou, pas la *pezetta*, messieurs; mais » qu'il est joyeux! Voyez-le, sa bouche » épanouie jusqu'aux oreilles, le pied en » l'air, tout prêt à courir ou à sauter; » mais un tour de main, messieurs, un » seul tour de roue de fortune, et le voilà » de trois quarts. Comme il a l'air sou- » cieux, fâché! c'est le *signor* Scaramou-

* Les marionnettes d'Italie sont faites avec une perfection dont n'approchent pas les nôtres.

» che ; il est devenu riche, il compte son
» argent dans sa main, il en compte, et
» puis il en compte encore, et toujours
» plus chagrin. Eh! maintenant, que lui
» arrive-t-il donc? Il s'est tourné de profil.
» Oh! la piteuse figure! Il pleure, il veut
» arracher son bonnet. *Povero Scara-*
» *muccia!* quoi *presso'l danaro!* On t'a
» pris ton argent. Allons, Scaramouche,
» *fà cuore*, un peu de courage. *No!....*
» *ammazarti?* Comment, tu veux te tuer?
» Eh bien! auparavant un peu *di maca-*
» *roni.* Ah! oui, *poveretto!* mangera *bene*
» *il macaroni!* Voyez, messieurs, comme
» il étend piteusement la main, comme
» il mange la larme à l'œil; mais *pian*
» *piano*, *Scaramuccia*, doucement, *vuoi*
» donc *mangiare tutto?* Hélas! oui, *tutto*
» *mangiare*, tout, *per morire!* mourir
» d'indigestion? Tu badines, Scaramou-
» che, jamais le macaroni n'a tué un *laz-*
» *zarone*. Tenez, le voilà qui se ranime :
» comme il retire la jambe, en signe de

» plaisir! comme ses yeux se tournent
» chaque fois qu'il ouvre la bouche pour
» y introduire *una copiosa* pincée *di ma-*
» *caroni! O che gusto! che boccone!*
» Tranquillisez-vous, messieurs, voilà
» Scaramouche ressuscité. » Des scènes se succédaient, montrant Scaramouche sous de nombreux aspects plus admirables les uns que les autres. La dernière fut celle où l'Allemand en faction arrêtait Scaramouche, en lui criant : *Wer da?* Celui-ci répondait en italien, tâchant vainement de se faire entendre, et d'éviter à force de souplesse la terrible baïonnette de l'Allemand. Polichinelle arrivait pour raisonner inutilement en français. Enfin le diable emportait l'Allemand, et Polichinelle allait boire bouteille avec Scaramouche. La beauté de l'invention enleva tous les suffrages, les politiques de l'endroit se jetèrent un coup-d'œil mystérieux; et quand Scaramouche promena autour de l'assemblée la petite sou-

coupe qu'on lui avait mise entre les deux mains, il n'y eut personne qui ne s'empressât de donner son sou, son liard ou son centime pour avoir un salut ou un signe de tête de Scaramouche.

La foule se dispersait lentement, s'entretenant du plaisir qu'elle venait de goûter. « Il me scie le dos son Scara-» mouche, » disait en murmurant la Mauricaude.

« — Je vous ai bien dit, ma femme, re-» prenait son mari, qu'en vous obstinant » à les suivre...

» — Je vous ai bien dit, mon mari, que » vous étiez une bête. » Telle fut la réponse de la Mauricaude : elle parut sans réplique à Mathieu, et Thomas, à qui sa mère jeta un coup-d'œil, s'en alla tourner autour de Médor, qui le reçut poliment et d'un air de connaissance. Va-bon-train le vit, fit claquer son grand fouet, et Thomas se sauva.

Gervais passa sur la place, tenant un

cheval qu'il venait d'aider à ferrer, et qu'il reconduisait à son maître. Il ne s'approcha pas; mais Médor le vit de loin, se leva, remua la queue, fit entendre un petit gémissement, moitié de plaisir de voir Gervais, moitié de chagrin de ne pouvoir aller avec lui. Gervais lui fit un signe d'amitié. Michel baisa de tout son cœur la grosse tête de Médor, et l'on crut voir un sourire éclaircir la figure de Gervais à cette expression de la tendresse de Michel. Il ne leur était pas permis de se communiquer autrement.

Parmi beaucoup de bonnes qualités, Va-bon-train avait un défaut, c'était de se prévenir sur-le-champ pour avoir plus tôt fait, et, quand il était prévenu, de ne pas vouloir qu'on le fît revenir, parce que cela prenait trop de temps de changer d'avis. La violence qu'il avait faite pendant huit jours à son caractère, en supportant la Mauricaude, avait tellement augmenté sa prévention, qu'elle

s'était étendue sur toute la famille. La Mauricaude était une diablesse, Mathieu un imbécile, Thomas un petit coquin, et Gervais un sournois. Ces quatre jugemens une fois prononcés, il n'y avait pas à répliquer. Va-bon-train aimait beaucoup son fils, dont le caractère s'accordait parfaitement avec le sien; mais il le tenait à la militaire, dans une obéissance prompte et ponctuelle, sachant très bien que la vie qu'il lui faisait mener pouvait, si l'on n'y prenait garde, conduire un jeune homme à l'habitude du vagabondage. Heureusement Michel était bien né, bien élevé, et ne se plaisait avec personne autant qu'avec son père, qui l'amusait du récit de mille choses. Il mettait d'ailleurs son amour-propre à le seconder, et n'était jamais si content que quand il avait contribué au succès de la journée. Va-bon-train ne bornait pas son industrie à ses marionnettes; il profitait de ses continuels voyages pour faire

un petit commerce, achetant dans un canton les marchandises qui s'y vendaient bon marché, pour les revendre dans un autre où elles avaient plus de valeur. Il instruisait ainsi Michel à acheter et revendre, à trouver de bonnes affaires; et cette vie, toujours occupée d'une manière utile, aurait rendu Michel parfaitement heureux, sans le chagrin de ne la pouvoir partager avec Gervais. Mais, lorsqu'après avoir couché dans la meilleure auberge de la ville ou du village dans lequel ils se trouvaient, Michel voyait le matin Gervais pâle d'une nuit froide ou pluvieuse passée sous un mauvais hangar, son cœur se serrait, et, malgré les ordres de son père, il trouvait moyen de s'écarter, la bouteille d'osier à la main, pour offrir un verre de vin à Gervais, qui le refusait d'un signe de tête, mais avec une expression amicale. Michel soupirait, et cependant son affection pour Gervais en augmentait, car il savait bien

qu'il ne refusait pas par orgueil ou par rancune, mais par honnêteté. Il ne se sentait soulagé que quand Gervais avait trouvé de l'ouvrage; car alors il était sûr pour lui d'une bonne journée. Au lieu de la tristesse qui couvrait habituellement son visage, Gervais, au travail, avait un air animé qui faisait plaisir à voir. Va-bon-train lui-même n'avait pu s'empêcher, une fois ou deux, de s'arrêter à le regarder; et, remarquant l'adresse et la hardiesse avec lesquelles il maniait les chevaux, il avait dit : « Ce luron-là va, » ma foi, bien. » Alors Michel s'était hâté de répondre : « Oh! Gervais est un si bon » ouvrier! » et il commençait à y ajouter : « et un si bon garçon! » mais Va-bon-train passait son chemin et parlait d'autre chose. Michel alors se contentait de rester un peu en arrière à regarder travailler Gervais; et lorsque tous deux avaient échangé un regard, ils se séparaient contens.

Gervais avait inutilement cherché jusqu'alors quelque maître qui voulût le prendre pour ouvrier. Personne ne répondait de lui, et le cortége dont il arrivait accompagné n'était pas propre à le recommander : mais, du moins, tirait-il autant qu'il le pouvait de sa vie errante l'avantage de se perfectionner dans son métier, ne perdant aucune occasion de s'instruire, d'examiner avec soin les traitemens affectés aux maladies des animaux, et tous les procédés de l'art vétérinaire. Il trouvait aussi moyen de vivre sur ses gains journaliers, qu'il ménageait avec une extrême frugalité, évitant par là de prendre part aux repas toujours mal gagnés de la Mauricaude et de son fils : quelquefois même il partagea les siens avec son père, dont la misérable vie se passait entre la débauche et le jeûne; ivre dès qu'il avait de quoi boire, et le lendemain sans pain. L'avantage que l'on trouvait à avoir Mathieu pour soigner et

garder l'âne et le perroquet, tandis que la Mauricaude et son fils vaquaient à leurs affaires, engageait cependant à le ménager jusqu'à un certain point, du moins en lui faisant une part dans les profits dont on avait eu encore quelque soin de lui cacher la source; car Mathieu, dans son abrutissement, conservait un instinct de probité qui lui faisait dire quelquefois, d'un air significatif, mais seulement quand il était ivre : « Pour moi, je suis » un honnête homme. » Dans son bon sens, Mathieu n'avait pas tant d'esprit. Plusieurs fois, la Mauricaude avait voulu tirer de Gervais l'argent qu'il gagnait; mais il avait fermement résisté à ses demandes, et avait eu soin ensuite de ne pas le laisser à sa portée ni à celle de son fils. Elle avait cherché à lui faire des querelles avec son père; mais Mathieu respectait son fils, et la Mauricaude s'aperçut qu'elle avait intérêt à ne pas trop exciter l'attention de Gervais, dont la surveillance lui

aurait été fort incommode : elle finit donc par le laisser assez tranquille, ce qui venait peut-être aussi de ce qu'elle ne le voyait presque pas, Gervais quittant ordinairement la troupe dès le matin, et ne la rejoignant qu'à l'heure de la couchée, qui avait rarement lieu sous un toit, à moins que ce ne fût celui de quelque masure abandonnée.

Les spectacles de la matinée étaient finis, et Va-bon-train causait sur la porte de l'auberge où il avait dîné, avec un de ses amis, maréchal à Lyon. Ils étaient alors à vingt-cinq lieues de cette ville, sur la route de Tournon, où le maréchal se rendait pour quelques affaires de famille. Blanchet, ainsi se nommait le maréchal, était habile et bien établi ; le maréchal du village où ils se trouvaient avait été son ouvrier et son élève, il s'était arrêté pour le voir en passant, et allait repartir. La forge était à quelques pas de l'auberge ; Gervais qui venait de la quitter

au jour tombant, passa devant l'endroit où causaient Va-bon-train et Blanchet. La rue était étroite, et, de plus, embarrassée par un cheval attaché en face de l'auberge. Va-bon-train, tourné du côté par où arrivait Gervais, le vit venir et se rangea pour le laisser passer. Gervais rougit, hésita; depuis deux mois il ne s'était pas trouvé si près de son oncle; enfin il passa sans lever les yeux en le saluant comme quelqu'un d'inconnu, mais de l'air du plus profond respect. Les larmes vinrent aux yeux de Michel, et ceux de Va-bon-train suivirent un instant son neveu, qui se retourna, et, rencontrant les regards de son oncle, se hâta de détourner les siens et de continuer sa route.

« Est-ce que tu connais ce garçon-là? » demanda Blanchet.

« — Pourquoi?

» — C'est que là tout à l'heure, à la » forge, on a parlé de toi.

» — Et qu'est-ce qu'il a dit? » reprit Va-bon-train d'un air où le mécontentement commençait à se faire sentir.

« — Lui? rien. Mais comme un forain » racontait je ne sais quoi d'une femme » avec qui il a bu hier à deux lieues d'ici, » et qui lui avait dit que tu laissais ton » frère dans le malheur, ce garçon lui a » tout de suite tapé : *Camarade, ce n'est » pas ton affaire, il est toujours plus sage » de ne pas se mêler des familles.* L'autre » est resté sot; et moi, à qui cela appre- » nait que tu étais ici, car je n'avais pas » encore été sur la place, j'ai voulu dire » mon mot, et j'ai assuré que si tu laissais » ton frère dans le malheur, apparem- » ment qu'il le méritait, parce que je » connaissais ton bon cœur. Voilà-t-il » pas que sur ce temps-là le gamin m'a » donné aussi mon compte, poliment, » quoique ça, car il m'a dit : *Quoique ça, » maître Blanchet, il vaut mieux ne pas » se mêler des familles.* Et il avait bien

» raison ; mais là-dessus j'ai cru qu'il te
» connaissait, surtout quand je l'ai vu
» tout à l'heure en passant entrer dans
» la cour de l'auberge et tirer de l'eau
» pour donner à boire à ton chien. »

Va-bon-train était visiblement touché. Michel, dont le cœur battait avec violence dans sa poitrine, regardait son père.

« Il travaillait là chez le maréchal? » demanda celui-ci d'une voix un peu émue.

« — Oui, et ferme, je te le promets.
» C'est fâcheux que tu ne le connaisses
» pas. Il voulait bien là-bas qu'on le prît
» pour compagnon ; mais quand on lui a
» demandé qui est-ce qui répondait de
» lui, il a dit : *Personne*. Sans cela je l'au-
» rais pris, moi, car je dis que ce sera un
» fameux ouvrier.

» — Tu le crois?

» — Ah! il faut voir comme il s'y
» prend. Il en saurait plus avec moi en
» six mois, qu'avec un autre en trois ans.
» Mais on ne peut pas prendre ça sans ré-

» pondant. Je l'ai entendu dire à un
» compagnon que c'était la troisième
» condition qu'il manquait comme ça,
» et il n'en trouvera pas.

» — Ah! mon Dieu! » s'écria Michel, qui ne pouvait plus se contenir.

« — Eh bien! quoi? reprit Va-bon-
» train, le compère Blanchet le prendra
» bien sur ma recommandation; prends-
» le, compère, je le connais, et je t'en
» réponds.

» — Bah! et que disais-tu donc?

» — Moi, rien du tout; si ce n'est que
» je te verrai à Lyon, où tu retournes :
» quand?

» — J'y serai de lundi en huit.

» — Moi aussi; j'irai te demander la
» soupe. Nous arrangerons cela en buvant
» un coup. Mais tu le prendras au moins,
» si je t'en réponds; ne va pas me faire
» manquer à ma parole.

» — Non, c'est une affaire dite : à
» lundi en huit. » Et ils se séparèrent.

« — Mais il faut que Gervais en soit » instruit, » dit Michel tremblant de joie.

« — Va et reviens ; qu'il soit à Lyon » de lundi en huit, s'il le peut, et surtout » que la crapaude n'en sache rien. » C'était le nom qu'il donnait d'ordinaire à la Mauricaude. Michel partit, et Va-bon-train se rendit dans un cabaret voisin où il avait vu entrer Mathieu et sa bande. Le prix d'une paire de bas de cinquante sous, volée sur une boutique de la foire, et vendue vingt sous le quart-d'heure d'après, avait servi à la défrayer, et grâce au bon marché du vin cette année-là, Mathieu achevait de s'enivrer quand Va-bon-train arriva et lui dit : « Mathieu, il n'y a qu'un mot qui serve, » il faut que tu aies soin de t'en aller » d'un côté, quand j'irai de l'autre, ou » bien, tous les matins, ta crapaude et » ton crapoussin recevront, pour leur » déjeuner, chacun une râclée de mon » fouet que voilà.

» — Pour moi, Vincent, je suis un » honnête homme, » dit en bégayant Mathieu. La Mauricaude voulut commencer à crier; le cabaretier prit fait et cause pour sa pratique.

« — Camarade, dit Va-bon-train, » quand vous réglerez vos comptes avec » cette commère-là, je ne m'en mêlerai » pas; mais, regardez bien toujours aux » pièces qu'elle vous donnera; » et il sortit. Dès qu'il fut hors de la porte, la Mauricaude l'accabla d'injures. Ceux de ses voisins dont le vin commençait à épanouir le cœur et à troubler la vue convinrent d'un commun accord qu'il n'était pas permis de venir insulter comme cela d'honnêtes gens qui buvaient un coup tranquillement sans faire mal à personne; et Mathieu répéta : « Pour moi, je suis » un honnête homme. » Les autres, en regardant la Mauricaude et son fils, firent quelques réflexions sur le discours de Va-bon-train, et le cabaretier jugea

à propos de demander son paiement, ce qui acheva de mettre la Mauricaude de mauvaise humeur.

Pour Michel, il avait atteint Gervais et fait son message. Une rougeur subite de joie et de surprise couvrit la figure de Gervais en apprenant que son oncle voulait bien répondre de lui; et quand la voix de Va-bon-train se fit entendre appelant Michel, les deux amis se serrèrent la main et se séparèrent, emportant chacun de son côté la pensée d'un bonheur qui devait commencer pour tous deux.

Tout était tranquille dans l'auberge où couchait Va-bon-train avec son bagage, lorsqu'en se réveillant de son premier sommeil il crut entendre dans la cour Médor gémir et se tourmenter. Il descendit et fut étonné de le trouver attaché par une corde à un arbre voisin de la voiture, et si court qu'il ne pouvait pas remuer. Il avait coutume de lui laisser sa liberté la nuit, bien sûr que Médor

n'en userait que pour défendre plus efficacement le bien de son maître. Il pensa que quelqu'un de l'auberge avait cru rendre service en attachant Médor de peur qu'il ne s'enfuît, et dans l'obscurité de la nuit ne s'aperçut pas que l'autre bout de la corde qui le tenait attaché à l'arbre était passé autour de son museau de manière à lui former une espèce de muselière. Empressé de délivrer le pauvre Médor, il coupa la corde assujettie autour de son cou par un nœud coulant, qui, sans son collier, l'aurait étranglé. La corde coupée, le nœud se lâcha, et Médor, avec les pattes de devant, fut bientôt débarrassé de ses ignobles entraves. Mais aussitôt il se mit à flairer avec avidité et en gémissant tout autour de la cour, puis se jeta contre la porte de l'écurie comme s'il eût voulu l'enfoncer. Son maître, étonné, la lui ouvrit, s'imaginant, d'après ce qu'il connaissait de l'instinct de Médor, que quelqu'un de

suspect pouvait s'y être caché; mais Médor se contenta de traverser l'écurie en flairant, et s'alla jeter de même contre l'autre porte qui donnait dans la rue et formait, à travers cette écurie, une des entrées de l'auberge. Son maître le rappela, il revint avec peine et en gémissant, se coucha à ses pieds comme pour solliciter une grâce; puis courut à la voiture, puis revint s'élancer encore plus fort contre la première porte, que son maître avait refermée. Étonné de ce manége, Va-bon-train visite sa voiture; tout est en ordre, le coffre bien fermé à clef, rien ne paraît justifier l'agitation de Médor. Alors présumant que Médor, qui, malgré son bon sens, était comme tous les chiens et tous les enfans, toujours pressé de partir, a été pris de cette fantaisie un peu plus matin qu'à l'ordinaire, il le renvoie d'un grand coup de fouet auprès de la voiture et remonte se coucher.

Le lendemain matin, il descend, appelle Médor, Médor ne répond point; il le cherche et ne le trouve point; il se souvient de ce qui s'est passé la nuit, et craint que quelqu'un ne se soit emparé de Médor.

« Y était-il encore, demanda un des » voyageurs, quand vous êtes descendu » cette nuit prendre quelque chose dans » votre voiture? » Va-bon-train déclare qu'il n'a rien pris dans sa voiture.

« — Il faisait un chaud du diable, re» prend l'autre, nous avions la fenêtre » ouverte; un des forains qui couchait » dans la chambre a dit : Voilà qu'on » touche à la boîte du joueur de marion» nettes. Moi j'ai dit : Son chien ne » grouille pas, ainsi il faut que ce soit » lui; camarade, laissez-nous dormir. »

Va-bon-train court à sa boîte, toujours fermée à clef, il l'ouvre, y trouve tout en désordre; Scaramouche a disparu, ainsi qu'une douzaine de mou-

choirs de Madras, restes d'une pacotille que Va-bon-train avait achetée à la foire de Beaucaire, et dont la plus grande partie avait été débitée en route. Qui peut avoir fait ce coup? Va-bon-train se rappelle une clef qu'il a trouvée sur le grand chemin peu de jours après son association avec Mathieu, et qui allait à son coffre. Il l'a reperdue le lendemain et ne s'en est pas inquiété; maintenant il songe en quelles mains elle peut être tombée. Il pense que Médor ne se sera certainement laissé approcher et emmener que par quelqu'un de sa connaissance.

« Ce garçon qui a travaillé ici à côté » chez le maréchal, dit le maître de l'au- » berge, n'est-il pas entré ici pour lui » donner à boire?

» — Celui qui est arrivé avec la femme » et l'âne, dit la maîtresse; il a l'air bon » garçon.

» — C'est vous qui le dites, reprit une » voisine. Quand je l'ai vu entrer là dans

» l'écurie, qu'il faisait déjà nuit, j'ai dit
» à Cateau : Qu'est-ce qu'il va donc faire
» là, ce petit *vagabond?*

» — Gervais! s'écria Michel.

» — Oui, dit le maître de l'auberge,
» c'est Gervais qu'il se faisait appeler chez
» le maréchal. » Le rouge de la colère était monté au visage de Va-bon-train. L'idée de se voir dupe se joignait au sentiment de sa perte, et il jurait qu'on ne le prendrait plus à revenir d'une prévention. Un esprit moins prompt aurait examiné si l'aubergiste et la voisine ne parlaient pas de deux personnes différentes, si les soupçons ne devaient pas porter plus naturellement sur Thomas et la Mauricaude. Mais la voisine, dont les explications auraient pu éclaircir le fait, était retournée à son ménage, et, parmi ceux qui restaient, personne ne les avait vus ou du moins n'en convenait; car, à moins de quelque mensonge pour compliquer le nœud de l'affaire, il est

rare que la vérité ne sorte, tant elle est pressée de se montrer au jour.

La Mauricaude, qui n'était jamais si persuasive que quand elle avait bu, avait fait connaissance au cabaret avec un valet d'écurie de l'auberge, qui, de son côté, quand il avait bu, était très-facile à persuader. Elle en avait obtenu dans l'écurie une place gratuite pour Martin, et, ce qui était une contravention formelle aux ordres du maître, un coin pour Thomas. De là, muni de quelques reliefs du souper des voyageurs, qu'il avait obtenus de son protecteur, Thomas put aisément entrer dans la cour et attirer dans le piége le trop confiant Médor, incapable de soupçonner une trahison d'une main connue. Au moment où Médor, sans quitter son poste, levait la tête pour flairer ce qu'il lui présentait, il lui passa la muselière et le nœud coulant, et Médor se trouva garrotté à l'arbre avant d'avoir pu tenter un effort, qui aurait facilement triomphé

de son adversaire. Alors, maître du champ de bataille, Thomas exécuta à l'aise son projet; au moyen de la clef qu'à tout hasard il avait dérobée dès qu'il l'avait pu. Martin, tiré de l'écurie avant le jour, emporta le butin, et le ciel commençait à peine à s'éclaircir quand Mathieu, tiré du parfait repos que lui avait procuré l'ivresse, quitta, sans bien savoir encore ce qu'il faisait, l'arche du pont sous laquelle il avait couché dans le lit d'un torrent desséché.

Gervais avait obtenu du maréchal chez lequel il avait travaillé la permission de passer la nuit dans son bûcher sur un tas de sarmens. En sortant d'un sommeil que pour la première fois, depuis deux mois, avait rafraîchi l'espérance, il se leva joyeux et empressé de se rendre à sa nouvelle destination. Il avait, la veille au soir, prévenu son père que le lendemain il se séparerait de lui pour aller chercher quelque part de l'ouvrage;

et Mathieu, dont les sentimens paternels prenaient beaucoup de force à la fin de la seconde bouteille, lui avait donné sa bénédiction en pleurant, et en disant : « Va, mon fils, gagne ta vie en honnête » homme ; car pour moi, Gervais, tu » peux dire partout que je suis un hon- » nête homme. » Quant à la Mauricaude, elle s'embarrassait peu de lui, et il ne se souciait guère qu'elle s'en embarrassât. Son caractère sérieux et réservé avait coupé court entre eux à des relations qui n'auraient pu être amicales.

Il marchait le cœur léger, prenant la direction de Lyon, et comptant, pour y arriver, sur un peu de travail et beaucoup de frugalité pendant la route ; car en couchant sous les hangars, sous les ponts, ou même sous les arbres, les vingt et un sous qu'il emportait, fruit de sa journée de la veille et de ses économies précédentes, ne pouvaient suffire à la nourriture d'un garçon de quinze ans

pendant les dix jours qui devaient s'écouler avant ce bienheureux lundi, où l'attendait la protection de son oncle et de maître Blanchet. Mais comment Gervais se serait-il inquiété des moyens d'y arriver? son imagination y était déjà. Il allait donc vivre avec des gens auxquels il pourrait chaque jour, à toute heure, se faire reconnaître pour un honnête garçon; il allait être admis à prouver ses droits à l'estime, besoin bien vif quand, ainsi que Gervais, on a connu l'humiliation sans la mériter ni s'en laisser abattre. Et puis que de jouissances! Cette paire de souliers, que Gervais raccrochait si soigneusement au bout de son bâton dès qu'il avait quelque route à faire, pourrait bientôt ne plus quitter ses pieds; car Gervais entrevoyait le temps où il serait en état d'en acheter d'autres. Il fallait cependant tâcher qu'ils allassent jusqu'à ce que Gervais eût fait l'emplette d'une chemise, afin de n'être plus obligé de se

passer de la sienne, comme il lui arrivait, lorsque le soir, dans quelqu'endroit écarté, il la lavait dans le ruisseau, et la faisait sécher sur l'herbe du rivage. L'idée de posséder une paire de bas, pour aller danser les dimanches et les jours de grandes fêtes, se présentait dans le lointain à son imagination, autour de laquelle se pressaient en perspective les inépuisables joies de la vie; ensuite arrivaient les pensées d'un bonheur plus sérieux, et toutes les ambitions d'un honnête homme. Gervais parvenait à s'établir, à travailler pour son compte, à retirer son père de la misérable vie que lui faisait mener son infâme compagne, à lui assurer une vieillesse tranquille, due à son fils qui l'aimait malgré ses faiblesses. Alors, se précipitant à travers les années, Gervais hâtait le pas comme pour atteindre l'avenir, et son cœur s'échauffait en même temps que le soleil s'élevait et brillait sur tout l'horizon.

Tandis qu'il s'abandonnait à des rêveries, il sent quelque chose de frais et d'humide s'appuyer sur sa main. C'était le museau de Médor, qui, après lui avoir léché la main, l'avoir regardé en remuant la queue, mais d'un air qui semblait lui faire une question, et l'avoir flairé des pieds à la tête, continue sa route, le nez en l'air, en flairant toujours, avec la même anxiété. Gervais le rappelle; Médor s'arrête, le regarde d'un œil inquiet, puis se remet en marche de la même manière. Il est clair qu'il cherche quelque chose; mais ignorant les événemens de la nuit, Gervais ne saurait deviner ce que c'est. Il pense que, séparés, par quelque accident, Médor et son maître sont en quête l'un de l'autre, et, dans cette idée, il ne peut supposer que Va-bon-train soit encore à l'auberge, où certainement Médor serait retourné; il lui paraît donc que le plus sûr est de laisser Médor à son instinct, se contentant de le

suivre pour l'empêcher de s'égarer et le préserver du danger d'être pris ou tué comme un chien sans aveu. Il se félicite de cette occasion de rendre service à son oncle, et commence à donner à manger à Médor, qu'il suppose à jeun, une partie du pain qu'il avait acheté pour sa journée et que Médor dévore avec autant d'appétit que peut le permettre son agitation. Ils continuent ensuite à faire route ensemble, Médor marchant toujours devant, excepté lorsque de temps en temps une nouvelle pensée semble le saisir; alors il prend sa course pour retourner sur ses pas, puis s'arrête en gémissant : combattu entre l'instinct et le sentiment qui le pousse vers son maître, et celui qui l'entraîne à la piste des objets dont la garde avait été commise à sa fidélité. Gervais alors le rappelle, et, décidé par la voix de son ami, il revient et reprend sa poursuite.

Ils voyageaient de cette manière depuis

environ deux heures, lorsque tout d'un coup, à un endroit où le chemin un peu creux tournait de manière à ce que Gervais n'y pût étendre bien loin la vue, Médor s'élance en avant et s'enfonce dans le détour avec une telle rapidité, que Gervais ne doute pas qu'il n'ait senti son maître. Alors, doublant le pas, il s'avance aussi, combattu entre la crainte et l'espérance, et se trouve fort désagréablement surpris, lorsqu'au détour de la route il aperçoit son père, la Mauricaude, l'âne et Thomas, dans le plus grand embarras, se débattant contre Médor, qui, sans mauvais traitemens et avec tous les égards dus à une ancienne connaissance, s'était tellement emparé de Thomas, que celui-ci ne pouvait plus se dépêtrer de ses énormes pattes. Établies sur les épaules du petit garçon, elles servaient de point d'appui à Médor, qui, le flairant et le fouillant partout de son museau, était parvenu à un sac de vieille tapisserie

doublé de peau et placé sur le dos de l'âne ; mais dont malheureusement pour lui Thomas avait les cordes passées autour de son bras : les dents de Médor s'exerçaient et contre les cordons et contre le sac qu'il essayait d'ouvrir, ébranlant à chaque secousse le désespéré Thomas, qui poussait des cris de terreur et s'accrochait tant qu'il pouvait au bât de Martin. « A » qui en a donc ce diable de chien? » disait tranquillement Mathieu, paisible témoin de ce spectacle, qui avait pour lui le mérite de le tirer de son apathie. Mais la Mauricaude, furieuse et effrayée, frappait à grands coups de bâton sur Médor, qui paraissait ne pas s'en apercevoir ; à la fin, saisissant un pavé, elle le jette à Médor qu'il atteint dans les pattes de derrière. Médor tombe en criant, et Thomas est renversé de sa chute, l'âne s'en ébranle, Mathieu même s'en étonne; Gervais, qui n'a pu arriver que pour adresser un mot de reproche à la Mau-

ricaude occupée à relever son fils, court après Médor, qui s'enfuit toujours criant et sur trois pattes; il le rattrape; Médor a une des pattes de derrière cassée. Soumis, comme un animal souffrant, à l'ami qui veut le soulager, Médor se couche près de lui et lui laisse examiner sa patte. Heureusement Gervais a les moyens de réparer le mal. Naturellement bon, c'est à la partie de son art qui traite de la cure des animaux que Gervais s'est appliqué avec le plus d'intérêt. Il a déjà opéré d'une manière heureuse dans un cas à peu près semblable. Mathieu, toujours porté, quand il agit librement, à partager les sentimens de son fils, et enchanté d'ailleurs de rentrer pour un moment dans les occupations de son ancien métier, sert volontiers de second à son élève, devenu plus habile que lui. Les outils de Gervais, trésors qu'il avait soigneusement conservés, quelques médicamens qu'il avait augmentés ou renou-

velés toutes les fois qu'il en avait eu l'occasion, se trouvèrent suffisans pour la circonstance. Par les soins réunis des deux opérateurs, auxquels on verra peut-être pourquoi la Mauricaude consentit aussi à prêter son ministère, la patte fut bien remise. Une partie du dernier mouchoir, dont Gervais, en soupirant, considérait quelquefois les énormes déchirures, servit de bandage pour contenir l'appareil. Médor, conduit en laisse par Gervais, put, sur trois pattes, continuer sa route sans beaucoup de douleur.

Un peu abattu par son accident, il ne poussait plus ses recherches avec la même vigueur; d'ailleurs, pendant l'opération, Thomas, d'après les instructions de sa mère, avait transféré Scaramouche et les mouchoirs de Madras au fond d'un des paniers de Martin, où, enfoncés dans la paille, ils étaient un peu moins exposés au subtil odorat de Médor. Cependant un charme secret l'attirait toujours de ce

côté, et coûtait à Gervais autant d'efforts pour le combattre qu'il lui causait de surprise. Désirant le soustraire à cette fantaisie, et déterminé à se rendre directement à Lyon, comme au lieu où il était le plus assuré de rencontrer son oncle, Gervais saisit la première station dans un cabaret pour se séparer de la troupe qu'il avait si malencontreusement retrouvée. Mais il fut consterné de se voir, au bout d'un instant, suivi de loin par Thomas, qui paraissait chargé d'épier sa marche, et bientôt après par le reste de la caravane. L'esprit très-prompt de la Mauricaude lui avait fait concevoir sur-le-champ de quel avantage il pouvait être pour elle de disposer de Médor, beau chien, bien dressé, qu'elle pouvait vendre assez cher. Le difficile était de le soustraire à la vigilance de Gervais, et l'important de ne pas se séparer de celui-ci jusqu'à l'accomplissement du projet médité. Les jours suivans se passèrent

donc dans une lutte perpétuelle entre Gervais, pour recouvrer sa liberté, et la Mauricaude, pour l'empêcher d'échapper à son odieuse compagnie. Elle était singulièrement secondée par Médor, dont elle avait soin d'éveiller l'instinct en profitant de tous les instans où elle pouvait s'approcher de lui sans être observée, pour lui faire flairer de loin Scaramouche, le compagnon de tous ses voyages, celui des associés de son maître avec lequel il avait le plus familièrement vécu, lorsque dans leurs momens de loisir Va-bon-train et son fils s'essayaient à lui chercher des attitudes nouvelles, à lui faire répéter de nouveaux rôles. Alors toute la tendresse de Médor se ranimait, il s'élançait en gémissant sur le lien destiné à le retenir; mais avant que son mouvement eût averti Gervais, la Mauricaude avait dit : « Thomas, cache Scaramouche ; » et Thomas, attentif à ce signal, avait mis en sûreté le précieux talisman. Mathieu, quel-

quefois témoin de ce manege, en demandait la raison; on lui faisait un conte, on lui disait de se taire, et il se taisait. Mais dans les séances que lui procura ces jours-là, au cabaret, la vente successive des mouchoirs de Madras, ce fut avec un attendrissement poussé jusqu'aux larmes qu'il répéta chaque soir : « Pour moi, je » ne me méle pas de tout ça; et, ce qu'il » y a de sûr, c'est que je suis un hon» nête homme. »

Aux contrariétés qui avaient tourmenté pendant ces journées le pauvre Gervais, se joignait le chagrin beaucoup plus grand de n'avoir pu trouver de travail; en vain il s'était transporté de droite et de gauche dans les lieux où on lui avait fait espérer qu'il en pourrait avoir, partout son espérance avait été déçue, et en même temps la dépense de bouche de Médor avait accéléré de beaucoup la fin de son trésor, et pourtant la maigreur du pauvre chien commençait à attester la frugalité

de ses repas. Le cœur de Gervais se serrait en voyant son air abattu, et surtout certains regards de tristesse qui demandaient ce que Gervais ne pouvait donner; car tout ce que Gervais pouvait donner, Médor l'avait eu, et à peine son conducteur avait-il gardé de quoi se soutenir et lui montrer la route.

A force de détours pour chercher inutilement de l'ouvrage et pour éviter l'inévitable Mauricaude, ils avaient atteint le samedi 21 août, et n'étaient encore qu'à onze lieues de Lyon. Il était six heures du soir, et ni Gervais ni Médor n'avaient mangé depuis la veille; affaiblis par le jeûne du jour et la diète des jours précédens, ils marchaient avec peine, et cependant ils avaient encore une lieue à faire avant d'arriver au village d'Auberive, où Gervais comptait s'arrêter; sa dernière ressource était d'y vendre ses souliers, afin d'avoir de quoi arriver à Lyon et au lundi, terme de ses espérances comme

de ses moyens. Depuis quelques instans il voyait avec inquiétude Médor plus haletant qu'à l'ordinaire; la journée avait été accablante; l'idée que le défaut de nourriture, joint à la chaleur et à la fatigue, exposait Médor à prendre la rage, avait frappé son imagination d'une manière terrible. Comme il s'était assis pour se reposer un moment, vint à passer un jeune paysan de son âge, mordant avec appétit dans un morceau de pain. Cette vue fit tressaillir les entrailles affamées de Gervais; Médor se leva l'œil ranimé, et voulut courir vers le jeune garçon, pour demander une part au repas. Incapable de résister à la tentation qu'il éprouvait et surtout à celle de son compagnon de route, Gervais demande au jeune homme s'il veut lui acheter ses souliers, promettant qu'il ne les lui vendra pas cher.

« Combien? » demande l'autre à son tour.

« — Si vous avez du pain, vous me le » donnerez et dix sous avec.

» — Je n'ai que six sous, » reprend assez brutalement le jeune rustre; « et » puis je n'ai pas besoin de vos sou- » liers.

» — Si vous avez du pain, camarade, » reprend Gervais, qui ne pouvait plus renoncer à l'espérance dont il venait de se flatter, « donnez-le-moi avec vos six » sous, et les souliers sont à vous. »

» — Oh ! du pain, ce n'est pas là l'em- » barras, » dit l'autre, et il sortit de son havresac un morceau de pain d'environ une livre, trop empressé de conclure un si bon marché pour s'apercevoir qu'il aurait pu le faire encore meilleur. Trois gros sous terminèrent l'affaire, et les deux tiers de la livre de pain sont d'abord mis dans la portion de Médor, que Gervais, avec une satisfaction douloureuse, voit dévorer en un instant ce morceau auquel il n'a rien à ajouter. Le repas de Médor, en effet,

était fini, que Gervais n'était pas à moitié du sien; Médor, d'un œil ardent, considérait le morceau qu'il tenait dans sa main, gémissait doucement, et lui grattait le genou de sa grosse patte, pour obtenir encore ce faible relief. « Tu as » donc bien faim, mon pauvre Médor? » disait Gervais; eh bien! ce sera en- » core pour toi. » Il lui donna tout, et le sacrifice fut assez grand pour qu'il pensat en ce moment acquérir des droits à l'affection de son oncle. Il se leva ensuite pour se remettre en marche, il espérait pouvoir arriver jusqu'à Auberive; mais, soit le défaut de nourriture, soit que la chaleur du jour eût contribué à l'affaiblir, au bout de quelques pas il fut obligé de s'appuyer contre un arbre, d'où il se laissa ensuite glisser sur la terre, près de perdre connaissance. Que ce fût remords ou curiosité, le jeune paysan qui avait acheté les souliers tournait de temps en temps la tête de son côté. Il le vit tomber,

et revint vers lui; mais il n'avait aucun secours à lui donner; il lui parla; Gervais répondit à peine. Médor regardait son ami d'un œil d'inquiétude, et le jeune paysan, que d'autres maux peut-être auraient trouvé peu sensible, ému du spectacle d'une misère qu'il savait comprendre, éprouvait du moins quelque soulagement à penser que Gervais n'en était pas plus malade pour avoir vendu ses souliers le quart de ce qu'ils valaient.

La providence amenait en ce moment sur la route un autre voyageur marchant d'un pas vigoureux, son habit proprement plié dans un mouchoir suspendu au bout du bâton qu'il portait sur son épaule. C'était maître Blanchet. Il s'approche et ne reconnaît pas d'abord Gervais. « Ce garçon-là tombe de besoin, » dit-il au jeune paysan.

« — Je le crois bien, reprit l'autre; » il n'avait qu'un morceau de pain, il

» l'a donné presque tout entier à son » chien. » Pendant ce temps-là, Blanchet avait tiré de son paquet un petit flacon d'eau-de-vie dont il avait toujours soin de se munir en voyage, et en faisait avaler quelques gouttes à Gervais, qu'un morceau de pain et une tranche de saucisson achevèrent de ranimer. « Un peu de pa- » tience, » disait Gervais à Médor, qui voulait encore partager ce repas. « Pauvre » Médor, ajouta-t-il en le caressant, nous » voilà à la fin de nos peines; » car il avait reconnu maître Blanchet, et n'osait encore en exprimer sa joie qu'à Médor. A ce nom de Médor qui le frappe, à la voix de Gervais qui commençait à reprendre son ton naturel, Blanchet le reconnaît, s'étonne, s'enquiert; et le jeune paysan, qui a cru voir un regard de Gervais se porter sur les souliers que peut-être en ce moment il regrette d'avoir si facilement cédés, rougit et s'en va, persuadé que sa présence n'est plus nécessaire à

personne, et lui pourrait être désavantageuse à lui-même.

Le récit de Gervais fut simple ; il n'avait que la vérité à dire. Le seul embarras était d'expliquer la nature de ses relations avec Va-bon-train. Voyant que celui-ci ne l'avait pas encore reconnu pour son neveu, il sentait que, dans leur position respective, ce n'était pas à lui à rompre d'abord le silence : ainsi, lorsque Blanchet lui demanda comment il était connu de son ami : « Il vous le dira bien, reprit » Gervais; ce n'est pas à moi à vous conter » ses affaires. » Blanchet le retourna de tous côtés sans en pouvoir tirer autre chose; mais les réponses de Gervais lui prouvèrent tant d'honnêteté, de bon sens et de réserve, qu'il le prit tout-à-fait en affection, d'autant plus qu'ayant examiné la patte de Médor, alors en train de guérison, il la trouva parfaitement remise, et ne put douter des talens de Gervais dans différentes parties de son art. Aussi le con-

duisit-il avec lui à Auberive, où il comptait coucher, pour arriver sans se fatiguer le surlendemain à Lyon. Une copieuse soupe à l'ognon et une bonne omelette, commandées pour le souper des voyageurs, procurèrent à Gervais le meilleur repas qui eût approché de ses lèvres depuis bien long-temps. Médor put aussi se refaire de la disette des jours précédens; et, pour comble de bonheur, Gervais retrouva dans l'auberge même où ils s'arrêtèrent le jeune paysan qui lui avait acheté ses souliers. Maître Blanchet commença à parler si haut de l'indignité d'un pareil marché fait en pareille circonstance, et fut tellement approuvé des auditeurs, que, soit peur, soit honte, soit conscience, le jeune homme consentit à rendre les souliers pour le prix qu'il en avait donné, et même se piqua d'honneur au point de refuser le prix de la livre de pain, ce qui lui valut un bon coup de vin et une tranche du saucisson de maître

Blanchet. Ainsi tout rentra dans l'ordre, et Gervais, une seconde fois, se crut arrivé au but de toutes ses espérances; mais il lui restait encore à traverser un jour et une épreuve.

La très-petite chambre où couchèrent Gervais et maître Blanchet ne pouvait, de quelque sens qu'on s'y prît, contenir un troisième hôte du volume de Médor. Il fut donc logé à l'écurie; et, dans sa confiance au nouveau bonheur dont il venait de recevoir les premières arrhes, Gervais s'endormit sans inquiétude sur son protégé, d'autant que, n'ayant pas aperçu depuis le matin l'odieuse Mauricaude, il s'en croyait enfin délivré. Cependant le lendemain matin Médor avait encore disparu. On n'a jamais pu savoir, car il ne l'a pas dit, si c'était l'effet d'un nouveau tour d'adresse de la Mauricaude, ou de l'instinct qui poussait Médor à la poursuite de Scaramouche, ou le désir de retourner vers son maître; toujours est-il certain

que cette imprudence le fit tomber dans le piége qu'on lui tendait depuis si longtemps, et que les premiers renseignemens acquis par Gervais lui apprirent avec certitude que c'était seulement en suivant les traces de la Mauricaude qu'il pouvait espérer de retrouver celles de Médor. Une double affection lui donnait le besoin d'y réussir. Il demanda à maître Blanchet, auquel il se regardait déjà comme soumis, la permission d'aller à la recherche du fugitif; et Blanchet lui donna rendez-vous pour le soir à Saint-Syphorien ou Symphorien, village à quatre lieues de Lyon, où il marqua sa couchée.

Une partie de la journée se passa, pour Gervais, en recherches infructueuses dans les environs. Enfin, quelques indices le conduisirent à la ville de Vienne; là, il les perdit; mais, sur la description qu'il donna du cortége de la Mauricaude, on lui dit qu'elle devait probablement s'être rendue à Saint-Syphorien, dont

la fête tombait ce jour-là. Il se hâta de s'y rendre, et y arriva à sept heures du soir. Le premier objet qui frappa sa vue, à l'entrée du village, fut la Mauricaude, en conversation avec un homme auquel elle paraissait prête à livrer Médor. Celui-ci, soumis tristement à sa nouvelle condition, semblait abattu par les vicissitudes de sa destinée. A la vue de Gervais, cependant, il se ranima et fit un mouvement pour s'élancer vers lui.

« C'est mon chien, » s'écria Gervais, ne songeant en ce moment qu'à ses droits sur Médor; et Médor, par l'expression de sa joie, semblait prendre soin de confirmer ses paroles.

« — Tu en as menti, damné voleur, » répond la Mauricaude avec son aménité ordinaire. « Médor! » ajoute-t-elle, et à cette interpellation, Médor tourne la tête de manière à prouver qu'il reconnaît son nom et la voix qui le prononce. « Tu vois » bien qu'il me reconnaît, » reprend la

Mauricaude avec une kyrielle d'injures et des juremens qu'on se dispensera de rapporter.

« — Pas moins, ce n'est pas votre » chien, » dit Gervais.

« — Ce n'est pas le tien non plus, » menteur, » etc., etc. La dispute s'était engagée sur un ton si véhément, qu'il devenait impossible à Gervais d'exposer la vérité. Un troisième intérêt, celui de l'acheteur, déjà compromis au moins par de fortes arrhes, venait de s'y introduire pour compliquer l'affaire, lorsqu'un éclat de voix terrible annonça l'arrivée de Vabon-train, qui débarquait à Saint-Syphorien, et s'étant informé du sujet de la querelle, venait trancher toutes les difficultés. Il se faisait jour à travers la foule, et avait déjà la main gauche sur Médor, tandis que, de l'autre, son fouet levé menaçait Gervais, qui, reculant avec indignation, bien qu'avec respect, tâchait de n'être pas réduit à se défendre autrement

que par ses paroles. Cependant, sans les transports de joie de Médor, qui embarrassait un peu la marche de son maître, Va-bon-train serait déjà sur lui, et Gervais subirait la cruelle alternative, ou de manquer à son oncle, ou de supporter un traitement ignominieux, dont il ne peut endurer l'idée.

« C'est un voleur, » s'écrie alors la perfide Mauricaude, voyant jour à détourner sur un autre l'accusation qu'elle mérite. « Il a dit que le chien était à lui ! » et plusieurs voix, s'élevant à la fois, répètent : « Il l'a dit ! »

« On t'a vu partout sur la route, » reprend Va-bon-train, « le traînant après » toi, malgré sa résistance, » et une voix répète : « Je l'ai vu. » En vain Gervais essaie de se faire entendre, la rumeur publique se tourne contre lui ; assailli d'une foule de sentimens pénibles, bouleversé surtout du traitement qu'il reçoit de celui dont il a tant mérité la re-

connaissance, Gervais sent son courage défaillir, il ne peut retenir ses larmes, et ses larmes semblent encore prouver contre lui. On s'est jeté entre son oncle et lui ; mais lui-même ne songe plus à sa sûreté; et tandis que les efforts de Va-bontrain redoublent pour s'approcher de lui malgré la foule qui l'en empêche, ceux de Gervais s'épuisent à demander, en suppliant, la justice due à son innocence. Michel, que son père a repoussé loin de lui, incapable de se former une idée sur le compte de son ami, mais éperdu à la vue du malheur qui l'accable et du danger qui le menace, semble demander à tout ce qui l'entoure de s'interposer pour une pacification que chaque instant semble rendre impossible. Cependant le Ciel, qui voulait encore secourir Gervais, fait arriver maître Blanchet. Attiré par le bruit, il venait de sortir de la maison d'un de ses amis avec lequel il soupait. Michel le voit, court à lui. Le nom de Médor, mêlé

dans le discours que le trouble de Michel l'empêche de rendre bien clair, fait soupçonner à Blanchet que son ami Gervais pourrait avoir part à l'affaire ; il double le pas et arrive au moment où, par un redoublement d'efforts et de colère, Va-bon-train se faisait une route au milieu de la foule pour s'élancer sur Gervais. Blanchet le saisit au travers du corps, et le repousse en arrière en disant : « Attends » donc, on est toujours à temps de se » fâcher, mais pas toujours de s'expli- » quer. »

Moins disposé que jamais à profiter de ce bon conseil, Va-bon-train allait probablement tourner sa colère contre celui de qui il le recevait, lorsqu'un nouvel incident s'éleva, pour changer de nouveau la face des choses. Mathieu s'était rapproché du lieu de la scène; Martin et Jacquot, sous sa conduite, faisaient nombre parmi les spectateurs. Jacquot sans pareil n'était pas demeuré sourd à certains mots

qui, depuis plusieurs jours, avaient frappé son oreille attentive. Enhardi peut-être par le bruit, il commence à essayer d'un ton encore mal assuré, et comme une leçon qu'il n'est pas bien certain de savoir: « Thomas, cache Scaramouche!»

« — Scaramouche! » répète Michel qui l'a entendu. Alors Jacquot reprend, plus sûr de son fait, et toujours élevant la voix à mesure que le bruit qui se fait autour de lui l'excite davantage, la fait parvenir enfin jusqu'aux oreilles de Va-bon-train, qui se retourne, tandis que Médor, profitant d'un premier moment de liberté, s'élance sur Martin, et cette fois fouillant sans obstacle au fond du panier, en retire l'infortuné Scaramouche, qui, tout estropié, tout démanché qu'il est, conserve encore assez de vie pour que son attitude exprime sa détresse. Médor vient triomphant le déposer entre les mains de son maître; celui-ci, dans sa surprise et sa joie, ne sait auquel de ses deux amis

prodiguer ses premieres caresses, mais Médor n'a pas fini sa tâche; et retournant au panier, malgré les cris et les efforts de la Mauricaude accourue au secours de son butin, il en retire le dernier mouchoir de Madras qu'elle avait conservé pour son usage.

« Coquine de crapaude, s'écrie alors » Va-bon-train; c'est donc toi qui m'as » volé! » Et aussitôt se tournant vers Gervais, que la présence de Blanchet avait encouragé à se rapprocher : « Pourquoi » étais-tu avec elle? » lui demande-t-il d'un ton qui déjà laissait entrevoir le désir de le trouver moins coupable.

« — Je n'y étais pas! » s'écrie alors Gervais. « Ils n'étaient pas ensemble, » répètent les voix qui avaient d'abord rendu témoignage contre lui.

« — Et pourquoi emmenais-tu mon » chien? » demanda encore Va-bon-train.

« — Pour vous le rendre, et l'empêcher

» de la suivre. » Alors les accusations commencent à se tourner contre la Mauricaude. L'un la reconnaît pour lui avoir donné la veille une pièce de dix sous fausse; un autre a vu Thomas rôder autour de son logis, et une heure après il s'est aperçu qu'il lui manquait une poule. La Mauricaude se met d'abord à crier, puis à pleurer, à mesure qu'elle voit l'orage grossir et s'amasser sur sa tête. Pendant ce temps, Gervais s'est rangé auprès de son père, qui, déjà plus d'à moitié ivre, et à peine capable de comprendre ce qu'il entend, se contente, sans prendre parti, d'affirmer que, pour lui, il est un honnête homme.

« Imbécile, range-toi ! » lui dit son frère, en le mettant derrière lui; puis il s'avance vers la Mauricaude qui, toujours criant et pleurant, s'occupe à faire retraite au milieu des huées qui la poursuivent. Il se contente de lui faire claquer son fouet aux oreilles pour hâter sa course.

La foule dont elle est accompagnée diminue à mesure qu'elle s'éloigne; bientôt on n'entend plus qu'à peine les clameurs des petits garçons, qui seuls ont persisté à lui faire cortége. Les derniers sont enfin écartés par elle à coups de pierres, et ils ont dit ensuite l'avoir vue, ainsi que Thomas, se joindre à une bande de Bohémiens prête à partir. On n'en a plus entendu parler depuis.

Le calme s'était rétabli à Saint-Syphorien, et Va-bon-train avait reçu de Blanchet les explications nécessaires pour constater la bonne conduite de son neveu. « Mais d'où diable le connais-tu » donc? continua Blanchet. Il n'a jamais » voulu me le dire.

» — Comment! Gervais, dit Va-bon-» train en se tournant vers lui, tu ne veux » pas me reconnaître pour ton oncle? » Michel, transporté, sauta encore une fois au cou de son ami, et Va-bon-train reçut ensuite les témoignages de la reconnais-

sante affection de son neveu. « Ah ça! » qu'est-ce que nous ferons de Mathieu, » dit Va-bon-train, à présent qu'il n'a » plus sa crapaude? — Il ne peut pas » vivre seul, dit Gervais en baissant les » yeux.

» — Eh bien! qu'il vienne avec moi, » dit Va-bon-train, Martin sera toujours » bien assez savant pour porter une partie » de mes bagages, qui deviennent trop » lourds pour Médor. J'apprendrai de » jolies choses à Jacquot, et nous ferons » encore nos petites affaires. »

Aucun des mouvemens de reconnaissance qu'avait éprouvés Gervais envers son oncle n'avait égalé ce qu'il sentit en ce moment. On alla chercher Mathieu au cabaret, où il continuait à boire pour retarder le moment de payer. La difficulté fut levée par son frère, qui, dès ce moment, se regardait comme chargé de lui. On lui proposa l'arrangement qu'il accepta tout comme il l'aurait accepté à

jeun, seulement en répétant un peu plus souvent, et d'un ton un peu plus touché : « Tu sais bien, toi, Vincent, que, pour » moi, je suis un honnête homme. »

On soupa gaîment, Médor à côté de la table, la tête sur le genou de son maître qu'il ne quittait que pour faire une petite caresse à Michel, et se tourner en remuant la queue vers Gervais. Le lendemain, avant de partir pour Lyon, Gervais reçut de la générosité de son oncle la paire de bas, la chemise et les deux mouchoirs nécessaires pour compléter son trousseau, et eut la satisfaction d'arriver avec lui dans l'atelier de maître Blanchet, non comme un pauvre garçon reçu à peu près par charité, mais comme un bon ouvrier soutenu et recommandé par d'honnêtes parens.

Il a justifié leurs espérances et les siennes. Devenu premier ouvrier de maître Blanchet, il va épouser la fille unique de la maison, et son beau-père, assez riche

pour se retirer, lui a cédé son fonds, que Gervais ne laissera pas dépérir. Mathieu, qui n'a besoin que d'être conduit, se contente maintenant d'être toujours un peu gai après le premier repas et un peu endormi après le dernier. Il compte reposer sa vieillesse chez son fils; et Vabon-train, qui veut se reposer aussi sans être vieux, achète un petit bien, se remarie, et met Michel en possession des marionnettes et du fidèle Médor. Mathieu y ajoute généreusement le don de l'âne et de Jacquot, et pour le jour des noces de Gervais a annoncé *spectacle au bénéfice de l'amitié, où l'on verra la merveilleuse dispute de Jacquot sans pareil avec l'incomparable Scaramouche.*

CÉCILE ET NANETTE

OU

LA VOITURE VERSÉE

Il faisait nuit noire, on était au mois de décembre, et cinq heures sonnaient à l'horloge de la paroisse, lorsqu'une servante d'auberge vint avertir madame de Vésac et sa fille Cécile que les chevaux étaient mis, et qu'elles pouvaient continuer leur route. Elles étaient parties de Paris en poste, la veille au matin, pour se rendre à cent cinquante lieues, dans la terre de madame de Vésac, où elle était

appelée pour une affaire très pressée. Elles avaient voyagé jusqu'à dix heures du soir, et devaient repartir après avoir pris quelques heures de repos. Madame de Vésac appela sa fille ; Cécile tout endormie ouvrit à moitié les yeux, poussa un grand soupir, et laissa retomber sa tête sur son chevet. Sa mère fut obligée de l'appeler une seconde et même une troisième fois. Cécile s'éveilla enfin en disant : « Ah ! mon Dieu ! que cela est désagréable » de se lever à cinq heures du matin dans » ce temps-ci ! » Elle aurait dit, si elle l'eût osé : « Mon Dieu ! que cela est mal- » heureux ! » car une contrariété, une légère souffrance, donnaient à Cécile le sentiment du malheur ; il lui semblait, à la moindre chose qu'elle éprouvait, que personne n'en avait jamais éprouvé autant, et elle croyait de bonne foi que le froid, la faim, la soif, l'envie de dormir, étaient pour elle tout autre chose que pour le reste des hommes. Si l'on se

moquait de la vivacité des chagrins que lui causaient les petits maux de la vie, elle disait : « Vous ne sentez pas ce que » je sens ; » et elle le pensait réellement.

Cependant comme Cécile avait de la générosité dans le caractère, une âme élevée, une imagination vive et assez d'amour-propre, elle se passionnait pour les actions belles et courageuses, éprouvait le désir de les imiter, et disait quelquefois qu'elle donnerait tout au monde pour avoir l'occasion de devenir une héroïne : « A condition, lui disait alors sa » mère en riant, que tes actes d'héroïsme » ne t'exposeraient jamais à rencontrer » une épine qui t'égratignât, ou à faire » cent pas avec des souliers qui te gêne» raient. » Et Cécile un peu impatientée soutenait que ces choses-là n'avaient pas le moindre rapport avec l'héroïsme.

Madame de Vésac n'avait pu emmener sa femme de chambre, qui se trouvait malade au moment de son départ, cela

rendait les arrivées aux auberges et surtout les départs plus désagréables, parce qu'il fallait soi-même défaire et refaire ses paquets, et s'occuper de mille détails ennuyeux. Madame de Vésac les épargnait le plus qu'elle pouvait à sa fille ; elle l'avait laissée dormir jusqu'au dernier moment, et quand Cécile s'éveilla, presque tout était prêt pour le départ : mais encore fallait-il plier et ranger ses affaires de nuit, prendre soin de ne rien oublier; et le froid et la nuit avaient tellement glacé le courage de Cécile, qu'il n'y avait que la honte qui l'empêchât de pleurer à chacun des mouvemens qu'il fallait se donner, ou à chaque pas qu'il fallait faire dans la chambre. Cécile avait pourtant treize ans; mais il n'y a pas d'âge où l'on cesse d'être enfant, quand on veut donner de l'importance à toutes les petites fantaisies qu'on peut avoir, et à toutes les petites peines qu'on peut éprouver. Cécile eut beaucoup plus de peine, et mit beaucoup

plus de temps à ce qu'elle avait à faire, qu'elle n'en aurait mis si elle s'y fût prise plus courageusement. « Allons donc, » lui disait sa mère à chaque instant; et Cécile se hâtait lentement, comme une personne qui n'a pas de cœur à ce qu'elle fait; il n'aurait fallu pour s'en donner, qu'un petit effort, un petit acte de raison; il n'aurait fallu que se dire : « Les choses dont » je suis obligée de m'occuper en cet ins- » tant sont si loin d'être au-dessus de » mes forces, comme j'ai envie de me le » persuader, qu'en y mettant la plus pe- » tite volonté, je les ferais sans la moin- » dre peine. » Mais Cécile se refusait à vouloir ce qui lui aurait été si avantageux; et pour s'épargner un seul effort de raison, capable de vaincre sa répugnance et sa paresse, elle s'y laissait retomber à tout moment, et se soumettait aux efforts continuels qu'exigeaient chaque action et chaque mouvement.

Enfin tout fut prêt. Madame de Vésac

et sa fille montèrent en voiture, et partirent, sans que pour cela les chagrins de Cécile diminuassent. La nuit était si noire, si froide, et Cécile avait si peu de courage pour surmonter l'impression de tristesse qu'elle en recevait! Elle grelottait dans sa robe ouatée et sous ses deux ou trois schalls; ses chaussons fourrés ne l'empêchaient pas de se plaindre d'un *froid mortel* aux pieds, et elle ne pouvait assez cacher dans sa robe ses mains couvertes de gants de poil de lapin. Enfin, malgré ses douleurs, elle s'endormit, et dormit profondément jusqu'à ce qu'il fît grand jour. Quand elle s'éveilla, le soleil avait déjà dissipé le brouillard du matin; il brillait dans la campagne couverte de neige, et se faisait sentir à travers les glaces de la voiture : tout annonçait une belle journée d'hiver; le cœur de Cécile commençait à se ranimer. On s'arrêta pour déjeuner, et l'on déjeuna dans une chambre bien chaude, ce qui acheva

de lui rendre son courage et sa gaieté; alors sa mère se mit à la plaisanter sur ses désespoirs de la nuit. « Je vois, lui » disait-elle, que, pour les actes d'hé- » roïsme auxquels tu te destines, tu » auras soin de prendre les mois de juillet » et d'août, car le froid est tout-à-fait » contraire à ta vertu.

» — Mais, maman, disait Cécile, com- » ment voulez-vous qu'on remue quand » on a les doigts engourdis de froid?

» — Comme, tout en te plaignant, tu » es cependant parvenue à remuer, je » suppose que cela était possible; mais je » sens bien qu'un tel effort a quelque » chose qui passe le plus grand courage; » aussi, sans l'épouvantable fatalité qui » t'a soumise à une pareille épreuve, me » serais-je bien gardée de te demander » rien de semblable.

» — Il est cependant certain, maman, » que l'on pourrait choisir pour voyager,

» un autre moment que le mois de dé-
» cembre.

» — On ne le peut, ma fille, quand c'est
» au mois de décembre qu'on a des af-
» faires. Tu apprendras un jour qu'il y
» a des choses plus impossibles que de
» supporter le froid, et même de remuer
» les doigts quand on a l'onglée. Tu sais
» bien que César disait : *Il est nécessaire*
» *que je parte, et il n'est pas nécessaire*
» *que je vive.*

» — On peut bien exposer sa vie dans
» des occasions importantes, où cepen-
» dant, malgré toute leur importance,
» on ne ferait pas des choses impossibles.

» — Comme d'attacher une épingle ou
» de nouer un cordon quand on a froid.

» — Ce n'est pas de cela que je parle,
» reprit Cécile un peu impatientée ; et
» d'ailleurs vous conviendrez, maman,
» que nos affaires ne sont pas si impor-
» tantes que l'étaient celles de César.

» — Qu'en sais-tu? L'importance des

» choses est relative : il ne s'agit pas pour
» moi de bouleverser le monde, ce qui
» ne me ferait nul plaisir ; mais il s'agit
» de terminer un arrangement auquel
» ton père attache un grand prix, de ré-
» pondre à la confiance qu'il m'a témoi-
» gnée, lorsqu'en partant pour l'armée
» il s'est reposé sur moi de toutes ses
» affaires ; enfin, il s'agit pour moi de le
» voir content de moi, ce qui est néces-
» saire au bonheur de ma vie : pour toi
» il s'agit de montrer que tu sais suppor-
» ter courageusement les contrariétés né-
» cessaires. Tout cela a bien son impor-
» tance ; et puis, ajouta en souriant
» madame de Vésac, je ne crois pas que
» nous courions les risques d'en mourir.

» — Oh ! non, dit Cécile en riant aussi;
» mais je vous assure que César lui-même
» aurait trouvé qu'il faisait bien froid
» cette nuit.

» — J'en suis persuadée ; mais César
» était un si grand homme ! Sais-tu bien

» que si nous cherchions avec soin, je
» suis sûre que parmi ses grandes ac-
» tions nous en trouverions plusieurs qui
» ont dû lui donner l'onglée aux pieds
» et aux mains.

» — En ce cas, dit Cécile un peu sè-
» chement, il aura été très-heureux de
» se trouver alors des choses à faire pour
» s'empêcher d'y penser, car cela est fort
» désagréable.

» — Bon! reprit négligemment ma-
» dame de Vésac, il y a des gens qui
» savent penser à tout; je suis persua-
» dée que toi, par exemple, à la place
» de Clélie, lorsqu'elle traversa le Tibre
» sur son cheval pour se sauver du camp
» de Porsenna, tu aurais trouvé qu'il
» était infiniment désagréable d'avoir les
» pieds mouillés.

» — Eh bien! maman, dit vivement
» Cécile, vous devez être enchantée de
» cela, puisque vous me répétez sans
» cesse qu'au lieu de vouloir être une

» héroïne, c'est bien assez de s'occuper
» de faire seulement son devoir

» — Certainement; mais moi qui ne
» me pique pas d'héroïsme, je trouve
» que le devoir suffit quelquefois pour
» employer nos forces, et qu'il est diffi-
» cile de faire toujours ce qu'on doit
» quand on ne sait pas vaincre le froid,
» la fatigue, et même le malheur de se
» lever à cinq heures du matin au mois
» de decembre.

» — Il est pourtant certain, maman,
» qu'il y a des choses impossibles, comme
» de marcher quand on est fatigué.

» — Et de remuer les doigts quand on
» a froid, n'est-ce pas? Sans doute il y a
» des choses impossibles pour tout le
» monde; mais la différence que je trouve
» entre César et toi, c'est que l'impos-
» sibilité arrivait pour lui beaucoup plus
» tard, et qu'à ce degré de fatigue où tu
» dirais, *Je ne peux plus marcher*, il au-
» rait dit, *Il est nécessaire que je mar-*

» *che*, et aurait trouvé la force de con-
» tinuer son chemin. Tu n'imagines pas
» tout ce qu'on a de forces quand on
» veut les employer.

» — Je vous assure, maman, reprit
» Cécile avec un peu d'humeur, que,
» quand je dis que je ne peux pas faire
» une chose, c'est que je ne le peux pas.

» — J'en suis bien persuadée; mais
» je voudrais pouvoir connaître d'où vient
» l'impossibilité ; fais-moi le plaisir d'y
» penser un peu la première fois. Il est
» nécessaire que je sache si tu es réel-
» lement plus faible qu'une autre. »

Cécile ne répondit rien ; elle était bien persuadée que personne ne comprenait ses souffrances, et ne s'était jamais demandé si elle n'était pas faite comme les autres, et par conséquent en état de supporter ce qu'ils supportaient. La journée se passa assez bien ; quand la nuit vint, elle s'endormit.

Elle dormait paisiblement, lorsqu'un

mouvement violent la réveilla. « Ah, mon » Dieu! qu'est-ce que c'est? » s'écria-t-elle. « Nous versons, » dit madame de Vésac. En effet, la voiture, qui avait passé sur une grosse pierre, frappa en ce moment rudement contre terre; elle était complétement renversée sur le côté. Cécile poussa un grand cri, et tomba sur sa mère. « N'aie pas peur, » lui disait madame de Vésac, qui, malgré l'incommodité de sa position, ne s'occupait que de sa fille. La voiture s'était arrêtée; le postillon descendit de cheval pour venir à leur secours. Pendant ce temps, Cécile continuait à crier. — « Où as-tu mal? » lui demanda sa mère, tremblante de la crainte qu'elle ne fût grièvement blessée. « Partout, » répondait Cécile sans savoir ce qu'elle disait; car la peur lui avait fait perdre la tête. Quand le postillon ouvrit celle des deux portières qui, par la chute de la voiture, se trouvait en haut, incapable de s'aider, elle ne savait comment

s'y prendre pour sortir. « Levez-vous, » lui disait le postillon, qui cherchait à la tirer de la voiture. « Lève-toi, » lui répétait sa mère, et Cécile répondait : « Je » ne le peux pas, » sans savoir si elle le pouvait ou non; car elle n'essayait même pas. Enfin le postillon, qui était adroit et robuste, étant parvenu à la soulever, la tira hors de la voiture, et délivra ainsi sa mère, qui était près de se trouver mal sous le poids dont elle l'accablait. Alors madame de Vésac, sortant à son tour avec l'aide du postillon, courut à sa fille, qu'elle fut enchantée de voir debout, bien qu'encore immobile et ne sachant pas s'il lui restait un membre dont elle pût faire usage. Enfin, un peu remise par la voix de sa mère, elle commença à répondre aux questions réitérées que lui faisait celle-ci pour savoir où elle avait mal. Cécile avait les deux genoux meurtris, le coude écorché, une bosse à la tête, un carton lui avait pressé le côté, et son pied, qui s'é-

tait trouvé engagé sous le strapontin, était un peu enflé. « Je suis si meurtrie » partout, que je ne peux pas me re» muer, » disait-elle en se remuant en tout sens pour se tâter. Elle demanda à sa mère si elle s'était fait mal. « Je crois, » dit madame de Vésac, que je me suis » foulé le poignet, car j'en souffre beau» coup, et je ne puis me servir de ma » main.

» — C'est comme mon pied, » dit Cécile ; et en disant cela elle marchait. Madame de Vésac se contenta de sourire sans répondre ; elle enveloppa son bras dans son schall, dont elle attacha le bout autour d'elle pour soutenir son poignet, qui lui faisait beaucoup de mal, et ensuite elle s'occupa de ce qu'il y avait à faire. Revenues du premier étourdissement de leur chute, et tout en se félicitant d'en être quittes à si bon marché, elles se trouvaient dans une situation extrêmement fâcheuse. Comtois, le seul do-

mestique qui les eût accompagnées, était allé devant en courrier pour faire préparer les chevaux. Le postillon, qui ne pouvait à lui seul relever la voiture, était obligé d'aller chercher du secours à la poste, dont on était encore fort loin. Il fallait que madame de Vésac et Cécile, qui ne pouvaient le suivre, parce qu'il était à cheval, et qui ne connaissaient pas le chemin par où elles auraient pu se rendre seules à la poste, restassent sur la route à l'attendre. La nuit était profondément obscure; le froid sans être très-violent, était pénétrant et désagréable. Il tombait du givre qui, en arrivant à terre, se glaçait et se changeait en verglas; la voiture tout-à-fait renversée ne pouvait servir d'abri aux voyageuses; et aux autres inconvéniens de leur position se joignait celui de se trouver seules, à dix heures du soir, sur une grande route. Madame de Vésac, quelque courageuse qu'elle fût, n'était pas sans inquiétude,

mais elle savait qu'il était inutile de s'y livrer; et lorsque Cécile, un peu effrayée, qui demanda si elles allaient rester seules : « Tu vois bien qu'il le faut, » lui dit-elle d'un ton tranquille, qui fit comprendre à Cécile que, tout en sachant que ce parti pourrait avoir quelque inconvénient, elle s'y soumettait avec calme, parce qu'elle voyait qu'il était nécessaire. Cécile elle-même sentit si bien cette nécessité, qu'elle ne répliqua rien; mais quand, après avoir dételé les chevaux et en avoir attaché deux à un arbre, le postillon monta sur le troisième pour aller chercher du secours, quand elle le vit partir, quand elle l'entendit s'éloigner, lorsque le bruit du galop de son cheval, toujours diminuant, cessa de frapper son oreille, alors son cœur se serra de frayeur; une sueur froide parcourut tous ses membres, et elle se pressa auprès de sa mère. Madame de Vésac vit son effroi; mais elle ne lui en dit rien, parce qu'elle savait que rien n'augmente

la frayeur comme d'en parler; elle essaya seulement de lui raffermir un peu le cœur en lui montrant du courage et de la tranquillité.

Le vent devenait plus fort, le givre augmentait, et il commençait à s'y mêler une neige abondante. Madame de Vésac et sa fille passèrent du côté où la voiture pouvait les garantir un peu du vent et de la neige qu'il leur soufflait dans le visage; mais cet abri ne leur suffit pas long-temps. Les tourbillons devenaient d'une telle violence, que deux fois le chapeau de Cécile pensa être enlevé, malgré les rubans qui le retenaient. Elles pouvaient à peine assujettir leurs schalls, la neige les assaillait de tous côtés, fondait sur elles et pénétrait leurs vêtemens; elles étaient glacées d'un froid humide, que l'impossibilité où elles étaient de faire un mouvement ne leur laissait pas les moyens d'écarter. Cécile ne songeait point à se plaindre, per-

sonne n'eût pu la secourir; d'ailleurs, elle ne pouvait douter que sa mère ne souffrît autant qu'elle, et on ne se plaint guère que pour exciter la pitié des autres, quand on pense qu'ils sont mieux que nous, et peuvent par conséquent s'occuper de nous plutôt que d'eux-mêmes. Cécile éprouvait alors combien il est faux que les plaintes soulagent : peut-être souffrait-elle moins de sa situation que si elle se fût laissé aller à en gémir; mais elle ne faisait pas ces réflexions, et c'était naturellement que la nécessité la rendait plus courageuse.

Cependant madame de Vésac, qui craignait que l'humidité et le froid qui les pénétraient ne finissent par faire mal à sa fille, lui proposa de tâcher de chercher un abri dans un bois qui bordait les deux côtés du chemin, et dont les arbres, quoique dépouillés de leurs feuilles, étaient du moins assez serrés pour rompre la violence du vent et des tour-

billons de neige; mais ce bois était l'objet principal de la terreur de Cécile. Effrayée de la proposition, elle ne put répondre que ces mots : « Oh! maman, entrer » dans le bois!

» — Comme tu voudras, ma fille, dit » madame de Vésac; mais, ajouta-t-elle » en riant, qui veux-tu qui vienne nous » chercher par le temps qu'il fait? Il » n'y a certainement que nous en cam- » pagne. »

Cécile ne répondit point; ses pensées l'effrayaient tellement, qu'elle n'osait les exprimer; et, si elle eût prononcé le mot de *voleurs*, il lui eût semblé qu'elle les appelait. Mais dans ce moment il vint un tourbillon si terrible, que la voiture en parut ébranlée; le vent s'engouffra dans un des stores qui se trouvaient baissés, les cordons se brisèrent, et le store qui n'était plus soutenu, soulevé par le vent, alla frapper la tête de Cécile. Saisie d'effroi, elle s'élança hors de sa place : le

tourbillon continuait; elle ne pouvait y résister, et n'osait se rapprocher de la voiture. Tout étourdie par le vent, elle ne savait plus où elle était, ni ce qu'elle faisait; sa mère la prenant sous le bras, la fit entrer dans le bois, où elle reprit un peu ses sens : le vent y était beaucoup moins fort; et, comme il arrive toujours quand on voit les choses de près, Cécile une fois entrée dans ce bois en eut beaucoup moins de peur qu'elle n'en avait eu à le considérer seulement du chemin. Un taillis, où se trouvaient quelques arbres verts qui conservaient leurs feuilles, malgré le mois de décembre, avait garanti de la neige quelques pieds de terrain, où les voyageuses se trouvèrent à sec; un double tronc d'arbre leur fournit de quoi s'appuyer, et elles se trouvaient du moins dans une situation où elles pouvaient attendre supportablement le secours qui ne devait pas tarder à venir, quand tout d'un coup Cécile, qui avait les yeux tournés

vers le taillis, voyant probablement le vent agiter quelques branches, s'imagina apercevoir une figure qui remuait et s'avançait vers elle; la frayeur l'égare tout-à-fait, elle saisit le bras de sa mère, et, sans rien dire, l'entraîne en marchant aussi vite qu'elle peut à travers les broussailles, et s'enfonce dans le bois pour éviter les terribles objets dont elle se croit poursuivie. Sa mère étonnée, après l'avoir suivie quelques pas, tâche de l'arrêter. « Où vas-tu, lui dit-elle, qu'as-tu? » Mais Cécile, que la voix de sa mère achève d'effrayer, parce qu'elle a peur qu'on ne l'entende, continue à l'entraîner avec une force extraordinaire; et sa mère, qui ne veut pas la quitter, est obligée de la suivre; enfin, à force de lui parler, elle la fait revenir à elle. Cécile s'arrête un moment, et lui dit d'une voix basse et tremblante : « L'avez-vous vu? — Qui? » demande madame de Vésac. — Dans » les arbres.... un homme..... — Je n'ai

» vu personne, tu t'es trompée, je t'as-
» sure. — Oh ! mon Dieu ! j'entends
» encore... » Et elle veut recommencer à marcher. Madame de Vésac la retient. « Ma Cécile, lui dit-elle affligée de l'état
» où elle la voit, mon enfant, un peu de
» raison, un peu de courage; il n'y a per-
» sonne, je t'assure, il n'y a rien à crain-
» dre; fie-toi à moi, qui ne voudrais pas
» te faire courir de danger, et dont la
» raison est plus calme que la tienne. »
Un peu remise par ces paroles, et par le ton affectueux dont elles sont prononcées, Cécile, honteuse, s'arrête et passe à travers le schall de sa mère le bras qu'elle tenait encore. « Retournons sur nos pas,
» dit madame de Vésac, de peur de nous
» égarer. » Cécile n'ose rien dire, mais elle frissonne de l'idée de repasser auprès du taillis. En ce moment elles s'entendent appeler, et reconnaissent la voix de Comtois. Cécile respire, et s'empresse de répondre; mais Comtois est entré dans le

bois par un autre endroit, elles s'arrêtent pour écouter d'où vient la voix.

« — C'est par là, maman, » dit Cécile en montrant à sa mère une route un peu plus à droite que celle qu'elles allaient prendre, et enchantée de penser qu'elle évitera le taillis. Madame de Vésac écoute encore, et la voix de Comtois, qui continue à l'appeler et à lui répondre, lui semble en effet venir de la droite, elle prend la route que lui indique Cécile, et elles marchent en appelant de temps en temps Comtois, vers l'endroit où sa voix continue à se faire entendre; mais cette voix paraît tantôt se rapprocher et tantôt s'éloigner; il semble que Comtois, selon le lieu où il croit qu'elles doivent être, change de route et de direction; elles-mêmes enfilent une route, et puis une autre, sans être bien sûres de prendre la bonne. Cette incertitude dure quelques minutes; enfin la voix se rapproche sensiblement, elles entendent

marcher à travers les arbres. « Est-ce » vous, Comtois? — C'est lui. » Et Cécile, dans le transport de sa joie, est prête à lui sauter au cou : elle oublie le froid, le verglas, le vent; délivrée de sa frayeur, elle ne pense plus qu'elle ait rien de pénible à supporter. Comtois leur dit qu'on a amené du monde, et qu'en ce moment on travaille à relever la voiture, et qu'il va y retourner avec elles; mais il s'agit de trouver le chemin. Occupés de se chercher, ni Comtois, ni madame de Vésac n'ont songé à observer leur route : ils s'arrêtent pour écouter s'ils n'entendent pas le bruit que doivent faire les gens qui travaillent à relever la voiture; mais le vent emporte les sons d'un autre côté, ou lorsque ces sons leur arrivent ils sont si faibles et si incertains, qu'ils en concluent qu'ils sont enfoncés dans le bois plus qu'ils ne l'ont cru. Cependant ils marchent du côté où ils supposent que doit être le chemin, écoutent à chaque

pas; si le bruit ne devient pas plus fort; dans certains momens, Cécile s'imagine entendre des voix, et soutient même qu'elle a reconnu celle du postillon; d'autres fois, n'entendant plus rien, elle commence à s'inquiéter, mais la joie d'avoir retrouvé Comtois soutient encore son courage. Enfin elle s'écrie : « Ma-
» man, je vois du jour à travers les ar-
» bres; c'est sûrement le chemin. » Madame de Vésac regarde et aperçoit en effet devant elle un endroit où les arbres paraissent s'éclaircir; mais elle ne croit pas reconnaître la route, et s'étonne de n'entendre aucun bruit. Cécile lui fait hâter sa marche en répétant : « Voilà le
» chemin, voilà le chemin. » Sa mère l'engage à ne pas se trop réjouir d'avance; mais elle ne l'écoute pas, et arrive la première à un endroit découvert en effet, mais entouré de bois de tous les côtés, et qui n'offre d'issue que par une route presque parallèle à celle qu'ils viennent

de parcourir. Elle s'arrête consternée.

« Ce n'est pas là le chemin, dit ma-
» dame de Vésac.

» — Ma foi, dit Comtois, je ne sais plus
» où nous sommes.

» — Qu'allons-nous devenir ? » demande Cécile d'un ton craintif et troublé, mais sans ces exclamations qui lui étaient si familières ; car dans ce moment de craintes et d'embarras véritables, elle était plus occupée de sa situation que du désir d'exprimer vivement ce qu'elle sentait.

« — Nous allons travailler à nous tirer
» d'ici, répondit madame de Vésac ; le
» chemin ne peut être bien loin. Seule-
» ment il faut suivre une autre direction
» que celle que nous avons suivie. »

On s'arrêta encore à écouter et à consulter ; mais on n'entendit plus absolument rien ; et, quant à la route qu'ils avaient à suivre, comme ils n'avaient de choix qu'entre celle par où ils étaient venus, et une autre dans le même sens, la

consultation ne pouvait être longue : la seconde route leur semblait beaucoup meilleure que celle qu'ils venaient de quitter ; c'était un sentier assez large et assez battu, d'où l'on conclut qu'il devait nécessairement conduire à quelque endroit fréquenté. On se détermina donc à le suivre, et les voyageuses se remirent à marcher avec un nouveau courage ; seulement Cécile vit que sa mère arrangeait différemment le bout du schall dont elle s'était servie pour soutenir son bras, et qu'elle y portait quelquefois la main, d'où elle jugea qu'elle souffrait davantage. Elle lui demanda ce qui en était.

« Il ne faut pas penser à cela dans ce » moment-ci, » dit madame de Vésac ; en sorte que Cécile n'osa pas trop se plaindre de son pied, qui commençait aussi à la faire souffrir ; elle dit seulement : « Mon pied me fait un peu de mal. » Elle avait déjà assez réellement souffert dans cette soirée pour avoir appris à ne

plus parler que des maux qui en valaient la peine.

La neige tombait avec moins de violence, le vent s'était un peu apaisé, en sorte que dans le bois le froid était très-supportable. Madame de Vésac et sa fille, appuyées chacune sur un des bras de Comtois, marchaient sans beaucoup de peine dans un sentier assez uni, et que la neige qui venait de le recouvrir avait rendu beaucoup moins glissant. Ranimées par ce moment de relâche, elles firent cette partie de la route assez gaiement; madame de Vésac assurait même que son bras la faisait moins souffrir depuis que le froid était devenu moins vif, et Cécile se soutint par l'espérance de reposer bientôt son pied dans la voiture. De temps en temps cependant Comtois élevait la voix et appelait les gens de la voiture; on ne lui répondait pas, et aucun bruit ne parvenait à leurs oreilles. Les voyageuses recommençaient à s'inquiéter un peu de mar-

cher toujours sans que rien les assurât qu'elles ne s'éloignaient pas de plus en plus du lieu où elles voulaient arriver; il fallait pourtant bien continuer, car il n'y avait pas de raison pour croire qu'en retournant sur leurs pas, elles se trouvassent dans une meilleure direction. Enfin elles arrivèrent dans un endroit où la route était croisée par une autre absolument semblable. A cette vue, elles tombent dans la plus grande perplexité; aucune raison ne s'offrait pour choisir une des trois routes plutôt que les autres, si ce n'est que la route directe les ayant, à ce qu'il paraissait, si peu rapprochées du chemin, il semblait raisonnable d'essayer l'une des deux autres. Mais laquelle prendre de la route à droite ou de la route à gauche?

Comtois voulut monter sur un arbre assez haut qui se trouvait à l'entrée d'une des routes, espérant découvrir le chemin et la voiture; mais outre que ses bottes ne

lui permettaient pas de grimper bien lestement, la première branche à laquelle il s'accrocha se trouva être de bois mort et cassa : il tomba heureusement sans se faire beaucoup de mal; mais madame de Vésac et Cécile, à qui sa chute avait fait une terrible peur, l'empêchèrent de remonter en lui représentant que, s'il lui arrivait quelque accident, leur situation à tous les trois deviendrait affreuse. Il fallut donc se décider à marcher au hasard. On crut se rappeler qu'en s'éloignant du chemin, on avait plusieurs fois un peu tourné à gauche; on pensa qu'en revenant en sens contraire, c'était à gauche qu'il fallait tourner pour s'en rapprocher. La route à gauche fut donc celle que l'on choisit, non sans beaucoup de regret de ne pouvoir deviner ce qui se trouvait au bout de la route à droite; mais ce n'était pas le moment des regrets inutiles, et l'on se décida à tâcher de croire qu'on prenait la meilleure.

Cependant la tristesse recommençait à gagner les voyageuses : le pied de Cécile était assez enflé ; la fatigue augmentait beaucoup les douleurs du bras de madame de Vésac, quoique l'inquiétude où elle était la tînt dans un état d'agitation et de fermentation de sang qui l'empêchait de sentir son mal autant qu'elle l'aurait fait dans un moment plus calme. Mais cette inquiétude était elle-même un mal bien grand : il n'y avait plus de raison pour qu'elle comptât retrouver son chemin ; et si le hasard ne la dirigeait pas mieux qu'il n'avait fait jusqu'alors, elle calculait en frémissant ce qu'elles avaient d'heures à passer dans le bois, de fatigues et de souffrances à essuyer en attendant le jour.

Cécile, plus abattue encore, ne disait rien et commençait à ne plus penser ; la fatigue, la tristesse, l'ennui, absorbaient toutes ses facultés.

La route qu'elles avaient choisie se terminait à une espèce de carrefour d'où

partaient plusieurs sentiers plus étroits; elles choisirent celui qui leur parut le plus large et le meilleur; mais il se rétrécit bientôt au point que madame de Vésac et sa fille furent obligées de quitter le bras de Comtois, qui passa devant pour leur frayer un peu la route. L'épaisseur du bois en cet endroit y avait entretenu une humidité qui s'était convertie en verglas, et avait empêché la neige, récemment tombée, d'y pénétrer assez pour recouvrir le chemin. On glissait à chaque pas, et madame de Vésac et sa fille, qui marchaient l'une derrière l'autre, ne pouvaient se soutenir qu'en s'accrochant aux arbres : mais à chaque instant leurs pieds se heurtaient contre des racines, ou s'embarrassaient dans des branches traînantes; et Cécile, souvent près de tomber, commençait à ne pouvoir retenir ses gémissemens. Enfin, dans un endroit extrêmement glissant, ne pouvant se soutenir, elle tomba sur ses genoux : une branche

d'épines qui traversait le sentier se prit dans ses vêtemens; lorsqu'elle l'ôtait de sa robe elle se prenait dans son schall, s'attachait à ses gants et lui ôtait l'usage de ses mains; elle voulait se relever, et, au moment où elle cherchait à appuyer son pied, elle glissait et retombait. Abattue comme elle l'était, ce léger incident avait achevé d'épuiser son courage. Madame de Vésac s'était retournée pour lui donner la main; mais, près de tomber elle-même, elle avait été obligée, de la main qui lui restait libre, de s'accrocher à un arbre. Elle plaignait sa fille et tâchait de l'encourager.

« Maman, dit Cécile, je ne peux pas » continuer; cela est impossible.

» — Ma pauvre enfant, lui dit madame » de Vésac, est-il bien sûr que cela soit » impossible? Penses-y sérieusement; ce » n'est pas ici, comme je te le propo- » sais tantôt, une épreuve à faire par » plaisir, c'est un courage nécessaire.

» Penses-y, ma Cécile, ajouta-t-elle du
» ton le plus tendre et le plus caressant :
» nous n'avons que notre courage pour
» nous tirer d'ici ; mais, avec du courage,
» je crois qu'il nous reste des forces suf-
» fisantes pour supporter encore beau-
» coup de choses. Ne vaut-il pas mieux
» les employer que de nous abandonner
» lâchement. »

En disant cela, de son pied elle aidait Cécile à se débarrasser de la branche d'épines, et la soutenait de ses genoux. Cécile relevée ne répondit rien, et reprit sa route : sentant la vérité de ce que lui avait dit sa mère, elle rassembla ses forces pour ne plus se plaindre. Seulement ses larmes coulaient en silence, faiblesse pardonnable, mais qui augmentait ses maux, comme la faiblesse les augmente toujours.

Elles étaient enfin arrivées au bout de ce pénible sentier, et se trouvaient de nouveau dans une clairière du bois où abou-

tissaient plusieurs routes, sans savoir davantage de quel côté tourner. Elles s'étaient arrêtées à les considérer, lorsqu'il leur sembla entendre à peu de distance un léger bruit qui n'était pas celui du vent. Elles écoutèrent : « Mon Dieu! dit » Cécile, il me semble que j'entends » pleurer; » et en disant cela, un frisson parcourut toutes ses veines.

Elles écoutaient encore, et crurent reconnaître une voix d'enfant; enfin, en regardant de tous côtés à la faveur de la lune qui commençait à paraître et à dissiper les nuages, elles aperçurent, dans un coin un peu enfoncé de la clairière, une figure debout, appuyée contre un arbre, et immobile. Cécile avait peur, et tenait le bras de Comtois bien serré. « Voyons ce que c'est, » dit madame de Vésac, d'autant qu'elles entendaient toujours pleurer. En approchant, elles reconnurent que ce qu'elles avaient vu était une pauvre femme qui se tenait ap-

NANETTE SAIS-TU LIRE?

puyée contre un arbre sans remuer, et avait auprès d'elle une petite fille d'environ huit ans. La pauvre femme tenait quelque chose dans ses bras; elles approchèrent encore, et virent que c'était un enfant d'environ deux mois, immobile comme sa mère : il paraissait glacé par le froid ; sa mère, la tête baissée sur lui comme pour le réchauffer, ne disait rien; on ne savait s'ils étaient morts ou en vie. Les pleurs qu'avaient entendus madame de Vésac et Cécile étaient ceux de la petite fille, qui, debout auprès de sa mère, pleurait doucement et aussi sans remuer. La lune en ce moment les éclairait parfaitement. Madame de Vésac et Cécile approchèrent tout près sans que la pauvre femme changeât de position : elles se regardèrent en tremblant; elles craignaient qu'elle ne fût morte et son enfant aussi. Enfin, madame de Vésac lui dit : « Ma » bonne femme, que faites-vous là? » Elle ne répondit rien.

La petite fille, qui, en les voyant, s'était mise à pleurer et à sanglotter plus fort, tira sa mère par son jupon, en criant : « Maman, maman, des dames ! »

La pauvre femme leva la tête, leur montra des yeux son enfant, dont elle recouvrit aussitôt le visage avec le sien : elles eurent cependant le temps de voir le visage de l'enfant ; il était pâle comme la mort et sans mouvement. Madame de Vésac voulait lui demander s'il vivait encore, et ne savait comment s'y prendre. Enfin, elle dit à demi-voix, en le touchant : « Il a bien froid. — Je ne peux » plus le réchauffer, » dit la mère encore plus bas, et en le pressant encore plus contre elle, comme si elle eût voulu tenter un nouvel effort pour lui communiquer un peu de chaleur. « Est-ce qu'il est » mort ? » demanda Comtois. A ce terrible mot, la pauvre femme ne répondit rien ; mais elle poussa des cris de désespoir, en le serrant encore plus fort. Ce-

pendant madame de Vésac avait trouvé moyen de prendre la main de l'enfant, elle était glacée; mais elle tâta son pouls, et le sentit battre.

« Non, certainement, il n'est pas » mort, dit-elle vivement, je sens battre » son pouls.

» — Ah, mon Dieu! » dit la pauvre femme avec un soupir étouffé et en levant vers madame de Vésac des yeux reconnaissans qui commençaient à se remplir de larmes; mais elle rebaissa bien vite son visage sur son enfant, qu'elle embrassa avec passion.

— « Donnez-le-nous, dit madame de » Vésac, nous le réchaufferons mieux » que vous.

» — Donnez, dit Comtois, je le mettrai » dans ma redingote; » et il ouvrit sa grosse redingote bien chaude. La pauvre femme hésitait à le lui donner. » Donnez, » donnez, continua-t-il; j'ai des enfans, » je sais comment on les retourne.

» — Donnez-le-lui, » dit madame de Vésac ; et la pauvre femme le mit dans les bras de Comtois, en recroisant par-dessus lui la redingote. Il avait ôté, pour lui faire place, une bouteille qu'il avait dans une poche intérieure.

« Tenez, dit-il, cela ne lui fera pas de » mal. » C'était une bouteille d'eau-de-vie ; il l'ouvrit et en versa quelques gouttes dans la bouche de l'enfant ; l'enfant les avala.

« — Il avale ! » s'écria la mère dans un transport de joie ; et l'enfant commença à respirer plus fort et à remuer ses petits bras.

« — Parbleu, je le crois bien, dit » Comtois, cela ferait revivre un mort. » Vous ne feriez pas mal, vous aussi, » d'en avaler un peu pour vous remettre » le cœur au ventre. »

La pauvre femme disait qu'elle n'avait besoin de rien ; mais madame de Vésac l'engagea à prendre un peu d'eau-de-vie

pour se réchauffer : alors la petite fille, qui, depuis que madame de Vésac était arrivée, avait cessé de pleurer, et regardait ce qui se passait autour d'elle, recommença à sangloter doucement, mais assez fort pourtant pour se faire entendre. Cécile l'entendit la première, et se mit à la caresser pour l'apaiser ; mais la petite fille pleurait toujours, et regardait la bouteille. Cécile demanda si on ne pourrait pas aussi lui donner quelques gouttes à boire. Comtois assura que cela ne lui ferait pas de mal. « Oui, disait madame » de Vésac, si elle en avale quelques » gouttes ; mais si on lui donne la bou- » teille, elle en boira trop. » Pendant ce temps la petite fille pleurait toujours en regardant la bouteille, et pleurait d'un ton si doux que cela pénétrait le cœur de Cécile. Enfin, par un effort dont elle ne se serait jamais crue capable, elle ôta son gant et dit qu'elle la ferait boire dans le creux de sa main. Seulement, quand la

petite fille eut bu, elle cacha sa main en disant qu'il faisait bien froid; et comme la petite fille cracha l'eau-de-vie en disant que cela la brûlait, elle lui dit que ce n'était pas la peine de lui avoir fait ôter son gant : elle allait le remettre quand sa mère dit qu'un morceau de pain lui serait bien meilleur, parce qu'elle n'avait pas mangé depuis midi. Alors la petite se mit à pleurer plus amèrement.

« Bon Dieu! dit Cécile, si j'avais la » brioche que j'ai achetée ce matin, et » que je n'ai pas mangée.

» — Où est-elle? lui demanda sa mère.

» — Dans la voiture.

» — Je croyais t'avoir dit de la met- » tre dans ton sac.

» — Oui, mais mon sac... » En ce moment Cécile s'interrompt, et pousse un cri de joie. Elle ne s'était pas aperçue que son sac était resté attaché à son bras; elle en sent les cordons, les défait, l'ouvre, y trouve la brioche un peu écrasée de sa

chute; mais les morceaux en sont bons : elle en donne un à la mère, qui, sans rien dire, et croyant qu'on ne la voit pas, le serre dans sa poche. Cécile cherche encore au fond du sac, et, ôtant son second gant, demande si, en en broyant les miettes dans ses mains, on n'en pourrait pas faire avaler au petit enfant.

« — Ce qu'il lui faudrait, dit madame » de Vésac, c'est le lait de sa mère; mais » supposé qu'elle en ait encore, il n'est » pas actuellement assez fort pour téter; » il faut tâcher d'arriver le plus tôt que » nous pourrons à quelqu'endroit habité » où on puisse lui donner les soins né- » cessaires. »

Alors la pauvre femme, qui, après un moment de joie bien vive, sentait renaître toutes ses craintes et toutes ses douleurs, dit en pleurant : « S'il pouvait vivre » seulement jusqu'à Chambouri, j'ai là » ma mère qui est si habile à soigner les » enfans !

» — Où est Chambouri? demanda ma-
» dame de Vésac.

» — A une petite lieue d'ici, répondit
» la pauvre femme.

» — C'est la poste, ajouta Comtois.

» — Et en savez-vous le chemin?

» — Si je le sais? dit la pauvre femme,
» c'est mon pays.

» — Pourquoi donc ne vous y êtes-vous
» pas rendue, au lieu de rester contre
» cet arbre?

» — Je suis tombée trois fois sur le ver-
» glas; la troisième fois, mon pauvre
» petit a poussé un grand cri, et puis n'a
» plus rien dit; j'ai cru d'abord que je
» l'avais tué, et puis j'ai pensé que si cela
» m'arrivait encore je le tuerais : d'ail-
» leurs, un instant après, j'ai senti qu'il
» ne remuait plus; je l'ai cru mort, et
» alors je n'avais plus cœur à rien.

» — Mais à présent nous conduiriez-
» vous bien à Chambouri? — Sûre-
» ment, pourvu que nous y arrivions à

» temps; » et la pauvre femme recommença à pleurer.

« Oui, oui, nous arriverons à temps, » dit madame de Vésac; Comtois por- » tera l'enfant d'un côté, et donnera l'au- » tre bras à Cécile. Vous et moi, ajouta- » t-elle en s'adressant à la mère, nous » tâcherons de nous soutenir mutuelle- » ment. »

On s'arrangea comme l'avait dit madame de Vésac, Cécile donnant la main à la petite fille, et la pauvre mère, du côté de son enfant, lui portant à chaque instant la main sur la tête qui était hors de la redingote de Comtois, et redoublant ses pleurs à chaque fois qu'elle sentait qu'il avait froid. Madame de Vésac s'en aperçut; elle s'arrêta, et détachant un petit schall qu'elle avait sous le grand, le donna pour couvrir la tête de l'enfant.

« Il fait bien froid, en effet, » dit Cécile, qui recommencait à penser à elle,

et qui trouvait que de donner la main à la petite fille la refroidissait en l'empêchant de cacher sa main sous son schall.

« Combien y a-t-il de temps que vous » êtes à ce froid-là ? » demanda madame de Vésac à la pauvre femme.

« Depuis midi, répondit celle-ci, nous » ne sommes pas entrées dans une mai- » son ; j'espérais arriver ce soir de bonne » heure à Chambouri ; mais le mauvais » temps, les mauvais chemins nous ont » retardées, et sans vous, ma bonne » dame, nous aurions passé la nuit dans » le bois.

» — Mais auriez-vous pu y résister ? » demanda madame de Vésac.

» — Je ne sais pas, dit la pauvre femme » en redoublant ses pleurs, si mon pauvre » petit s'en sauvera. » Alors elle se mit à raconter ses perfections, comme si elle l'avait déjà perdu. « Il me connaissait, » disait-elle en pleurant; encore ce ma-

» tin, il me regardait et il riait ; ce beau » soleil l'égayait, il levait ses petits bras, » il avait l'air de vouloir sauter; et encore » après le soleil couché, quand pour la » dernière fois j'ai essayé de lui donner » à téter, il m'a regardée et a tâché de » rire. » Et à ces mots la pauvre femme redoubla ses pleurs.

« Il vous regardera, il rira encore, » dit madame de Vesac attendrie.

« Oh ! dit la pauvre femme, il a tant » souffert ! il me regardait comme pour » me demander du secours. » Et en se souvenant des regards tristes de son enfant, elle ne put retenir ses sanglots. Alors Cécile, s'oubliant encore elle-même, quitta le bras de Comtois, et passant sa main dans la redingote où était l'enfant, dit à sa mère : « Oh! il a bien chaud; » touchez-le, il remue ses petits bras : » je le crois content. — Je vous en ré- » ponds qu'il remue, dit Comtois; tenez, » il a dérangé le mouchoir qu'il avait sur

» la tête. » Et Cécile, quittant la main de la petite fille, raccommoda le mouchoir. La pauvre mère ne savait comment témoigner sa joie et sa reconnaissance; mais la petite restée derrière, parce que Cécile ne la tenait plus, se mit à pleurer. « Viens donc, » lui disait sa mère; et la pauvre petite répondait : « Je ne le » peux pas. »

Cécile alla la reprendre par la main, et lui dit : « Il faut tâcher de pouvoir, ma » petite.

» — Combien y a-t-il de temps que » vous marchez? » demanda madame de Vésac.

« Depuis midi, répondit la pauvre » femme : je n'avais plus d'argent pour » entrer dans les maisons; j'avais fini les » provisions que j'avais pour le voyage, » je voulais arriver à Chambouri.

» — Et la petite a marché tout ce » temps-là?

» — Tout ce temps-là.

» — Cécile a raison, mon enfant, dit » madame de Vésac à la petite fille; » il faut tâcher de pouvoir marcher » encore.

» — Si Comtois ne tenait pas l'en- » fant, dit Cécile, je le prierais de la » porter.

» — Oh ! j'ai mon autre bras, dit » Comtois ; mais je ne pourrais plus vous » soutenir, mademoiselle Cécile.

» — C'est égal, dit Cécile ; je pourrai » bien plutôt marcher sans bras que cette » pauvre petite ne pourra continuer la » route à pied. »

Comtois alors se baissa, et asseyant la petite sur son bras, la souleva de terre; mais il lui disait : Tenez-vous par les » mains à mon collet; » et la petite répondait en pleurant : « Je ne le peux pas.

» — Pourquoi ? » lui demanda Cécile; et en lui prenant les mains pour lui montrer comment il fallait tenir le collet de

Comtois, elle s'aperçut qu'elle les avait si glacées qu'elle n'en pouvait faire aucun usage. « Oh Dieu! s'écria-t-elle, elle me » gèle à travers mes gants. » Et Cécile se souvint alors qu'elle en avait deux paires, dont l'une, en poil de lapin, par-dessus l'autre; elle l'ôta et la mit aux mains de la petite fille, après les avoir frottées; puis comme elle ne pouvait cependant encore tenir le collet de Comtois, elle lui fit passer les bras autour de son cou. Cependant la petite pleurait toujours. « Qu'as-tu? » lui disait Cécile, et la petite ne répondait rien. « Ce sont ses pau- » vres pieds, dit la mère; les engelures » les ont ouverts; elle a marché cepen- » dant pieds nus toute la journée, mais » depuis qu'elle ne marche plus, le froid » lui fait plus mal. » Cécile pensa alors aux chaussons qu'elle avait par-dessus ses souliers; elle les ôta, les mit aux pieds de la petite fille, qui cessa de pleurer; puis elle alla prendre le bras de la pauvre

femme qui donnait l'autre à sa mère; elle marchait ferme sans se plaindre ni du froid, ni du verglas qui la faisait bien plus glisser depuis qu'elle n'avait plus de chaussons.

« Ma Cécile, lui dit madame de Vé-
» sac, combien nous avons trouvé de
» force depuis le moment où nous avons
» cru que nous ne pouvions plus aller!

» — Oh! maman, dit Cécile contente
» d'elle-même, une semblable occasion
» en donne beaucoup.

» — Mon enfant, elle ne les donne
» pas, elle fait seulement trouver toutes
» celles qu'on a; et, puisqu'on les a,
» pourquoi ne pas les employer dans
» toutes les occasions?

» — Elles ne sont pas toutes aussi
» importantes.

» — Il est toujours important de venir
» à bout de ce qu'on fait, et d'en venir
» à bout le plus tôt, le mieux, le plus
» complètement possible; il faut donc

» chercher tout ce qui nous est possible
» pour le faire. Quand on manque de
» courage et qu'on croit manquer de
» force dans une petite occasion, il n'y
» a qu'une chose à faire, c'est de cher-
» cher tout ce que l'on en trouverait
» pour une grande. »

En disant ces mots, elles touchèrent à la lisière du bois, et se trouvèrent auprès des premières maisons de Chambouri.

« Nous y voilà ! » dit Cécile avec un transport de joie.

« — Oui, dit la pauvre femme ; mais
» ma mère loge auprès de la poste, qui
» est à l'autre bout du village.

» — Ah ! bon Dieu ! » s'écria douloureusement Cécile.

« — Ne serions-nous pas tentées, lui
» demanda madame de Vésac, de trou-
» ver qu'il est impossible d'aller plus
» loin ? »

Cécile, qui était prête à le penser, se

recueillit, consulta ses forces, et frémit en elle-même de tout ce qu'elle sentit qu'elle pouvait supporter encore; tremblant d'être exposée à de nouvelles épreuves, elle ne fut rassurée que lorsqu'après un quart d'heure de marche, elle fut entrée à la poste, et assise auprès du feu de la cuisine.

Elles avaient engagé la pauvre femme à les y suivre pour y réchauffer et déposer ses enfans, en attendant que sa mère fût prête à la recevoir. L'enfant s'était endormi dans la redingote de Comtois; quand on l'en tira, le bruit, le monde, les lumières, l'éveillèrent, il se mit à crier.

« Il crie! » dit la pauvre mère dans un transport de joie; et, tombant à genoux, les mains jointes devant madame de Vésac, sur laquelle Comtois avait mis l'enfant, elle répétait, « Il crie! » le regardait, le baisait. Il cessa de crier, et, charmé de sentir la chaleur du feu, il se mit à

rire en regardant sa mère. « Voilà comme » il me regardait ce matin, » s'écria-t-elle ; et des torrens de larmes coulaient de ses yeux. On lui fit avaler un peu de lait en attendant que sa mère fût assez reposée pour en avoir à lui donner, et la joie qu'il eut à le prendre fut encore un sujet de transport pour la pauvre femme. Pendant ce temps, Cécile s'était emparée de la petite fille, la tenait sur ses genoux, lui réchauffait les pieds et les mains, et ne se plaignait pas qu'elle l'empêchât de se chauffer. Enfin, la mère de la pauvre femme, avertie, vint la chercher, et l'emmena avec ses enfans, en remerciant beaucoup madame de Vésac, qui ne les laissa pas partir avant de leur avoir fait donner bien à souper. Elle se fit donner à elle-même à souper dans une chambre qu'on avait préparée pour elle et sa fille; elle envoya chercher un très-bon chirurgien qui se trouvait heureusement à Chambouri, et qui lui pansa le

bras. Pendant ce temps, Comtois alla rechercher la voiture, qui était relevée, attelée, et attendait les voyageuses. Au moment où il la ramenait, arriva dans l'auberge un voyageur ; c'était l'homme d'affaires de madame de Vésac, qui venait de sa terre à sa rencontre, s'informant d'elle de poste en poste, pour l'empêcher d'aller plus loin, parce que l'affaire pour laquelle elle venait était arrangée. Cécile se coucha donc avec la satisfaction de penser qu'elle ne continuerait pas son voyage le lendemain, d'autant que madame de Vésac annonça que, puisqu'elle en avait le temps, elle s'arrêterait deux jours à l'auberge, pour y soigner et reposer son bras. Le lendemain, elles firent venir la pauvre femme, toute joyeuse de leur montrer son enfant, qui reprenait de la vie et des couleurs, et qu'elle ne pouvait se lasser de regarder et d'embrasser. Elle leur apprit qu'elle avait été mariée dans un

village éloigné de Chambouri, à un ouvrier qui était un mauvais sujet; qu'après avoir mangé tout ce qu'ils avaient, il s'était engagé pendant qu'elle était grosse de cet enfant; qu'aussitôt qu'elle avait pu, après ses couches, elle s'était mise en route pour venir retrouver sa mère, qui avait un petit bien, et chez qui elle allait vivre. Madame de Vésac lui dit qu'elle se regardait comme la marraine de l'enfant qu'elle avait contribué à sauver, qu'elle le prenait sous sa protection. Mais comme il fallait qu'il restât avec sa mère, qui d'ailleurs n'aurait pas consenti à s'en séparer, madame de Vésac donna seulement quelque argent à la pauvre femme pour l'aider à vivre elle et son fils; et Cécile, avec la permission de sa mère, demanda à se charger de la petite fille. Cela donna lieu à d'autres aventures que l'on pourra raconter dans la suite.

SUITE

DE CÉCILE ET NANETTE.

Madame de Vésac s'était remise en route pour Paris avec Cécile et Nanette; c'était le nom de la petite fille qu'elles avaient trouvée dans la forêt, et que Cécile avait voulu se charger d'élever. De ce moment elle la regardait comme à elle; et, tout enchantée de sa nouvelle possession, elle ne parlait pas d'autre chose. Déjà elle avait disposé de toutes ses vieilles robes pour habiller Nanette; déjà elle l'avait mesurée dans tous les sens pour juger si, dans une robe tachée d'encre, et dont elle était ravie de se défaire en sa faveur, il y aurait de quoi

faire une robe à Nanette sans employer le morceau où était la tache ; déjà elle avait pensé que dans son vieux tablier noir, en ôtant le morceau qu'elle avait brûlé au poêle, il resterait un tablier pour Nanette. Déjà elle avait fait ôter à Nanette son béguin d'indienne piquée, pour prendre avec un cordon la grosseur de sa tête, afin de calculer ce qu'il faudrait de percale et de mousseline pour lui faire des bonnets propres, en attendant que le retour de la chaleur permît de l'accoutumer à rester nu-tête ; habitude que Cécile comptait bien lui faire prendre, parce que cela était infiniment mieux pour une petite fille. Plusieurs fois déjà elle lui avait dit : « Nanette, tenez-vous droite ; » et la petite fille, qui ne savait ce que c'était que de se tenir droite, à qui on n'avait jamais rien dit de pareil, n'en baissait qu'un peu plus la tête comme elle faisait toujours quand elle était embarrassée : alors Cécile la lui redressait avec une

douceur composée, et en se disant intérieurement que la patience est le premier devoir d'une personne qui voulait élever un enfant. Madame de Vésac souriait de sa gravité, et lui conseillait cependant de l'adoucir un peu si elle voulait obtenir la confiance de son écolière.

Cécile formait les plus vastes projets pour son éducation. « Je lui apprendrai, » disait-elle, d'abord à très-bien tra- » vailler, cela est absolument nécessaire » pour une jeune fille. Je veux qu'elle » sache l'histoire, la géographie. Peut- » être même, si elle a des dispositions, » je pourrai lui apprendre le piano et le » dessin : je ne suis pas assez forte en- » core pour la pousser bien loin, mais » je le deviendrai tous les jours davan- » tage ; et puis, quand je serai mariée, » riche, je lui donnerai des maîtres : je » veux qu'elle ait beaucoup de talens. » Et Cécile allait toujours s'échauffant sur

ses projets et ses espérances. Sa mère l'écoutait en riant. Cécile, qui s'en aperçut, lui demanda un peu fâchée si elle n'avait pas raison de vouloir bien élever Nanette.

« Certainement, reprit madame de » Vésac, c'est pourquoi je te conseille de » commencer par lui apprendre à lire.

» — Cela va sans dire; mais elle sait » peut-être déjà lire. Nanette, sais-tu » lire? »

La petite fille la regarda, et puis baissa la tête sans répondre. Cécile lui releva le menton avec son doigt, en lui demandant une seconde fois : « Sais-tu » lire? » Et pour toute réponse, Nanette, que le doigt de Cécile avait abandonnée, baissa la tête un peu plus que la première fois. Cécile, avec un signe qui disait à sa mère : « Qu'il faut de patience avec les » enfans! » tira de son sac un livre qu'elle avait emporté pour la route; et, l'ouvrant au titre, elle le mit sous les

yeux de Nanette, et lui montra du doigt un *A* en lui disant : « Qu'est-ce que c'est » que cela ? » Nanette leva les yeux en dessous, regarda l'*A*, et puis les rebaissa sans rien dire. Cécile répéta : « Qu'est-ce » que c'est que cela ? » Et Nanette ne remua pas. « C'est un *A*, » lui dit alors Cécile en radoucissant sa voix comme une personne qui s'impatiente et veut se contenir. La petite fille la regarda fixement comme si elle eût voulu lui demander : « Qu'est-ce que cela me fait que ce soit » un *A* ? — C'est un *A*, » répéta Cécile ; et la petite fille continua à la regarder sans répondre. La patience commençait à manquer à Cécile ; mais elle se souvint de ce que lui imposaient ses nouvelles fonctions ; et, prenant Nanette sur ses genoux, elle se mit à la caresser, toujours en lui montrant le livre, en lui répétant : « Pourquoi ne veux-tu pas dire *A* ? » Nanette ne remuait pas. « Dis *A*, reprit » Cécile, et je te donnerai ce pruneau. »

Nanette regarda le pruneau, regarda Cécile en riant; et Cécile, riant aussi de la voir rire, lui répéta : « Dis *A*. » Nanette, la tête baissée et riant, et regardant le pruneau en dessous, dit *A* bien bas; Cécile l'embrassa avec transport. Le pruneau mangé, elle lui montra du doigt un autre *A*, mais sans pouvoir obtenir que Nanette lui en dît son avis. « Dis *A*, » répéta Cécile d'un ton caressant, et Nanette regardait de côté s'il venait un autre pruneau. Cependant, soit reconnaissance pour celui qu'on lui avait donné, soit espérance d'en avoir un autre, soit complaisance pour Cécile, elle consentit encore à dire *A*. Ce fut pour Cécile un nouveau transport; persuadée que Nanette était de ce moment forte sur l'*A*, et enchantée de ce premier triomphe de son éducation, elle lui montra d'un air de joie le premier *A*, supposant qu'elle allait le reconnaître sur-le-champ; mais pour cette fois il lui fut impossible de rien ob-

tenir. Nanette n'avait jamais vu un livre, ne savait ce que c'était, ni à quoi cela pouvait servir; elle ne comprenait rien à cette fantaisie de lui faire dire *A*; elle l'avait dit sans regarder la forme de la lettre, sans penser que c'était le nom de la chose qu'on lui montrait, et tous les *A* du monde mis sous ses yeux ne lui en auraient pas appris davantage. Après beaucoup d'efforts inutiles, Cécile, tout-à-fait découragée, regarda sa mère d'un air chagrin, en disant : « Comment ferons-» nous si elle ne veut pas seulement ap-» prendre à lire? » Madame de Vésac lui représenta que c'était se désespérer bien vite, et qu'il était assez simple que Nanette, encore tout étonnée de sa nouvelle situation, étourdie de la voiture et intimidée de se trouver avec des personnes qu'elle ne connaissait pas, eût de la peine à comprendre ce qu'on lui montrait; qu'il fallait attendre pour commencer à l'instruire un moment plus calme. Cé-

cile, un peu consolée, fut enchantée d'ailleurs d'avoir une raison pour retarder des leçons dont elle se sentait, pour le moment, tout-à-fait dégoûtée. Cependant, songeant qu'il fallait toujours en attendant s'occuper à corriger Nanette des défauts qu'elle pouvait avoir, elle se promit bien de ne pas lui permettre, le lendemain, quand il faudrait partir à cinq heures du matin, de grogner lorsqu'on l'éveillait, ou de se plaindre du froid; mais elle n'eut pas occasion de placer sa morale : Nanette, accoutumée à souffrir, ne grognait ni ne se plaignait jamais; et Cécile commença à ne pas trop savoir ce qu'elle pourrait faire pour l'éducation d'une petite fille si douce et si docile qu'on n'avait point à la gronder, et si peu intelligente qu'elle ne voyait pas comment s'y prendre pour l'instruire. Cependant le désir qu'elle avait de lui donner l'exemple, et l'idée qu'elle prenait de sa propre raison, lorsqu'elle se voyait chargée de

l'éducation d'une autre, l'empêchèrent de penser une seule fois de se plaindre du froid et du chagrin d'avoir été éveillée à cinq heures. Elle s'occupa avec activité du soin de ranger ses affaires, afin de montrer à Nanette comment il fallait s'y prendre; et Nanette, qui aurait mieux aimé faire et défaire dix paquets que de dire une seule fois *A*, s'appliqua à obéir à Cécile, et ne s'en tira pas mal. Cécile lui en témoigna sa satisfaction, en sorte qu'elles montèrent en voiture fort contentes l'une de l'autre; et pour entretenir la bonne intelligence, il ne fut pas question de dire *A* jusqu'à l'arrivée à Paris.

On juge combien de fois à son retour Cécile raconta l'histoire de Nanette et de la forêt, et le dessein qu'elle avait formé d'élever cette petite fille. L'intérêt qu'inspirait cette histoire et l'importance que Cécile croyait acquérir toutes les fois qu'on lui demandait à voir Nanette, réchauffe-

rent ses projets d'éducation un peu refroidis par le premier essai qu'elle en avait fait. D'ailleurs elle avait pris tant de plaisir à commencer le trousseau de Nanette et à lui essayer une robe qu'elle avait faite elle-même en deux jours, elle trouvait si joli d'avoir à commander à quelqu'un, d'envoyer Nanette faire ses commissions dans la maison, qu'elle s'attachait tous les jours davantage à cette espèce de propriété. Elle aurait bien voulu qu'on fît coucher Nanette dans sa chambre, pour l'avoir entièrement sous sa garde; mais madame de Vésac, qui sentait que cela aurait mille inconvéniens que Cécile ne voulait pas prévoir, parce qu'elle désirait que la chose eût lieu, la fit coucher chez sa femme de chambre, d'où il fut convenu qu'elle descendrait tous les matins chez Cécile, pour que celle-ci employât deux heures de la matinée à lui donner des leçons. Cécile prétendit d'abord que c'était bien peu,

et que, si on ne lui accordait pas davantage, il serait impossible d'enseigner à Nanette tout ce qu'elle voulait lui enseigner. Sa mère lui conseilla de s'en contenter d'abord, en lui promettant, si elle continuait à le désirer, de lui accorder bientôt plus de temps. Cécile prit l'occasion du jour où elle avait essayé à Nanette sa robe et son bonnet, qui avait paru lui faire grand plaisir; et en lui montrant encore le tablier qu'elle venait de couper pour elle, elle lui dit que pour avoir toutes ces jolies choses il fallait apprendre à lire. Nanette ne savait pas trop ce que c'était que d'apprendre à lire; cependant elle avait vu Cécile regarder dans des livres, et elle se souvenait que c'était dans un livre qu'on lui avait fait dire *A*. Ce souvenir ne lui était nullement agréable; mais comme elle commençait à s'accoutumer à obéir à Cécile, elle consentit pour cette fois à dire *A* après elle, puis *B*, puis *C*, puis toutes les lettres de

l'alphabet. Cécile les lui fit redire de même trois ou quatre fois, les lui montra dans les différens caractères; et enchantée d'avoir si facilement obtenu la soumission de Nanette, ce qu'elle avait eu tant de peine à obtenir d'abord, elle se persuada que le plus grand pas était fait, et que l'éducation allait marcher de progrès en progrès. Le même jour elle lui mit les doigts sur le piano, et Nanette fut d'abord enchantée du son qu'elle produisait en frappant sur les touches; elle trouva moins amusant de faire des gammes et de répéter dix fois avec Cécile, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*. Cependant elle obéit, et tout alla comme le voulait Cécile. Ensuite celle-ci donna à Nanette un dé, des aiguilles et des ciseaux qu'elle avait achetés pour elle, et lui mit entre les mains un morceau de toile pour qu'elle apprît à ourler. Nanette était plus avancée sur cet article que sur le reste; elle avait vu travailler sa mère, et avait

essayé elle-même d'en faire autant. Cécile, très-contente de la manière dont elle tenait son aiguille et marquait son ourlet, lui donna des éloges qui l'encouragèrent, en sorte que l'ourlet fut fait assez vite et assez bien. Enfin, au bout de deux heures, qui avaient paru un peu longues à Cécile, elle renvoya Nanette en trouvant déjà qu'une éducation était une chose assez fatigante, mais s'applaudissant du succès de ses soins.

Le lendemain elle reprit ses leçons avec un nouveau courage, espérant bien avancer encore plus que la veille; mais elle trouva tout à recommencer. Nanette fut tout aussi embarrassée pour dire *A*, qu'elle l'avait été la première fois. Elle ne reconnut pas une de ces lettres qu'elle avait répétées machinalement d'après Cécile, et Cécile, en les lui faisant reprendre l'une après l'autre, eut toutes les peines du monde à obtenir qu'elle nommât deux ou trois fois d'elle-même la lettre

qu'on venait de lui nommer l'instant d'auparavant. Au piano, quand Cécile voulut lui faire commencer la gamme en *ut*, elle mit le doigt sur un *sol*, et quand Cécile lui demanda le nom de la note qu'elle venait de faire, il lui fut impossible d'en trouver un seul à lui appliquer; peut-être n'avait-elle pas compris seulement que les notes eussent des noms, et tout le succès qu'obtint Cécile ce jour-là, ce fut qu'après une demi-heure d'étude, Nanette nomma au hasard un *fa* pour un *la*, ou un *si* pour un *ré*. Cécile se fâcha beaucoup; et Nanette, que cela ennuyait d'être grondée, se dépêcha tellement de faire son ourlet pour se débarrasser de Cécile, que, lorsque celle-ci voulut le regarder, elle y trouva six points l'un sur l'autre et un point de près d'un demi-pouce de long.

Les jours suivans ne furent pas beaucoup plus heureux; Nanette oubliait à peu près chaque jour le peu qu'elle avait

paru savoir la veille. Comme jusque là on ne lui avait rien fait apprendre, elle n'avait pas l'habitude de s'appliquer ni de fixer son esprit sur des choses dont elle ne comprenait pas tout de suite l'utilité; car on ne pouvait dire qu'elle manquât de raison et d'intelligence pour son âge: elle n'était pas maladroite; et ce qui était à sa portée, elle le faisait d'une manière assez réfléchie : ainsi, quand elle portait un flambeau, elle ne le portait pas, comme il arrive souvent aux enfans de son âge, tout penché de manière à ce que la chandelle coulât à terre; elle avait même soin de moucher la chandelle, de peur des flammèches, avant de la transporter d'un lieu dans un autre, et la mouchait sans l'éteindre. Si elle avait à passer quelque chose d'un peu lourd d'une chambre dans une autre, elle ouvrait d'abord la porte, et rangeait ce qui se trouvait sur son passage; et si, tenant dans ses mains une jatte d'eau, il lui arrivait d'accrocher sa robe

à une table, elle ne s'avisait pas, comme l'auraient fait beaucoup d'autres enfans, de donner une grande secousse capable de faire jaillir l'eau à terre, mais elle posait doucement la jatte pour se décrocher. On voyait qu'elle était accoutumée à agir et à chercher les moyens d'agir de la manière la plus utile. Aussi rendait-elle mille petits services à mademoiselle Gérard, la femme de chambre de madame de Vésac, qui l'aimait à la folie, et qui, l'ayant toute la journée près d'elle, parvenait, sans la tourmenter, à lui apprendre beaucoup de choses qu'avec elle Nanette apprenait de bon cœur.

Quant aux leçons avec Cécile elles allaient tous les jours plus mal; l'écolière ne savait pas étudier, et la maîtresse ne savait pas enseigner : Cécile, manquait souvent de patience; et Nanette, qui ne la voyait que pour en être grondée et s'ennuyer, n'ayant que fort peu d'envie de lui faire plaisir, manquait de bonne

volonté : d'ailleurs, au bout de quelques instans d'une leçon à laquelle elle ne prenait aucun intérêt, l'ennui brouillait toutes ses idées, et elle ne savait plus ce qu'elle disait ; en sorte qu'après avoir bien dit ses lettres et passablement épelé avec la femme de chambre, qui la faisait étudier pour que Cécile ne la grondât pas, elle lisait tout de travers avec Cécile, qui n'en était que plus choquée de ce que Nanette ne lisait bien qu'avec mademoiselle Gérard.

Grâce à mademoiselle Gérard cependant, Nanette faisait quelques progrès pour la lecture et les ouvrages d'aiguille ; mais pour la musique, elle était au bout de six semaines aussi avancée que le premier jour ; et Cécile, qui s'était imaginé faire de Nanette une personne propre à briller dans le monde, se dégoûtait absolument de lui donner des soins qui ne pouvaient aboutir qu'à en faire tout au plus une marchande ou une femme de

chambre. Les leçons ne se passaient plus qu'en impatiences qui empêchaient Cécile de chercher les moyens de se faire comprendre, et qui achevaient de troubler Nanette. Ces deux heures si inutilement employées devenaient également désagréables à la maîtresse et à l'écolière, et toutes deux étaient également enchantées quand quelque chose les abrégeait : aussi Cécile les abrégeait-elle souvent. Il lui arriva, une fois qu'elle était pressée, de dépêcher toutes les leçons en une demi-heure ; et quand cela fut arrivé une fois, cela arriva d'autres fois ensuite. Il arriva aussi qu'elle faisait dire à Nanette ses leçons sans l'écouter, qu'elle la mettait devant le piano, et lui disait de jouer, tandis qu'elle allait et venait dans la chambre ou dans l'appartement; en sorte que pendant ce temps-là Nanette barbouillait à son aise toutes les notes qui lui plaisaient. Quelquefois enfin, quand Cécile était occupée à son dessin ou de

quelque autre chose qui l'amusait, elle disait à Nanette de prendre son livre ou son ouvrage, et puis n'y pensait plus. Nanette restait là à regarder par la fenêtre ou à prendre des mouches ; et au bout d'une heure et demie, Cécile, qui s'en apercevait, la grondait d'être restée tout ce temps-là sans rien faire, et la renvoyait en lui disant qu'elle n'avait plus le temps de lui donner ses leçons.

Tout cela se passait dans la chambre de Cécile, qui était auprès de celle de sa mère. Madame de Vésac ne dit rien pendant quelque temps; elle n'avait jamais compté que Cécile mît de la suite à ses projets d'éducation, et elle se fiait beaucoup plus sur mademoiselle Gérard, qui était une personne honnête et raisonnable, et qu'elle savait capable d'élever Nanette selon son état. Cependant elle ne voulait pas que sa fille s'accoutumât à faire négligemment ce qu'elle faisait, et à se croire quitte des

devoirs de sa journée, quand elle avait fait semblant de les remplir. Cécile elle-même sentait bien que les choses n'étaient pas comme elles devaient être ; aussi, après s'être plainte quelque temps à sa mère des peines que lui donnait Nanette, elle ne lui en parlait plus. Enfin un jour que madame de Vésac avait entendu celle-ci pendant une demi-heure taper à sa fantaisie sur le piano sans que Cécile y fît attention, elle demanda à sa fille si c'était en donnant à Nanette ses leçons de cette manière qu'elle espérait en faire une grande musicienne. Cécile rougit, parce qu'elle sentait bien qu'elle avait tort ; mais elle dit à sa mère que Nanette n'avait pas la moindre disposition pour la musique. Madame de Vésac observa qu'à la manière dont Cécile s'y était prise pour la lui enseigner, il était impossible de savoir si elle avait ou non des dispositions.

« Maman, dit Cécile, je vous assure

» qu'elle n'a pas du tout de dispositions,
» et que c'est là ce qui m'a dégoûtée.

» — Mais je ne crois pas qu'elle ait
» moins de dispositions pour apprendre à
» lire et à travailler que n'en ont les
» autres enfans de son âge, et je ne vois
» pourtant pas que tu mettes plus de zèle
» à ces autres parties de son éducation.

» — Oh! je tenais surtout à la musique:
» mademoiselle Gérard peut aussi bien
» que moi lui apprendre le reste.

» — Ainsi donc tu as pris Nanette
» pour la faire élever par mademoiselle
» Gérard?

» — Non, maman, mais je croyais que
» Nanette pourrait apprendre ce que je
» voulais lui montrer.

» — Et parce qu'elle n'apprend pas
» ce que tu voulais lui montrer, tu crois
» qu'il ne vaut pas la peine de lui ensei-
» gner ce qu'elle pourrait apprendre, de
» faire au moins pour elle tout ce qui est
» en ton pouvoir?

» — Mais, maman, il est toujours, je
» crois, bien heureux pour Nanette que
» nous l'ayons prise, et certainement je
» ne cesserai jamais d'en avoir soin ;
» mais vous conviendrez qu'il n'y a pas
» grand plaisir à montrer à lire et à coudre
» à une petite fille, quand on voit qu'elle
» ne peut apprendre que cela.

» — Pour en convenir il faudrait que
» je susse bien précisément quelle es-
» pèce de plaisir tu as voulu te procurer
» en te chargeant de Nanette.

» — Le plaisir de lui être utile en lui
» donnant une très-bonne éducation.

» — Et supposé qu'elle ne fût pas ca-
» pable de profiter de ce que tu regardes
» comme une très-bonne éducation, tu ne
» te soucierais pas de lui être utile en lui
» donnant du moins toute l'éducation
» qu'elle serait capable de recevoir.

» — Ce qu'il y a de sûr au moins, c'est
» que cela ne me ferait pas tant de
» plaisir.

» — Et pour continuer une bonne ac-
» tion que tu auras commencée, il
» faudra donc que tu y trouves beau-
» coup de plaisir?

» — Non pas, maman, mais....

» — Mais, mon enfant, il y a beau-
» coup de gens comme cela, qui
» commencent une bonne action avec
» transport, et l'abandonnent ensuite,
» parce qu'elle n'a pas un succès aussi
» complet qu'ils l'avaient imaginé.

» — Vous verrez, maman, dit Cécile
» piquée, que c'était pour mon avan-
» tage que je voulais donner des leçons
» à Nanette.

» — Je pense bien que c'était pour le
» sien, et que tu avais bien réfléchi sur
» l'avantage qu'elle en devait tirer.

» — Assurément, maman, il est bien
» agréable pour une petite paysanne qui
» aurait été toute sa vie ignorante, gros-
» sière et sans éducation, qu'on en fasse
» une personne bien élevée, qui a des

» talens, qui peut être aimable et jolie
» comme une personne du monde.

» — Surtout, dit en souriant ma-
» dame de Vésac, quand elle est destinée
» à vivre dans le monde.

» — Qui sait, maman, un bon ma-
» riage, » reprit avec vivacité Cécile, dont l'imagination se jetait toujours avec plaisir dans les idées romanesques, parce que ce sont celles qui dispensent le plus de la réflexion.

« As-tu vu beaucoup de ces mariages?
» lui demanda sa mère.

» — Quoiqu'on n'en ait jamais vu,
» cependant...

» — Cependant, tu les crois proba-
» blement fréquens?

» — Je ne dis pas cela; mais....

» — Je te dis, moi, reprit sérieuse-
» ment sa mère, qu'il n'est pas permis
» de s'amuser avec de pareils enfantil-
» lages, quand il s'agit de régler la des-
» tinée d'une personne dont on est

» chargé, et que si tu avais donné à Na-
» nette une éducation capable de lui
» faire dédaigner l'humble carrière à
» laquelle elle est sans doute réservée,
» tu lui aurais rendu un mauvais service.

» — Ainsi donc, maman, vous n'étiez
» pas d'avis que je donnasse des leçons à
» Nanette?

» — Pas du tout; mais j'étais bien
» tranquille.

» — Aussi, dit Cécile en rougissant, ici
» je suis toujours dérangée, et puis ces
» deux heures de leçons tout de suite,
» cela ne vaut rien. Mais nous allons
» partir dans un mois pour la campagne;
» là, si vous le permettez, elle sera plus
» souvent avec moi, et je trouverai bien
» moyen de lui donner l'éducation qui
» lui convient.

» — A la bonne heure, » dit en sou-
riant madame de Vésac, qui ne comptait
pas beaucoup plus sur la constance de sa
fille à la campagne qu'à Paris. Cécile ne

vit pas ce sourire; et, tout occupée de ce qu'elle voulait faire dans la suite pour l'éducation de Nanette, elle commença par l'interrompre pour le moment, comme si le bien qu'on doit faire un jour dispensait de celui qu'on peut faire sur-le-champ. Elle annonça à Nanette qu'elle ne lui donnerait plus de leçons jusqu'à ce qu'elles fussent à la campagne. Nanette, à qui un mois paraissait la vie entière, se crut pour toujours débarrassée des leçons de Cécile; Cécile, dont le mois fut occupé par deux ou trois bals, des emplettes, des paquets à faire et des visites de ses amies qui venaient lui dire adieu, se désaccoutuma tout-à-fait de penser à Nanette, et cette habitude lui parut ensuite si peu agréable à reprendre, qu'elle était depuis huit jours arrivée à la campagne, quand sa mère lui dit: « Et Nanette?

» — Nous allons reprendre nos le-
» çons, » lui répondit Cécile un peu

confuse de ne les avoir pas recommencées plus tôt ; « mais vous savez bien, » ajouta-t-elle, qu'en arrivant on a tou- » jours mille choses à faire, à arranger ; » d'ailleurs, je crois que Nanette n'est » pas bien pressée.

» — Ni toi non plus, n'est-ce pas ?

» — Il est sûr que cela ne m'amuse pas » beaucoup.

» — Mais cela ne t'amusera pas plus » demain qu'aujourd'hui ; alors je ne » vois pas que tu aies, pour commencer, » plus de raisons demain que tu n'en as » eu tous ces jours-ci.

» — Vous savez bien pourtant, ma- » man, que les choses sont toujours plus » pressées à mesure que le temps avance, » parce qu'il en reste moins pour les » faire.

» — Mon enfant, on n'a jamais assez » de temps devant soi pour faire les choses » qui doivent être faites ; car ce temps- » là, on n'est jamais sûr de l'avoir ; mille

» circonstances peuvent nous l'ôter ;
» ainsi il faut toujours être pressé de
» faire ce qu'on doit faire, comme si l'on
» n'avait devant soi que le temps juste.
» Dans l'incertitude où l'on est toujours
» de l'avenir, les huit jours que tu as
» perdus pour l'éducation de Nanette
» étaient aussi nécessaires à y employer
» que les huit jours qui vont suivre. »

Cécile ne répondit rien, et se remit à dessiner. Madame de Vésac reprit son livre. Au bout d'une demi-heure, Cécile s'interrompit avec un grand soupir, en disant : « J'ai bien peur de ne pas réus-
» sir.

» — A quoi ? » lui demanda sa mère.

« A ce que nous disions tout à l'heure, » reprit Cécile embarrassée, et qui aurait voulu qu'on l'entendît sans qu'elle s'expliquât ; « à l'éducation de Nanette.

» — Pourquoi n'y réussirais-tu pas,
» si tu le veux? » répondit madame de Vésac en continuant sa lecture.

« Je ne peux parvenir à la faire bien » étudier.

» — Je ne vois pas de raison pour que » tu ne puisses pas ce que pourrait un autre. » Et la conversation retomba de nouveau, au grand déplaisir de Cécile, qui avait une idée qu'elle aurait bien voulu, mais qu'elle n'osait pas trop exprimer. Enfin, au bout d'un quart-d'heure de silence, elle reprit la parole. « Il y aurait » un moyen simple, dit-elle.

» Pour quoi faire? » demanda madame de Vésac toujours sans interrompre sa lecture.

« Pour élever Nanette, » dit Cécile impatientée.

« Ce moyen, c'est, je crois, de lui don- » ner des leçons.

» — Maman, je vous assure que c'est » très-difficile, extrêmement difficile. » Si vous me permettiez de l'envoyer à » l'école du village, elle apprendrait à » lire, on commencerait à lui enseigner

» à écrire; vous savez bien que moi je
» ne peux pas lui apprendre à écrire,
» et quand nous retournerions à Paris,
» elle serait assez avancée pour que je
» pusse la continuer.

» — Cécile, dit madame de Vésac, s'il
» ne s'agissait que de toi, je n'y con-
» sentirais pas; car il faut que tu t'accou-
» tumes à continuer ce que tu as com-
» mencé, et à savoir supporter les
» conséquences des choses que tu as
» voulues; mais Nanette en pâtirait,
» parce que, comme tu n'es ni assez
» raisonnable ni assez patiente pour t'y
» prendre comme il faut, tu la gronderais
» de mal apprendre ce que tu lui ensei-
» gnerais mal, et ainsi elle serait mal élé-
» vée et malheureuse. Tu peux donc la
» faire aller à l'école. »

Cécile, enchantée de la permission, courut bien vite prier mademoiselle Gérard de prévenir le maître d'école, et de convenir avec lui de la pension de

Nanette. Mademoiselle Gérard, contrariée de se voir privée de Nanette quelques heures de la matinée, et prévoyant bien que cet arrangement déplairait à sa petite élève, prétendit que cela n'était pas bien nécessaire, et voulut y trouver des inconvéniens; mais Cécile s'impatienta dès le premier mot, comme on fait toujours quand on n'est pas sûr d'avoir raison, et dit que madame de Vésac le voulait : la chose fut donc arrangée, et Nanette envoyée à l'école. Pendant les premiers temps, Cécile s'intéressa à ses progrès, et paya la pension de bon cœur. Le jour de sa fête, où Nanette lui récita un compliment qu'avait composé le maître d'école, et où elle l'appelait son *illustre bienfaitrice*, Cécile lui donna une robe neuve que mademoiselle Gérard se chargea de lui faire. Mais ensuite Cécile eut d'autres fantaisies, et le premier du mois elle se trouva contrariée d'avoir à payer cette pension; mademoi-

selle Gérard eut plusieurs fois à lui répéter que Nanette avait besoin de souliers, que Nanette usait et grandissait, et que le peu qu'elle lui avait fait de chemises, de bonnets, de jupons dans les premiers momens, ne pouvait lui suffire. Plusieurs fois madame de Vésac contribua à l'entretien de Nanette, et Cécile fut un peu honteuse un jour de lui voir un tablier fait d'une vieille robe de mademoiselle Gérard. Mais ensuite elle en prit son parti, et s'accoutuma à ne plus voir dans Nanette que la protégée de mademoiselle Gérard. Elle n'y songeait plus que lorsqu'elle la rencontrait, et elles devinrent presque entièrement étrangères l'une à l'autre.

Lorsqu'il fallut repartir pour Paris, mademoiselle Gérard, dont la santé s'était fort dérangée depuis quelque temps, se trouva hors d'état de faire le voyage; en sorte que madame de Vésac résolut de la laisser à la campagne jusqu'à ce

qu'elle fût rétablie. Mademoiselle Gérard, accoutumée à Nanette, et ne pouvant supporter l'idée de s'en séparer, demanda à la garder. Cécile, comme on le pense bien, appuya la demande, et madame de Vésac, qui dans ce moment se trouvait sans femme-de-chambre, et pour qui Nanette ne pouvait être qu'un embarras de plus, pensa qu'il était raisonnable de la laisser à mademoiselle Gérard, à qui elle était utile.

Voilà donc Cécile pour le moment tout-à-fait débarrassée de Nanette, et bien résolue de n'y plus penser que le moins qu'elle pourrait, parce que, comme elle sentait bien qu'elle n'avait pas fait à cet égard tout ce qu'elle pouvait faire, c'était une pensée qui l'importunait. Cependant tous les mois arrivait le mémoire de mademoiselle Gérard pour la pension de Nanette à l'école, et les petites dépenses qu'il avait été nécessaire de faire pour elle; puis ve-

naient les demandes de souliers, de linge, etc. Quoique mademoiselle Gérard fût à cet égard fort économe, et qu'elle entretînt même un peu Nanette sur sa propre garde-robe, Cécile trouvait cela bien cher à prendre sur sa pension. Madame de Vésac, sans le lui dire, se chargeait bien de quelques dépenses; mais elle ne voulait pas se charger de tout, parce qu'elle ne trouvait pas raisonnable que sa fille crût pouvoir se débarrasser ainsi sur elle d'une chose qu'elle avait entreprise; et elle tenait même la main à ce que Cécile ne négligeât pas les demandes de mademoiselle Gérard. Mais il arriva que M. de Vésac fut blessé à l'armée et, sans l'être dangereusement, de manière à ne pouvoir être transporté. Madame de Vésac, obligée de partir pour l'aller soigner, et ne voulant pas mener sa fille avec elle, laissa Cécile chez une de ses tantes qui avait deux filles, avec lesquelles Cécile fut enchantée de penser

qu'elle allait passer quelque temps de suite.

Elle y était depuis environ trois jours lorsqu'elle reçut une lettre de mademoiselle Gérard. Cette lettre ne pouvait venir plus mal à propos; Cécile avait la fantaisie d'acheter un chapeau pareil à celui que venaient d'acheter ses cousines; et pensant que mademoiselle Gérard lui demandait de l'argent : « Ah! dit-elle avec » humeur lorsqu'elle eut reconnu le timbre et l'écriture, j'étais bien sûre que » cela ne me manquerait pas; mademoiselle Gérard a toujours soin de m'écrire quand j'ai envie de faire quelque » dépense pour mon plaisir. » Et elle jeta la lettre sur la cheminée sans l'ouvrir, puis se remit à son dessin en disant : « Je la lirai toujours assez tôt.

» — Il vaut bien mieux t'épargner » tout-à-fait la peine de la lire, » dit la plus jeune de ses cousines, qui était fort étourdie; et en disant cela, elle prit la

lettre et la jeta au beau milieu du feu. Cécile fit un cri, et se leva précipitamment pour ravoir sa lettre; mais avant qu'elle eût dérangé sa table, qu'elle fût arrivée à la cheminée, et qu'elle eût pris les pincettes, malgré sa cousine qui, riant de toutes ses forces, voulait l'en empêcher, la lettre était à moitié en flammes : quand Cécile en la retirant voulut la prendre, la flamme qui gagnait lui brûla les doigts; elle la laissa tomber, elle tâcha inutilement de l'éteindre avec les pincettes : alors sa cousine, toujours en riant, prit un grand verre d'eau et le jeta sur la lettre, qui alors cessa de brûler; mais le peu qui en restait, tout noirci par la flamme et tout imprégné d'eau, se trouva tellement indéchiffrable qu'il fallut renoncer à le lire. Cécile gronda sa cousine, en disant que cela l'obligerait d'écrire à mademoiselle Gérard pour savoir le contenu de sa lettre; mais en attendant elle acheta

son chapeau, et comme après l'avoir acheté elle se trouvait sans argent, et n'était pas pressée par conséquent de savoir ce que lui mandait mademoiselle Gérard, elle remit toujours, pendant huit à dix jours, à lui écrire, ensuite elle l'oublia pendant près de quinze; enfin, au bout de trois semaines, elle n'avait pas encore écrit. Elle ne se doutait guère de ce qui se passait au château.

Depuis qu'elle en était partie, la santé de mademoiselle Gérard avait toujours été en empirant, ce qui avait rendu son humeur très-chagrine et assez difficile, excepté pour Nanette, qu'elle aimait de tout son cœur, et qui la servait avec zèle et intelligence. La seule personne demeurée dans le château avec mademoiselle Gérard était le concierge, nommé Dubois, vieux domestique bourru et grognon, quoiqu'assez bon homme au fond. Mademoiselle Gérard, comme les autres domestiques, avait eu plusieurs

fois des querelles avec lui ; mais ces querelles avaient fini promptement, parce qu'elle était raisonnable : lorsque la maladie commença à aigrir son humeur, elles devinrent plus vives et plus fréquentes. C'était Dubois qui était chargé de fournir à mademoiselle Gérard les choses dont elle aurait besoin, et, en allant faire ses provisions à la ville, de faire aussi celles de mademoiselle Gérard. Mademoiselle Gérard était souvent mécontente de ce qu'il lui apportait ; et, d'un autre côté, quand elle demandait quelque chose, il disait que c'était trop cher, et que madame ne voulait pas qu'on fît tant de dépense. Alors mademoiselle Gérard pleurait et disait qu'elle était bien malheureuse d'être abandonnée à un homme comme celui-là, et qu'il la ferait mourir. Elle l'avait mandé plusieurs fois à madame de Vésac, qui, sachant que ses idées étaient déraisonnables, avait tâché de la calmer et de l'engager à prendre

patience jusqu'à son retour : en même temps elle avait mandé à Dubois de ne pas contrarier mademoiselle Gérard, parce qu'elle était malade. Les jours où Dubois recevait ces recommandations, il avait encore plus d'humeur qu'à l'ordinaire, parce qu'il disait que mademoiselle Gérard l'avait fait gronder par madame. Enfin la brouillerie en vint à tel point, que Dubois ne voulut plus mettre le pied chez mademoiselle Gérard, qui, de son côté, jura qu'elle n'adresserait plus de sa vie la parole à Dubois, en sorte qu'elle envoyait chercher par Nanette les choses dont elle avait besoin. La pauvre Nanette était souvent fort embarrassée, parce que mademoiselle Gérard, toujours mécontente de ce que Dubois lui envoyait, ne manquait pas de se désoler chaque fois que Nanette lui rapportait ou la viande que Dubois avait achetée à la ville, ou les légumes et les fruits qu'il avait fait cueillir dans

le jardin. Elle disait qu'il choisissait ce qu'il y avait de plus mauvais pour elle, qu'il voulait la faire mourir; et telle était sa faiblesse qu'alors elle se mettait quelquefois à pleurer. Nanette, qui l'aimait beaucoup, était toute troublée de la voir s'affliger ainsi, et restait debout devant elle à la regarder sans rien dire. Alors mademoiselle Gérard l'embrassait en lui disant : « Si je mourais, qui est-ce qui » prendrait soin de toi? » car, dans sa faiblesse, il lui semblait qu'il n'y avait qu'elle au monde qui s'intéressât à Nanette. Nanette lui rendait ses caresses, la consolant à sa manière, en lui disant qu'elle ne mourrait pas. Elle ne concevait guère ses chagrins; mais elle aurait donné beaucoup de choses pour la voir contente. Cependant, quand mademoiselle Gérard voulait l'envoyer à Dubois pour se plaindre de ce qu'il lui avait donné, Nanette lui disait qu'elle n'osait pas, parce qu'en effet Dubois, qui

s'était mis deux ou trois fois en colère contre elle, lui faisait une peur terrible; alors elle redisait à mademoiselle Gérard, pour la dixième fois, ce que Dubois lui avait dit le jour où elle lui avait rapporté des poires molles pour en avoir d'autres. Elle lui racontait comme quoi le jour où elle avait été lui dire que les cardes poirées n'étaient pas bonnes, il s'était mis si fort en colère, en lui disant que les domestiques étaient plus difficiles que les maîtres, il avait donné un si grand coup de pied contre la porte de son armoire pour la fermer, il avait jeté si fort de l'autre côté de la chambre une carotte qu'il tenait à la main, qu'elle s'était sauvée de peur qu'il ne la battît. Elle lui disait aussi tout ce que Dubois avait dit de mademoiselle Gérard, qu'il ne vivrait pas tranquille tant qu'elle serait dans la maison, et qu'il donnerait bien cent francs de sa poche pour qu'elle fût si loin, si loin, qu'il n'en

entendît jamais parler. Alors mademoiselle Gérard s'effrayait de la haine de Dubois, ne pouvait plus supporter l'idée de se trouver seule avec lui dans le château, disait qu'elle était perdue si madame n'arrivait pas bientôt; et si dans ce moment elle entendait Dubois passer auprès de sa chambre, elle courait fermer ses verroux et barricader sa porte, comme s'il eût voulu l'assassiner. C'était dans les momens de fièvre que ces idées lui prenaient, et surtout le soir, parce que Dubois logeait à côté de sa chambre. La seule pensée de passer la nuit si près de lui la mettait dans un état affreux. Nanette, sans savoir pourquoi, partageait ses terreurs, et, dès que le jour commençait à baisser, elle courait fermer les verroux. Le jour elles étaient plus calmes, et Nanette même s'amusait à jouer des tours à Dubois.

Il serrait les fruits et les autres provisions dans une chambre basse dont

une fenêtre donnait sur la grande cour du château et une autre sur des basses-cours. Quand il faisait beau, Dubois, le matin, ouvrait la fenêtre donnant sur la grande cour, allait faire sa ronde dans le potager et la basse-cour, puis venait refermer la fenêtre. Plusieurs fois Nanette avait épié le moment où Dubois n'y était pas pour grimper sur la fenêtre, entrer dans la chambre, y apporter les pommes qu'il avait envoyées à mademoiselle Gérard, et dont elle n'était pas contente, et en prendre de plus belles à la place. Elle avait soin, pendant qu'elle était dans la chambre, de regarder par la fenêtre de la basse-cour si Dubois ne rentrait pas, et, dès qu'elle l'apercevait de loin elle se sauvait. Mademoiselle Gérard, la première fois, l'avait grondée doucement d'avoir passé par la fenêtre; mais, quelques jours après, comme depuis qu'elle était malade elle n'avait plus la force d'être raisonnable sur rien, dé-

solée de ce que Dubois lui avait donné encore des pommes qu'elle prétendait être mauvaises, elle dit à Nanette : « Ne » pourrais-tu pas m'avoir d'autres pom- » mes? » Nanette, que cela avait fort divertie la première fois, ne demandait pas mieux. Elle épia le moment de la sortie de Dubois, grimpa par la fenêtre, et exécuta son entreprise le plus heureusement du monde. Elle raconta ensuite à mademoiselle Gérard comment elle avait vu de loin revenir Dubois; elle contrefit sa démarche, son air grognon : cela divertit mademoiselle Gérard, pour qui les espiégleries de Nanette devinrent un sujet d'amusement. Nanette, qui ne prenait jamais rien pour elle, et ne faisait même pour mademoiselle Gérard que des échanges, n'en avait pas le moindre scrupule; et mademoiselle Gérard, devenue trop faible de toute manière pour être capable de faire beaucoup de réflexion, ne songeait pas qu'elle faisait

prendre à Nanette une mauvaise habitude, et l'exposait à des soupçons.

Un jour qu'elle avait fait demander à Dubois des raisins secs, elle prétendit, comme à son ordinaire, qu'il avait choisi pour les lui donner les grains gâtés; et comme les enfans voient toujours ce qu'ils s'imaginent voir, Nanette assura qu'en effet elle l'avait vu choisir, et elle offrit à sa bonne amie (c'était ainsi qu'elle appelait mademoiselle Gérard) d'en aller chercher d'autres dans l'armoire où elle savait que les serrait Dubois. Mademoiselle Gérard y consentit; et Nanette aux aguets, après avoir vu Dubois ouvrir la fenêtre et s'en aller, partit pour son expédition. Elle entra par la fenêtre, trouva la clef à l'armoire, et se mit à faire son choix. Elle en était si occupée qu'elle ne songea pas que le battant de l'armoire lui cachait la fenêtre de la basse-cour, et que par conséquent elle ne pouvait regarder du coin de l'œil,

comme elle le faisait ordinairement, si Dubois n'arrivait pas. Elle quitta bien deux ou trois fois son ouvrage pour aller regarder, mais non pas au moment où il le fallait; en sorte que Dubois passa sans qu'elle l'aperçût, et qu'elle se croyait encore parfaitement en sûreté, lorsqu'elle entendit une voix de tonnerre qui lui criait : « Ah! petite voleuse, je vous y » prends donc! » et elle vit devant la fenêtre le terrible Dubois, qui lui fermait le chemin de la sortie. Pour le coup, Nanette se crut morte; mais heureusement pour elle que Dubois était trop gros et trop lourd pour monter par la fenêtre : il restait là seulement à l'accabler de malédictions. Nanette, pâle, tremblante, le cœur serré par la frayeur, ne disait pas une parole, ne faisait pas un mouvement. Mais au moment où Dubois, voulant entrer, va à la porte pour l'ouvrir, Nanette, qui avait épié l'instant, court à la fenêtre, saute et se met à

courir autour de la cour pour éviter Dubois, qui, une baguette à la main, la poursuit le plus vite qu'il peut, en criant après elle, et en allongeant sa baguette pour l'atteindre. Mademoiselle Gérard l'entend, ouvre sa fenêtre, et voyant le danger de sa chère Nanette, elle perd la tête, et se met à crier : « Au se-» cours! à l'assassin! » Dubois, furieux, lève les yeux, et, ne sachant pas plus qu'elle ce qu'il fait, la menace elle-même de sa baguette, puis il se remet à poursuivre Nanette qui a gagné l'escalier; il monte après elle et arrive au moment où mademoiselle Gérard et elle tâchent de fermer la porte; il la pousse et entre de force, en renversant presque par terre mademoiselle Gérard, qui alors se met devant Nanette, comme pour empêcher qu'il ne la touche. Encore plus outré de cette action, qui suppose qu'il veut faire du mal à cette enfant, et, plus méchant en paroles qu'en

actions, Dubois s'arrête suffoqué à la fois par la colère et par la course qu'il vient de faire, et ne reprend la respiration que pour débiter tout ce que lui suggère sa passion, et contre Nanette qu'il traitait de *coquine*, et contre mademoiselle Gérard qu'il accuse de l'accoutumer à voler et à *espionner* dans la maison. Mademoiselle Gérard, tremblante à la fois de peur et d'indignation, lui répond que Nanette ne vole point; qu'elle tâche de lui procurer quelque chose d'un peu meilleur que ce que lui envoie Dubois pour l'*empoisonner;* qu'elle était bien malheureuse d'être abandonnée à un *monstre* comme lui; mais qu'enfin madame va arriver, qui lui fera justice de tout cela.

« Ah! oui, dit Dubois, comptez sur » le retour de madame : avant qu'elle » revienne, à présent, vous aurez le » temps, vous, de partir pour l'autre » monde! »

Après cette brutalité, qui satisfait sa colère, Dubois s'en va. Mademoiselle Gérard est tombée presque sans connaissance, et le chirurgien qui la soigne lui trouve, en arrivant, la fièvre très fort. Il venait d'apprendre aussi la nouvelle de la blessure de M. de Vésac et du départ de sa femme; il en instruit mademoiselle Gérard, à qui cela explique les paroles de Dubois, et que l'idée de demeurer encore six mois, peut-être, seule au château avec Dubois, remplit d'une terreur et d'une agitation qu'il est impossible de calmer. Comme en ce moment la fièvre lui trouble encore l'imagination, elle dit qu'il tuera Nanette; et comme Nanette déclare qu'elle n'osera plus lui aller rien demander, mademoiselle Gérard croit qu'elle va mourir de faim et faute de secours. Elle veut partir pour aller chez son frère, qui est marchand, et marié dans la ville voisine. C'est inutilement que le chirurgien, qui

la trouve trop malade pour être transportée sans danger, tâche de s'opposer à cette fantaisie. L'agitation et la fièvre de mademoiselle Gérard augmentent à tel point quand on la contrarie, qu'il voit bien qu'il faut céder. Il envoie chercher à la ferme une charrette attelée d'un cheval; il y établit mademoiselle Gérard le moins mal qu'il peut, avec tous ses effets et Nanette; elle part pour la ville, où elle arrive presque mourante.

Elle fut plusieurs jours dans cet état; ensuite elle se trouva un peu mieux, mais si faible qu'elle commença à penser qu'il n'y avait plus pour elle d'espérance de se rétablir. Alors, voulant disposer du peu qu'elle possédait, elle fit venir un notaire. Tout son bien consistait dans une somme de mille écus, fruit de ses économies, qu'elle n'avait pas voulu placer de peur qu'on ne la trompât, parce qu'elle était assez méfiante; elle la portait toujours avec elle. Elle légua deux

mille quatre cents livres à son frère, et six cents livres à Nanette, avec quelques effets. Ensuite comme son chirurgien lui avait dit qu'il croyait que Cécile était restée à Paris, elle lui écrivit pour l'instruire de l'état où elle se trouvait, en la priant d'en informer madame de Vésac, et de lui demander, en cas que Dieu disposât d'elle, ce qu'il fallait faire de Nanette. Ce fut cette lettre que brûla la cousine de Cécile. Mademoiselle Gérard, ne recevant point de réponse, s'imagina que Cécile n'était pas à Paris; et, se sentant plus mal, elle fit écrire à madame de Vésac, par un prêtre qui la visitait, une longue lettre, où elle lui recommandait Nanette, et où, sans se plaindre de Dubois, à qui le prêtre l'avait engagée à pardonner, elle avait soin d'expliquer à madame de Vésac que Nanette n'était pas une voleuse comme Dubois l'en avait accusée.

Elle mourut peu de temps après avoir

fait écrire cette lettre, et la pauvre Nanette se trouva absolument sans appui. Le frère et la belle-sœur de mademoiselle Gérard étaient des gens intéressés qui avaient été assez fâchés de voir son affection pour Nanette, parce qu'ils avaient peur qu'elle ne lui laissât ce qu'elle avait. Ils croyaient qu'elle avait dû amasser beaucoup d'argent, et le crurent bien davantage encore quand, le lendemain de sa mort, ils trouvèrent dans sa chambre les mille écus. Comme ils savaient qu'elle avait fait un testament, le mari alla chez le notaire, très-empressé de savoir ce qu'il pouvait contenir; et lorsque le notaire l'eut ouvert devant lui, il fut bien étonné et fort mécontent d'apprendre qu'au lieu d'avoir un legs considérable comme il l'avait espéré, il était obligé de rendre à Nanette six cents francs des mille écus qu'il s'était déjà appropriés. Il revint chez lui le dire à sa femme, qui, encore plus intéressée

que lui, fut encore plus en colère. Elle accabla d'injures la pauvre Nanette, qui, ne sachant ce que cela voulait dire, demeurait tout effrayée, immobile à la même place. Enfin cette femme, qui, tout en se fâchant, rangeait et balayait sa boutique, se trouva près d'elle, et lui donna un coup de balai comme pour la faire ranger. Elle se sauva, en pleurant, dans un autre coin de la boutique. Le balai qui allait toujours son train, sembla l'y poursuivre : elle sauta par-dessus et s'enfuit d'un autre côté; mais il se retrouva encore sur son chemin. L'activité de la marchande sembla croître avec les terreurs de Nanette, et tous ses mouvemens étaient accompagnés d'injures et de menaces. Enfin, ne sachant plus où se fourrer, la pauvre enfant se sauva sur le seuil de la porte; la marchande la poussa dehors avec son balai, en lui disant : « Oui, oui, va-t'en ; tu peux être » sûre que je ne courrai pas après toi. »

Et elle ferma la porte sur elle. Nanette, demeurée dehors, resta quelque temps à pleurer à cette porte : mais ensuite, comme elle entendit qu'on mettait la main sur la serrure pour l'ouvrir, elle crut que c'était la marchande qui venait pour la maltraiter, et se mit à courir de toutes ses forces.

La rue où elle était conduisait à l'entrée de la ville; quand elle fut arrivée dans la campagne, elle s'assit sur une pierre, en continuant à pleurer, et en mangeant tristement le pain de son déjeûner qu'elle tenait à la main au moment où elle était sortie de la boutique. Un petit garçon s'approcha d'elle et lui demanda ce qu'elle avait. Nanette d'abord ne répondit point : le petit garçon renouvela sa question; alors Nanette lui dit qu'elle ne savait où aller.

« Viens avec moi chez la mère Lapie, » dit le petit garçon.

« — Qu'est-ce que c'est que la mère » Lapie? » demanda Nanette.

« — C'est la mère Lapie : elle demeure » au village que tu vois là-bas; mais » dans ce moment-ci elle est à demander » sur le chemin. Viens. » Et le petit garçon voulut la prendre par la main, mais Nanette la retira. Le petit garçon était sale et déguenillé, et Nanette s'était accoutumée à la propreté. D'ailleurs les chagrins qu'elle avait eus la veille, la mort de mademoiselle Gérard, les injures de la marchande, sa fuite de la boutique avaient brouillé toutes ses idées, comme il arrive presque toujours aux enfans quand il se passe autour d'eux des choses extraordinaires. Alors comme ils ne savent plus de quelle manière agir, ils n'agissent pas du tout, et restent à la même place sans prendre aucun parti. Nanette demeurait là sur sa pierre, sans savoir ce qu'elle deviendrait, et uniquement parce qu'elle n'avait pas assez d'idées dans le

moment pour se déterminer à la quitter. Après plusieurs efforts inutiles, le petit garçon s'en alla, et Nanette resta assise sur sa pierre. Cependant, au bout de quelque temps, en regardant du côté de la ville, elle en vit sortir une femme qu'elle prit pour la marchande, quoique ce ne fût pas elle; cela lui fit peur : alors elle se leva et s'éloigna en suivant toujours le grand chemin.

Elle l'avait suivi pendant une bonne heure sans savoir où elle allait, quand, à un détour qu'elle faisait, elle vit une vieille femme qui était assise au pied d'un arbre et entourée de cinq à six petits enfans de deux à quatre ans. Le petit garçon qui avait parlé à Nanette, et qui pouvait en avoir sept ou huit, était debout auprès d'elle, et lui parlait. Aussitôt qu'il aperçut Nanette, il la montra à la vieille femme, en lui disant : « Tenez, la voilà : » c'est elle. » Nanette passa de l'autre côté du chemin ; car tout le monde lui faisait

peur : mais la vieille femme se leva et vint à elle. Nanette voulut s'enfuir, mais la vieille femme la prit par la main et lui parla doucement, en lui disant de n'avoir pas peur, qu'elle ne voulait pas lui faire de mal. Elle avait l'air bonne femme. Nanette, en la regardant, se rassura, et lui dit qu'elle venait de la ville, d'où elle s'était enfuie parce qu'on avait voulu la battre.

« C'est votre mère qui a voulu vous » battre, dit la mère Lapie; eh bien! » nous arrangerons cela : venez, nous » lui demanderons pardon, et elle ne » vous battra pas. » En disant cela, elle paraissait vouloir la ramener du côté de la ville. Nanette, très-effrayée, se mit à crier et à se débattre, en disant que ce n'était pas sa mère et qu'elle ne voulait pas retourner à la ville. « Eh bien! » nous n'irons pas, tu viendras avec » nous. » Mais Nanette se débattait toujours pour retirer sa main. La mère Lapie

la lâcha, et, comme elle s'en allait, se contenta de la suivre, en lui parlant toujours. « Qui est-ce qui vous donnera à » manger aujourd'hui? » lui demandait-elle; et Nanette en pleurant répondait : « Je ne sais pas. — Où coucherez-vous ce » soir? disait la mère Lapie. — Je ne sais » pas, » disait Nanette, toujours en pleurant. « — Venez avec moi, disait la mère » Lapie, je vous promets que nous n'i- » rons pas à la ville. — Viens avec nous, » disait le petit garçon qui la suivait aussi. Enfin Nanette se laissa persuader. La mère Lapie la conduisit au pied de son arbre, lui donna un morceau de pain noir et une pomme, et Nanette, qui commençait à avoir faim, reprit un peu de courage en mangeant.

La mère Lapie était une vieille femme à qui les pauvres gens du village donnaient leurs petits enfans à garder pendant qu'ils travaillaient aux champs; elle en avait toujours quatre ou cinq qu'elle

allait chercher le matin et qu'elle ramenait le soir. Le petit garçon qui avait parlé à Nanette, et qui s'appelait Jeannot, était un enfant qu'elle avait eu en garde de cette manière; ses parens étant morts tandis qu'il était encore tout petit, la mère Lapie n'avait pas voulu l'abandonner; mais comme elle n'avait pas de quoi le nourrir, elle l'envoyait demander l'aumône. Elle-même allait s'asseoir sur le chemin avec les petits enfans, et demandait aux passans : les parens, ou ne le savaient pas, ou ne s'en souciaient guère, d'autant plus que, quand la mère Lapie avait quelque chose, les enfans en avaient au moins la moitié.

Jeannot, qui voyait la mère Lapie recevoir tous les jours des enfans, s'imaginait que tous ceux qui n'avaient pas d'asile devaient venir chez elle. C'est pourquoi il avait voulu y mener Nanette; et la mère Lapie, rencontrant une petite fille assez proprement vêtue qui

courait les champs toute seule sans savoir où aller, se persuada, quoi que lui en eût dit Nanette, qu'elle s'était échappée de chez sa mère, à qui ce serait rendre un grand service que de la lui rendre. Elle comptait, lorsqu'elle aurait pu savoir de Nanette qui étaient ses parens, aller les trouver, et leur promettre de leur rendre leur fille, à condition toutefois qu'ils ne la battraient pas, car la mère Lapie ne pouvait pas souffrir que l'on fît du mal ou même du chagrin aux enfans. En attendant, lorsqu'elle retourna le soir à son village, elle la fit venir avec elle, et lui donna à conduire deux des enfans, ce qui amusa beaucoup Nanette; mais ce qui l'amusa moins, c'est que le soir la mère Lapie n'eut à lui donner pour son souper que du pain noir comme elle en avait eu pour son dîner, et pas de pomme avec. Elle ne se souciait pas trop non plus de coucher avec la mère Lapie, dont le lit était bien dé-

goûtant ; cependant il le fallut, et Nanette n'en dormit pas moins d'un bon somme. Jeannot coucha à son ordinaire sur de la paille dans un coin de la chaumière.

Dans la nuit la mère Lapie fut prise d'un rhumatisme si terrible qu'elle ne pouvait remuer aucun de ses membres. Alors, comme elle ne pouvait plus aller à la ville, elle dit à Nanette qu'il fallait qu'elle y retournât et rentrât chez sa mère. Nanette recommença à pleurer, en disant que sa mère n'était pas à la ville, que sa bonne amie était morte, et qu'il n'y avait plus que la sœur de sa bonne amie, qui avait voulu la battre; elle ne parla pas du château, parce qu'elle avait encore plus peur de Dubois que de la marchande. La mère Lapie voulut savoir où était sa mère ; mais Nanette se souvenait à peine du nom de son village. Tout ce qu'elle dit là-dessus fut si embrouillé, et elle pleurait si fort en le

disant, que la mère Lapie n'y put rien comprendre et résolut de la laisser tranquille pour le moment. Plusieurs fois pendant les jours suivans elle essaya de renouveler ses questions; mais ce fut toujours la même chose, et la mère Lapie, trop malade pour avoir la force de beaucoup insister, prit le parti d'attendre qu'elle se portât mieux pour aller prendre elle-même des informations à la ville.

En attendant, Nanette lui rendait mille petits services; elle était douce, assez attentive, et aimait à faire plaisir. L'habitude qu'elle avait eue de soigner mademoiselle Gérard faisait qu'elle était adroite avec les malades. Elle avait soin aussi des petits enfans qu'on amenait toujours chez la mère Lapie, et allait avec Jeannot les promener sur le chemin. Jeannot faisait ce qu'il pouvait pour l'égayer; mais Nanette était triste. Elle se souvenait des bons repas que lui faisait

faire mademoiselle Gérard, et le pain noir la dégoûtait; cependant elle n'avait pas autre chose, et même n'en avait pas toujours assez. Il lui arriva une fois de se coucher sans souper; elle passa une partie de la nuit à pleurer tout doucement pour que la mère Lapie ne l'entendît pas; car, quand elle la voyait pleurer de ce qu'elle avait faim, elle la grondait de ne pas savoir demander l'aumône comme Jeannot.

On était à la fin de l'hiver; le printemps était très-pluvieux, et quand il pleuvait, l'eau entrait dans la chaumière de la mère Lapie, qui était un peu au-dessous de la rue, ce qui la rendait malsaine; il était d'ailleurs très-malsain de coucher, comme le faisait Nanette, avec la mère Lapie qui était malade. Nanette n'était pas naturellement forte; la misère dans laquelle elle avait passé son enfance faisait que, lorsque madame de Vésac l'avait prise avec elle, elle était en assez

mauvais état. Les soins de mademoiselle Gérard l'avaient rétablie, mais pas assez encore pour qu'elle pût supporter cette même misère dans laquelle elle venait de retomber, et à laquelle Jeannot ne résistait que parce qu'il était d'un tempérament très-fort, très-gai, très-actif, qui le préservait de l'abattement; au lieu que Nanette, douce, tranquille et un peu indolente, succombait facilement au découragement et à la tristesse, qui augmentent tous les maux. D'ailleurs Jeannot était aimé des voisins; tout le monde le caressait et lui donnait quelque chose; au contraire l'arrivée de Nanette avait déplu : on trouvait fort mauvais que la mère Lapie eût reçu chez elle un enfant qu'elle ne connaissait pas, et qui ne faisait, disait-on, qu'une mendiante de plus dans le village; en sorte que, quand elle passait dans les rues, elle entendait souvent les femmes et les petits garçons crier après elle. Le chagrin, la

mauvaise nourriture, la malpropreté, la rendirent bientôt malade. La fièvre la prit, et au bout de quelques jours elle fut horriblement changée. La mère Lapie, qui commençait à pouvoir se lever et soigner les enfans, dit que, puisque Nanette ne pouvait pas demander l'aumône, il fallait au moins qu'elle allât avec Jeannot, qui demanderait pour elle, et qu'en la voyant si malade on donnerait davantage. Jeannot, qui était plus éveillé et plus avisé qu'elle, la prit sous le bras, et la pauvre Nanette le laissa faire, elle n'avait plus la force de résister à rien. Quand ils étaient arrivés à un endroit où ils pussent être vus des passans, Nanette s'asseyait sur une pierre ou contre un arbre, et Jeannot demandait pour sa petite sœur malade; et en effet elle avait l'air si malade et si malheureuse, qu'elle excitait la pitié, et valait à Jeannot quelques aumônes de plus.

Cependant Cécile avait enfin pris son

parti d'écrire à mademoiselle Gérard; mais elle avait adressé sa lettre au château. Dubois qui la reçut fut quelques jours sans avoir occasion de l'envoyer à la ville, et dans l'intervalle il apprit que mademoiselle Gérard était morte. Il fut alors un peu fâché de l'avoir traitée si brutalement la veille de son départ; mais pour Nanette, quand on lui dit qu'elle s'était sauvée de chez la marchande, et qu'on ne savait ce qu'elle était devenue, il ne s'en inquiéta pas davantage, bien persuadé que Nanette était un mauvais sujet dont on était heureux d'être débarrassé. Il manda toutes ces nouvelles à madame de Vésac; mais M. de Vésac étant guéri, et ayant repris son service, madame de Vésac venait de partir pour retourner à Paris. Elle ne reçut pas la lettre de Dubois, non plus que celle que lui avait fait écrire mademoiselle Gérard peu de jours avant sa mort, et qui, ayant passé par Paris, était demeu-

rée assez long-temps en route. Elle ne s'arrêta que peu de jours à Paris, et repartit avec Cécile pour sa terre, sans rien savoir de ce qui était arrivé. Elle avait demandé des nouvelles de mademoiselle Gérard à Cécile, qui, ne pouvant lui en dire, avait été obligée d'avouer sa négligence; madame de Vésac l'en avait sévèrement grondée, sans imaginer les malheurs qu'avait produits cette négligence.

Elles furent quatre jours en route. Le quatrième, pendant qu'on changeait de chevaux à l'avant-dernière poste, Cécile voulut descendre un moment de la voiture. Elle sortit de la cour de la maison de poste pour aller prendre l'air sur le chemin. Alors un petit garçon s'approcha d'elle en lui demandant l'aumône pour sa petite sœur qui était malade : en disant cela il la lui montrait; Cécile vit en effet une petite fille assise par terre, l'air mourant et la tête appuyée contre

une pierre. Elle dormait en ce moment; ses vêtemens étaient en lambeaux et si sales qu'ils n'avaient presque plus de couleur. Cécile en la regardant fut saisie de pitié et frappée de sa réssemblance avec Nanette; mais il ne lui vint pas dans l'idée que ce pût être elle. On l'appelait dans ce moment; elle donna une pièce de douze sous au petit garçon, en lui disant que c'était pour sa sœur, et remonta en voiture, très-occupée de la pauvre petite fille qu'elle venait de voir, mais sans oser en parler à sa mère, parce qu'elle craignait en lui rappelant Nanette de renouveler des reproches qu'elle sentait bien être mérités. Quelle fut sa consternation, lorsqu'en arrivant au château elle apprit la mort de mademoiselle Gérard et la disparition de Nanette! Pendant que Dubois racontait ces nouvelles, madame de Vésac regardait sa fille, et sa fille tantôt la regardait d'un air inquiet, tantôt baissait

les yeux. Aussitôt que Dubois fut sorti, Cécile pâle et tremblante dit à sa mère, en joignant les mains d'un air de désespoir : « Ah ! mon Dieu ! si c'était cette » petite fille qui avait l'air près de mou- » rir, et que j'ai vue auprès de la poste ! » Sa mère lui demanda sur quel fondement elle pouvait avoir cette idée; Cécile le lui raconta, et en le lui racontant elle pleurait avec amertume ; car plus elle y pensait, moins il lui paraissait douteux que ce fût la pauvre Nanette. « Je l'ai » reconnue, disait-elle, j'en suis sûre ; » je me souviens à présent qu'elle avait » la robe bleue que je lui ai donnée; elle » était toute déchirée, on en voyait à » peine la couleur, mais c'était la même, » j'en suis sûre. Pauvre petite Nanette ! » Et en disant cela ses larmes redoublèrent. Elle voudrait qu'on allât sur-le-champ à la poste prendre des informations ; mais il est trop tard, et Cécile craint que quelques heures de plus n'empirent l'état de

Nanette au point qu'on ne puisse plus la sauver. Chaque instant accroît son agitation. Madame de Vésac donne ordre qu'on aille le lendemain, dès qu'il fera jour, à la poste, pour savoir si on connaît la petite fille qui la veille demandait l'aumône à la porte. Cécile ne dort pas de la nuit, et le lendemain elle est levée avant le jour ; elle attend qu'on revienne quand on n'est pas encore parti. On revient, et on ne rapporte aucune nouvelle; Nanette n'était venue que cette fois à la poste, et on ne l'avait pas remarquée ; on ne savait pas ce que cela voulait dire. Cécile espéra qu'elle y reviendrait ce jour-là ; on renvoya dans la journée ; Nanette n'était pas revenue : la poste était fort éloignée du village de la mère Lapie, et, dans l'état de maladie où elle était, cette course l'avait si fort fatiguée, qu'il lui avait été impossible d'y retourner. « Mon Dieu ! » disait Cécile, elle est peut-être morte! » Et elle sentait les plus terribles angoisses

du remords ; l'agitation où elle était lui donnait presque la fièvre. On envoya à la ville, et la marchande dit que Nanette s'était enfuie, et qu'on ne savait pas ce qu'elle était devenue. Les voisins, à qui l'on s'adressa aussi, qui n'aimaient pas la belle-sœur de mademoiselle Gérard, et qui avaient entendu parler du testament, dirent que, pour ne pas payer les six cents francs, elle était capable d'avoir obligé Nanette, par ses mauvais traitemens, à s'en aller de chez elle, et que même elle l'avait peut-être chassée. On ajoutait des suppositions, des *on dit*. Les uns assuraient qu'on avait rencontré la nuit, dans les champs, une petite fille transie de froid; d'autres disaient qu'on en avait trouvé une sur le chemin, près de mourir de faim; et quand on leur en demandait davantage, ils ne savaient dire ni qui avait vu cette petite fille, ni ce qu'elle était devenue, car tout cela c'étaient des faux bruits, comme il en court

toujours sur les événemens malheureux; mais Cécile les croyait, et ils la mettaient au désespoir. La lettre de mademoiselle Gérard était arrivée, elle contenait la justification de Nanette, que Dubois soutenait toujours être une voleuse; elle prouvait aussi que, si Cécile avait écrit aussitôt qu'elle eut reçu la première lettre, Nanette ne serait pas perdue. Son chagrin en redoubla. Pour le compléter, il arriva une autre lettre datée du village qu'habitait la mère de Nanette. C'était le curé qui l'écrivait, parce que cette pauvre femme l'en avait prié. Elle disait dans cette lettre qu'elle avait su plusieurs fois que madame de Vésac était passée à la poste, mais qu'elle ne l'avait su qu'après, ce qui l'avait beaucoup chagrinée, parce qu'elle aurait voulu voir sa fille en passant; mais qu'on l'avait assurée que Nanette n'y était pas, ce qui l'inquiétait beaucoup, et qu'elle priait mademoiselle Cécile (à qui la lettre était adressée) de

vouloir bien lui en donner des nouvelles. Le curé finissait en disant : « Dieu vous » bénira, ma bonne demoiselle, parce que » vous n'abandonnez pas ses pauvres. »

Cette lettre perça le cœur de Cécile ; elle maigrissait de chagrin et d'inquiétude : chaque fois qu'on ouvrait la porte, elle croyait qu'on lui apportait des nouvelles de Nanette ; elle avait toujours les yeux tournés du côté de l'avenue, comme si elle eût espéré voir arriver Nanette ; et la nuit elle se réveillait en sursaut au moindre bruit, comme s'il lui eût annoncé le retour de Nanette. Enfin, sa mère et elle résolurent de faire elles-mêmes des perquisitions dans tous les villages voisins, de parler à tous les curés, craignant bien cependant qu'il ne fût plus temps. Elles se mirent en route une après-dînée ; comme elles approchaient d'un village peu éloigné de la ville, Cécile qui tournait avec inquiétude les yeux de tous côtés, jeta un cri. « Maman, c'est elle ;

» la voilà, je la vois, je vois le même petit » garçon. » Et elle se jette sur l'habit du cocher pour le faire arrêter plus vite : elle s'élance hors de la calèche, court à Nanette, qui, couchée à terre, et la tête appuyée contre un arbre, paraissait à peine respirer : elle se jette à terre à côté d'elle, lui parle, la soulève, l'embrasse : Nanette la reconnaît et se met à pleurer. Cécile pleure aussi, elle prend Nanette sur ses genoux, la caresse, l'appelle sa chère Nanette, sa pauvre petite Nanette. Nanette la regarde avec étonnement; une faible rougeur vient animer ses joues. Madame de Vésac arrive; Cécile voudrait tout de suite faire mettre Nanette dans la calèche, et l'emmener; mais madame de Vésac interroge Jeannot, qui, étonné, regarde tout cela avec de grands yeux sans y rien comprendre. Pendant que Cécile fait arranger Nanette dans la voiture, madame de Vésac se fait conduire par Jeannot chez la mère Lapie, qu'elle

trouve devant sa porte, ne pouvant pas encore marcher, et qui lui raconte tout ce qu'elle sait. Madame de Vésac lui donne un peu d'argent, et retourne trouver Cécile, qui brûlait d'impatience de voir Nanette arrivée et couchée dans un bon lit : elle y arriva enfin, et fut soignée par Cécile, qui pendant huit jours ne quitta pas son chevet, et qui les nuits se relevait pour savoir de ses nouvelles. Enfin, le chirurgien annonça qu'elle guérirait ; mais elle fut bien long-temps à se rétablir, et plus long-temps encore à revenir de l'espèce de stupidité où l'avaient jetée tant de malheurs et de souffrances. Quand elle se porta tout-à-fait bien, Cécile voulut reprendre son éducation avec plus de suite qu'elle ne l'avait fait ; mais cette éducation était devenue encore plus difficile, et Cécile ne pouvait plus prendre d'autorité sur Nanette ; car toutes les fois qu'elle voulait la gronder, elle se souvenait de ce que

Nanette avait souffert par sa faute, et n'osait plus lui rien dire; elle sentait que pour avoir le droit de faire aux autres tout le bien qu'on voudrait, et de leur ordonner ce qui peut leur être utile, il faut ne leur avoir jamais fait de mal. Elle l'envoya donc à l'école, et économisa sur sa pension de quoi la mettre ensuite en apprentissage. On avait fait rendre au frère de mademoiselle Gérard les six cents francs de Nanette; mais Cécile voulut qu'on les gardât pour la marier quand elle serait grande. Madame de Vésac donna un habit à Jeannot, et la mère Lapie eut la permission d'envoyer chercher toutes les semaines des légumes au château. Madame de Vésac passa non-seulement cet été, mais l'hiver et l'été suivant à la campagne; en sorte que Nanette eut le temps d'apprendre à lire et un peu à écrire. Ce fut une grande joie pour Cécile, qui avait craint quelque temps que son intelligence ne fût totale-

ment abrutie. Sa mère, à qui elle en parlait lorsqu'elle fut tout-à-fait soulagée de cette inquiétude, lui disait : « On ne » sait pas assez à quel point on est cou- » pable quand on fait le bien légèrement » et uniquement pour son plaisir, sans » vouloir s'y donner de peine. Le bien » ne se fait jamais de cette manière : » ceux qu'on néglige après leur avoir » fait espérer des secours se trouvent » avoir compté sur vous ; et quand vous » les abandonnez, ils sont dénués de » toute ressource, en sorte que vous leur » avez fait plus de mal que si vous ne » les aviez jamais aidés. »

TROIS LIVRES

DE LA VIE DE NADIR.

Premier livre

LA ROSE.

Au mois des fleurs, dans le Farsistan, pays des roses, trois adolescents respiraient l'air embaumé du matin, et se jouaient, sur la prairie émaillée, parmi les feuillages étincelants de rosée. Le jeu dirigea leur course au fond d'un bosquet sombre où n'avait pas encore pénétré la chaleur des premiers feux du jour. Une odeur céleste s'y mêlait aux fraîches exhalaisons de la verdure; un seul

rayon traversait le feuillage, comme pour montrer de son doigt d'or une rose, la plus belle des roses. Les gouttes de la rosée la baignaient en passant, ou s'insinuaient, pour la rafraîchir, dans son sein coloré des teintes transparentes de la lumière et de l'ombre. On eût dit que le zéphir, dans le bocage, ne songeait qu'à la balancer sur sa tige flexible. Elle s'élevait orgueilleuse et timide, s'épanouissant comme le visage d'une jeune fille dont la bouche ose encore à peine sourire quand déjà le bonheur éclate dans ses yeux.

« — Oh! belle fleur, dit Zuléiman, » je te porterai à Schiraz; tu feras aujourd'hui la parure des festins, les » poètes de la Perse chanteront tes parfums et ton éclat. » Et déjà il avançait la main pour la cueillir.

« — Arrête ! s'écria Massour, pourquoi raccourcir ainsi les belles heures » de sa vie? Songe, Zuléiman, songe

» comme, après avoir brillé quelques
» instans dans la couronne d'un convive,
» ou au milieu de la guirlande destinée
» à parer les vases du festin, dévorée de
» l'haleine brûlante des hommes, et suc-
» combant sous la vapeur des coupes,
» elle penchera sa tête maintenant si
» pleine de vigueur, et laissera tomber
» l'un sur l'autre ses pétales tachés d'un
» rouge flétri, jusqu'à ce que, ce soir,
» foulée aux pieds, elle laisse à peine sur
» la terre une trace fangeuse.

» — Qu'elle y périsse ou sur sa tige,
» reprit l'impétueux Zuléiman, un jour
» est le terme de son existence, ce jour
» du moins aura été beau. Pauvre fleur!
» je ne souffrirai pas qu'à peine connue
» ici du rossignol et du zéphir, tu pro-
» digues ainsi à l'oubli tes suaves odeurs
» et ta douce beauté.

» — Et n'est-ce pas assez pour elle,
» dit Massour, de se sentir exister si
» parfumée et si belle, de jouir de cet

» épais ombrage, de humer la fraîcheur
» délicieuse de ce bosquet, d'y épanouir
» paisiblement sa vie, et de s'y effeuiller
» doucement lorsque, pâlis et non flé-
» tris, ses pétales tomberont un à un,
» comme se détachent sans douleur les
» biens dont nous avons joui, ou comme
» s'échappent mollement colorés par un
» reste de souvenir les derniers jours
» d'une vie heureuse ?

» — Honteux bonheur ! dit Zuléiman;
» noble fleur ! tu n'en voudrais pas. Je te
» vois te gonfler et te déployer, fière de
» l'espoir d'apparaître au monde. » Et une seconde fois il voulut cueillir la fleur.

« — Arrête ! » dit à son tour Nadir, retenant le bras de Zuléiman ; puis il se tut un instant, les yeux fixés sur la rose. Une pénible anxiété tourmentait son cœur. Il frémissait à l'idée de livrer à une si prompte destruction cette fleur brillante et heureuse, et gémissait en

même temps de voir se dissiper, inutiles et inconnus, les trésors de sa précieuse existence. « Arrête ! Zuléiman, conti-
» nua-t-il, ne nous hâtons pas de préci-
» piter ainsi les choses dans l'abîme de
» notre volonté, avant d'examiner quelle
» destination leur a marquée le Père des
» êtres. »

Dans ce moment parut un sage. Le monde n'avait point pour lui de secrets; il savait comprendre le langage des oiseaux et deviner la pensée des fleurs; il savait, ce qui est encore plus difficile, démêler l'étroit sentier du devoir dans la route embarrassée de la vie, et en retracer la direction précise, seule règle capable de soutenir l'esprit de l'homme et de déterminer sa volonté à travers les incertitudes du désir. Les trois jeunes gens à la fois s'adressèrent à lui : « Mon
» père, dirent-ils, éclaircis nos doutes,
» apprends-nous la destination de cette
» rose. »

Comme le sage allait répondre, des sons guerriers se firent entendre, Zuléiman s'élança, prit des armes et s'alla ranger sous les étendards du sophi. Massour respira en souriant le parfum de la rose, qu'il pensait avoir sauvée, et retourna dans les palais de son père jouir des délices de la vie.

« Mon fils, dit le sage à Nadir, voici » l'heure où ton aïeul a besoin de toi pour » s'aller réchauffer aux rayons du soleil » naissant; ne fais pas perdre à un vieil- » lard un rayon du soleil. » Et Nadir se hâta d'obéir aux paroles du sage.

Le soir, l'esprit toujours occupé du même doute, il retourna au bosquet. Le sage y était; il retrouva aussi la rose. Son parfum commençait à languir : son sein étalé semblait avoir épuisé toute la plénitude de l'existence, et en déployer les dernières forces. « Une nuit, au plus, » va terminer sa vie, dit Nadir; peut- » être le zéphir du matin est-il déjà chargé

» d'en emporter les restes. Apprenez-
» moi, ô mon père! si, en se consu-
» mant sur sa tige, elle a rempli la tâche
» que lui destinait le Très-Haut et où
» l'appelait la vocation de sa nature.

» — Ce matin, mon fils, dit le sage,
» elle a pu jeter un regard de tristesse
» sur l'obscur réduit où l'avait attachée
» la Providence; elle a pu demander au
» Très-Haut pourquoi ce riche baume
» renfermé dans son sein, pourquoi les
» ravissantes couleurs dont il l'avait
» parée : mais, à midi, est venu un
» voyageur accablé de fatigue, ses yeux
» affligés par l'ardeur du jour deman-
» daient à être consolés, son odorat cher-
» chait à se délivrer de la poussière de
» la route, tous ses sens avaient besoin
» de rafraîchissement, tout son corps ap-
» pelait le repos. Attiré par l'odeur de
» la rose, il a pénétré dans son asile;
» elle a réjoui sa vue, ranimé ses sens;
» elle est demeurée suspendue sur sa tête

» durant son sommeil, lui a prodigué ses
» parfums jusqu'au soir; et il est parti
» reposé, content et bénissant la rose,
» dont les derniers parfums s'exhalent
» maintenant en actions de graces vers
» le Très-Haut pour l'emploi qu'il a
» donné à sa vie. » Nadir éleva aussi ses pensées vers le Très-Haut, et le remercia de la destinée de la rose.

—

Deuxième Livre.

LA TRIBU.

Le lendemain Nadir revint trouver le sage, et il lui dit : « Mon père, l'hom-
» me n'est point, ainsi que la fleur, fixé
» sur une tige; il peut lui-même mar-
» cher vers sa destinée; doit-il donc
» comme la rose attendre que le voya-
» geur vienne lui demander ses par-
» fums? Dis-moi, ô mon père! quelle

» destination Dieu a imposée à l'homme,
» quel bonheur il lui a ordonné de vou-
» loir.

» — Mon fils, dit le sage, la vertu,
» ainsi que le bonheur de la plante,
» c'est la patience. Qu'elle attende tran-
» quille, là où Dieu l'a placée, comment
» il voudra disposer d'elle; et si elle
» meurt sans avoir été employée, si ses
» bienfaisantes propriétés retournent
» avec elle s'ensevelir dans la terre,
» qu'elle ne s'afflige point, car Dieu l'a
» vue, et le Très-Haut se réjouit dans
» ses propres œuvres.

» L'animal est destiné à se mouvoir,
» mais dans l'intérêt et sous la direc-
» tion de l'homme; l'obéissance lui ap-
» partient; c'est le mérite qui lui sera
» compté, le bien dont il peut se servir.
» Le cheval dont l'ardeur soumise obéit
» avec joie au signal de son maître ne
» sent ni le fouet ni l'éperon.

» L'homme, mon fils, a reçu le don

» d'agir selon qu'il le veut. Il ne lui sera
» pas permis de laisser mourir son action
» ni sa volonté; mais il cherchera de
» toutes ses forces la portion de travail
» que Dieu lui a assignée dans l'œuvre
» du monde, s'y soumettra docilement à
» la direction du Très-Haut qui daigne
» l'employer, et en acceptera avec ré-
» signation le succès tel qu'il lui plaira
» de l'ordonner.

» — Oh! mon père, demanda Na-
» dir, comment dans cette activité des
» hommes, parmi cette immense variété
» de travaux que m'offre le monde ou-
» vert devant moi, comment pourrai-je
» démêler sans cesse à quelle partie de
» l'œuvre Dieu veut que je mette la
» main?

» — Regarde toujours quel est le côté
» où tu peux faire le plus de bien sans
» produire aucun mal.

» Ne demande aux créatures de Dieu
» que le secours qu'elles pourront te

» fournir sans aller contre la destina-
» tion que leur a donnée leur père et le
» tien.

» Recueille le fruit de la vigne sans
» briser ensuite le cep pour te servir
» d'appui; car le cep de la vigne, laissé
» à sa véritable destination, offrira en-
» core, pendant beaucoup d'années, au
» pélerin une grappe pour se désaltérer.
» Quand tu n'auras plus besoin de la
» hache, n'en prends pas le manche pour
» entretenir la flamme de ton foyer; car,
» lorsqu'il ne te sera plus utile, le man-
» che de la hache n'est pas moins destiné
» à remplir encore un long usage.

» Va, mon fils, sois actif comme le
» feu qui ne se repose point; docile
» comme le coursier à l'impulsion de
» la main qui le guide; résigné comme
» la plante solitaire. »

Tels furent les conseils du sage, et Nadir partit pour commencer sa vie.

Nadir était beau comme la lune lors-

que du haut du ciel, silencieuse, elle contemple la terre; agile et fier comme le cerf à la tête d'un troupeau de faons et de jeunes biches; compatissant comme la mère aux pleurs de son enfant. Ses paroles retentissaient au fond des cœurs, semblables à la cymbale dont chaque son répond à un des pas du guerrier palpitant d'impatience d'arriver à l'ennemi; et lorsque sa voix faisait entendre des chants, ou que sa main s'essayait sur les instrumens, on se croyait transporté sur le bord des fontaines, où l'âme se fond de plaisir aux sons harmonieux des eaux, de la terre et des airs.

Il eut un jour à choisir entre deux chemins : « Le premier, lui dit-on, vous » conduira chez un peuple heureux, » plein des joies de la vie et habile à les » goûter : votre beauté, vos talens, vous » y assureront les plaisirs, la gloire et » une haute fortune. En suivant l'autre » route, vous trouverez une tribu

» d'hommes farouches, aussi sauvages » que leurs bois, aussi durs que les ro- » chers qu'ils gravissent. » Le jeune sang de Nadir s'élançait du côté où l'attendaient les difficultés et les travaux. Il consulta les paroles du sage et les trouva douces à son cœur. « Là, dit-il, il y a un » bien que je puis faire, quel besoin ont » de moi ces heureux? » et il marcha vers la pauvre tribu.

Depuis trois jours, un lion terrible y portait la désolation et la terreur : toute la nuit ses rugissemens se faisaient entendre autour des habitations; le jour, avant d'avoir rugi, il s'élançait sur sa proie. La jeune fille allant cueillir des racines sauvages le croyait voir sortir de derrière chaque buisson ; la mère n'osait laisser son enfant dans sa hutte, et le brave qui marchait l'épieu à la main, regardait craintif autour de lui, et redoutait d'aller chercher le gibier qu'il avait blessé dans l'antre ou dans le fossé, où

il s'imaginait rencontrer le terrible animal prêt à le lui disputer. Nadir arriva; la trempe de son cimeterre, la vigueur de son bras, le courage de son âme, le firent triompher du lion. Le peuple l'adora comme un dieu; les forts de la tribu vinrent le trouver et lui dirent : « Tu es plus » fort que nous, commande-nous, et » avec nous tu seras le maître de ce peu- » ple. »

Nadir pensa : « Je puis imposer à ces » hommes de sages lois ; mais s'ils y obéis- » sent malgré eux, ils iront contre la » destination que Dieu a donnée à l'hom- » me sur la terre, qui est d'agir par sa » volonté. » Avant donc de leur parler sa langue, Nadir écouta la leur, et leur langue devint dans la bouche de Nadir une musique qui enchanta leurs oreilles. Il ne les obligea point de changer leur épieu contre la charrue, et les sueurs du chasseur vagabond contre celles de l'assidu laboureur; mais il se mit à la tête de leurs

chasses, et dans les festins achetés au prix de leurs fatigues et de leurs dangers, il leur vanta la faveur des fruits adoucis par la culture, les délicieux gâteaux pétris de la farine de l'épi, les présens de la chèvre qui donne à l'homme son lait lorsqu'il a cessé de lui demander son sang. Vêtu comme eux de la peau des bêtes sauvages dont il avait fait son butin, il apprit aux jeunes hommes à les placer sur leurs épaules d'une manière plus élégante, et les femmes s'empressèrent de travailler les peaux pour leur donner la forme qui plaisait aux jeunes hommes. Le travail amena parmi ce peuple l'abondance, la sociabilité calme et la douce gaieté, et il chantait : « Nadir est un pré» sent plus précieux que le fils ne l'est à » sa mère ; car pour nous rendre heu» reux il ne nous a point coûté de dou» leurs. »

Cependant quelques-uns s'élevèrent contre le pouvoir que le peuple avait

donné à Nadir; entre eux paraissait le premier un jeune homme, appelé Sibal; on le saisit. Les forts qui reconnaissaient la supériorité de Nadir et les vieillards à qui il avait enseigné la science de conseil lui dirent : « Faites mourir Sibal, pour » que son exemple instruise les autres. »

Mais Nadir répondit : « N'a-t-il pas reçu » de Dieu une destination plus conforme » à sa nature que de mourir au profit des » autres, comme le grain qu'ils broient » afin d'en faire leur nourriture? » Il fit venir Sibal et lui dit : « Pourquoi » as-tu voulu rejeter mes lois? ton » cœur n'était-il pas assez fort pour les » porter?

» — Tes lois, comme le miel que fait » l'abeille, dit Sibal, peuvent être douces » à celui qui les a façonnées; mais je » ne sais pas me nourrir du miel d'une » autre ruche.

» — Que celui qui sait aussi composer » le miel, dit Nadir, secoure ceux qui

» s'occupent à remplir la ruche. Aide-
» moi à donner des lois à ce peuple, et
» gouverne-le avec moi si tu le sais ; si
» tu sais mieux, gouverne-le à ma place. »

Sibal se prosterna; les paroles de Nadir étaient tombées sur son cœur, semblables à la pluie qui révèle à la terre les germes endormis dans son sein. Il dit : « Oh! Nadir, je vaux mieux que la mort
» qu'on voulait me donner; » et de même que le père engendre les fils qui font sa puissance, Nadir apprit à Sibal la sagesse, et la sagesse de Sibal accrut la force de Nadir.

Et la vie de Sibal fut devant les yeux du peuple un exemple qu'aurait emporté sa mort; car la voix de chaque jour élève un hymne à la gloire du soleil, mais la terre oublie en peu d'heures la nue qui s'est dissipée en orage.

Les grandes choses qu'avait faites Nadir furent racontées à la cour du sophi de qui dépendait la tribu instruite par Na-

dir ; et la cour voulut l'avoir, comme elle veut tout ce qu'il y a de précieux. Il vint à la cour du sophi ; il y vit Zuléiman qui s'était élevé par les armes ; il avait surpassé tous les guerriers en valeur, tous les chefs en fermeté de discipline ; le sophi venait de lui donner à gouverner une province qu'il avait conquise. « Conduis-la dans la paix, lui avait-» il dit, puisque tu l'as gagnée par la » guerre. » Mais Zuléiman ne savait que soumettre les hommes, ce qui se peut tant que dure la guerre. Le chasseur trace où il lui plaît l'enceinte dans laquelle il veut enfermer et poursuivre les bêtes des forêts ; mais le pasteur conduit ses troupeaux aux pâturages qu'ils préfèrent.

Zuléiman ne foulait point les peuples par son avarice, ne les assujettissait point à de lâches favoris, ne les forçait point à respecter une honteuse oisiveté ; au contraire, il voulait qu'ils ornassent leurs villes de pieux édifices, les obligeait à

construire sur la route du voyageur des fontaines ombragées de palmiers, à envoyer leurs enfans à des écoles où ils pussent s'instruire. Mais parce que, dans les moyens d'obtenir d'eux ces choses, il ne consultait pas leur caractère, mais le sien, ils n'adaptaient point leur volonté à ses lois; et contraints de s'y plier, comme la branche que l'enfant, pour s'en faire un arc, assujettit à une courbure qui lui déplaît, offense la main qui l'opprime, ou se dégage par l'autre bout en glissant sur la terre, de même ils obéissaient avec haine ou échappaient par la ruse.

« Ces hommes sont pervers, disait Zu-
» léiman; je sème parmi eux le bon grain
» de la vertu, et ils ne me rendent que
» l'ivraie du vice.

» — Brave Zuléiman, lui répondait
» Nadir, les hommes deviennent pervers
» en haine de la règle opposée à leurs
» penchans; ne crois donc pas pouvoir
» les conduire au bien par des règles con-

» traires aux penchans que Dieu leur a
» donnés pour y arriver. La volonté de
» l'homme impérieux est comme la foudre
» lancée contre un rocher ; le rocher
» la détourne, et elle va frapper un tem-
» ple. »

Zuléiman voulut un jour contraindre un esclave à continuer d'attaquer sans relâche de sa cognée un chêne noueux dont le tronc avait déjà lassé son bras; en vain il demanda du temps, Zuléiman le lui refusa : l'esclave alors usant d'un reste de force leva sa cognée, mais pour la faire retomber sur Zuléiman. Nadir accourut et le trouva expirant. « Si j'ai voulu hâter
» la vie, dit Zuléiman, c'était pour que
» son court espace me fournît le temps
» d'arriver à de grandes choses.

» — Oh ! Zuléiman, répliqua Nadir,
» rien ne peut être grand que ce qui se
» conduit sur les destins tracés par le
» doigt de celui qui seul est grand. »

Mais il le pleura; car Zuléiman avait

été fort dans l'action, il ne lui avait manqué que de s'appuyer sur l'obéissance.

Nadir entra aussi dans les palais de Massour; il l'y trouva semblable au fruit nourri de la prodigalité d'une terre trop fertile, de l'abondance de la source et dans les humides fraîcheurs de l'ombrage. Les vents qui purifient l'air, les généreuses ardeurs du soleil, n'ont jamais pénétré jusqu'à lui. Il succombe accablant de son poids la branche qui le porte, gonflé de sucs inutiles, insipide, décoloré. Tel paraissait Massour. La vie était pour lui languissante, car il ne savait point la ranimer. En vain il demandait de la nouveauté aux plaisirs, la coupe des délices était remplie; elle n'y coulait plus que pour faire déborder le vase sans y rien ajouter.

L'infortune alors vint menacer Massour, et il la vit comme un fantôme qui glace de terreur, bien qu'on sache que ce n'est qu'un fantôme. Ses richesses ne

lui donnaient plus de joie, et, pour conserver ses richesses, il abandonna, les yeux pleins de larmes, à la haine d'un ennemi puissant l'ami qui avait imploré son secours.

Alors Nadir sortit des palais de Massour en disant : « Dieu a donné l'acti-
» vité à l'homme comme le courant aux
» eaux pour les empêcher de se corrom-
» pre. »

—

Troisième Livre.

LE DÉSERT.

Nadir fut à son tour visité par l'infortune ; la calomnie le poursuivit, l'injustice parvint assez haut pour l'atteindre. On le bannit loin de l'épouse qu'il chérissait, du fils qui venait d'ouvrir les yeux à la lumière, et sa vie fut desséchée comme l'été, lorsque, plein d'ardeur et de force, il a perdu ses couleurs,

Le peuple auquel il avait enseigné l'industrie et le bonheur fut livré à des mains avides qui lui firent du travail un fardeau, et le souvenir qui rafraîchissait Nadir devint pour lui une source amère et empoisonnée.

Il vit l'iniquité s'étendre sur son pays et fut forcé de la voir en silence. L'iniquité redouta jusqu'à son silence, et Nadir fut obligé de fuir dans les déserts stériles, où les regards dévorans de l'iniquité ne vont point chercher de proie. Il y rencontra le sage, qui lui dit : « J'ai voulu finir en paix ma vie; » ces rochers, entassés immobiles l'un » sur l'autre depuis le premier jour du » monde, ne renonceront point à leur » nature pour se mettre d'eux-mêmes en » mouvement et m'écraser. La pluie peut » engourdir mes membres de froid sans » que je l'accuse de manquer à la loi » qui lui fut donnée. Ainsi je n'ai point » de haine contre ces rochers menaçans,

» ni contre la pluie qui me glace; mais
» la vue de l'iniquité fatigue mon âme à
» la haïr; car du même enfantement nais-
» sent deux jumeaux : l'iniquité, qui est
» contre l'ordre; et la haine de l'ini-
» quité, qui est le rétablissement de
» l'ordre. »

Peu de temps après ces paroles le sage mourut, et Nadir lui voyant fermer les yeux s'écria : « C'est maintenant que je
» suis seul ! »

Les yeux du sage se rouvrirent, et il dit : « Mon fils, la plante sait que Dieu
» la voit, mais l'homme porte Dieu en
» lui; qu'il ne dise donc jamais : Je suis
» seul; » et le sage expira. Nadir sortit de la caverne où venait d'expirer le sage; et il réfléchit sur le sens de ses paroles.

Assis sur le rocher, il vit se glisser et monter vers lui à travers les pierres un serpent qui, de temps en temps, dressait sa tête et sifflait comme s'il eût cherché autour de lui quelque objet à sa colère.

NADIR SAISIT UN MORCEAU DE ROCHE
ET ECRASA LA TÊTE DU SERPENT.

Imp. Firault 31 rue St André des Arcs, 37, Paris.

Nadir saisit un morceau de sa roche et en écrasa la tête du serpent, dont le corps s'agita et se tortilla long-temps après que sa tête fut demeurée entre les deux pierres. Enfin il resta sans mouvement et pendait le long de la roche. Nadir le regardait, regardait le sage étendu dans la caverne : « Tous deux, dit-il, vont » rendre à la terre la poussière qu'ils » en ont tirée ; mais à quoi a servi que » le serpent sortît de la poussière? » Et il interrogeait l'œuvre du Très-Haut.

Le soleil venait de descendre derrière les rochers qui servaient d'horizon à Nadir. Un vent froid s'éleva, poussé par de sombres nuages ; il sifflait dans les rochers et pénétra jusqu'à l'âme de Nadir, déjà languissant à cause de la mort du sage. Il demeurait immobile, et se livrant sans défense au vent froid et à l'affliction. Mais un souvenir de sa vie passée traversa son âme ; il songea à ce qu'il avait été, et se dit : « Nadir ne pé-

» rira pas accablé par la tristesse et le » vent du soir. » Il se leva, rassembla les broussailles éparses çà et là dans les fentes du rocher, où croissaient aussi les racines sauvages dont Nadir faisait sa nourriture; il fit sortir du feu d'un caillou : une flamme brillante se dégagea tout à coup d'une épaisse fumée; la lueur se jouait avec les rochers et semblait peupler le désert. Les traits du sage qui reposait dans la caverne en reçurent quelques teintes qui ressemblaient à la vie. Nadir le vit, et quelques larmes roulèrent dans ses yeux au souvenir de l'amitié; mais la force était rentrée dans son cœur, la flamme s'apaisa, tomba, s'éteignit. Une couche grisâtre recouvrit les débris encore brûlans, et bientôt de ce haut amas de broussailles il ne resta plus qu'un mince lit de cendres, à peine visibles sur le rocher où elles s'étaient consumées. « Les » voilà, disait Nadir, rentrées aussi dans » la poussière; mais moi, qu'elles ont

» réchauffé, je n'ai pas le droit de deman-
» der à quoi il a servi qu'elles en soient
» sorties. »

Le vent avait fui, entraînant les nuages; la lune élevait lentement son disque de lumière vers le haut de la voûte bleue d'où jaillissaient des milliers d'étoiles étincelantes. Chaque astre du firmament semblait verser un de ses rayons dans l'âme de Nadir. « Œuvres brillantes du
» Très-Haut, dit-il aux étoiles, quel
» homme osera élever la voix jusqu'à
» vous pour vous demander à quoi vous
» servez dans l'univers? »

Et il cherchait de l'œil cette trace blanchâtre que marquent à peine sur l'azur du ciel des amas d'étoiles innombrables comme les sables de la mer, au sein des espaces où l'œil de l'homme ne les saurait plus distinguer, où elles ne servent pas même à réjouir sa vue; et au-delà encore de ces étoiles, à peine visibles à l'homme, nagent peut-être,

dans des espaces qui s'étendent toujours sans jamais finir, d'autres astres dont la vue ne sera pas même avertie. Nadir pensa à ces choses et rabaissa ensuite ses regards, les recueillant en lui-même, et il dit : « Comme ces étoiles sont perdues » pour moi dans l'espace, le bien que » j'ai fait sera perdu dans le temps. » Peut-être déjà il n'en existe plus rien, » peut-être déjà il a produit le mal ; car » si on a rendu méchans ces hommes que » j'avais rendus bons, ils seront habiles » à faire le mal de tout ce que je leur » avais appris pour faire le bien. Et je » ne demande pourtant pas à ma cons- » cience : A quoi sert-il que j'aie fait » le bien ? Car, lorsque j'ai payé mon » créancier, s'il jette dans la mer l'or » que je lui ai remis, je ne dirai point : » A quoi sert-il que j'aie payé mes dettes?

» Roi souverain des mondes, s'écria » Nadir, chaque créature t'apporte en » tribut son existence, accomplissement

» de ta volonté ; et ce tribut dont tu
» composes tes trésors, ô maître puissant
» de la vie! qui oserait t'en demander
» l'emploi ? » Et, au clair de la lune,
il voyait le corps du serpent qui pendait
le long de la roche, et il lui dit : « Tu as
» vécu pour le mal ; mais le mal aussi
» paye son tribut à la volonté du Très-
» Haut. L'homme en ignore l'emploi
» comme l'insecte qu'a fait périr le vent
» glacé de cette nuit a ignoré que le vent
» chasserait les nuages. O serpent, tu as
» payé ton tribut ; car Dieu t'a voulu,
» et tu as été l'accomplissement de la
» volonté du Très-Haut. »

Nadir regarda aussi la légère couche
de cendre que la flamme avait laissée dans
le rocher, et il dit : « Tandis que la
» flamme dévorait ces broussailles, elle
» réchauffait mes membres et mon cœur.
» Quand Dieu a tiré l'homme des trésors
» de sa puissance, il lui a dit : — Tu
» as le choix d'être la flamme qui dévore

» le tronc du chêne, ou la chaleur qui
» en sort et réjouit le cœur de l'homme.
» Le méchant a répondu : — Je serai la
» flamme dévorante; — et il ne s'est oc-
» cupé qu'à dévorer; mais Dieu l'a forcé
» de produire la chaleur. C'est la vo-
» lonté de Dieu qui a fait le bien; c'est la
» volonté du méchant qui a fait le mal,
» d'où Dieu tire le bien. »

Nadir s'endormit calme dans ses pensées, et se réveilla le lendemain comme pour une nouvelle existence; car il avait reposé, dans la volonté de Dieu, les incertitudes de son esprit, et il regarda d'un œil ferme le désert et son étendue, sa solitude et son aridité. Il ferma la caverne où reposait le corps du sage; il rendit le serpent à la terre, et le vent du matin avait dispersé dans les airs la cendre de son foyer; mais leurs leçons demeuraient dans le cœur de Nadir, et il disait : « La nature entière dépose des
» germes dans le cœur de l'homme, et

» l'homme les fait croître et les élève à la » pensée de Dieu. » Cependant la pensée de Dieu tourmentait quelquefois son ame; remplie de l'image, elle demandait à s'élancer vers lui, et il se prosternait et disait : « Mon Dieu, je te connais, mais » comme l'ami dont les yeux languissent » après la vue de son ami. »

Le flot de la fortune revint soulever Nadir. L'iniquité avait passé sur son pays, semblable à l'orage, et ces peuples se ranimaient dans la fraîcheur du repos après la tourmente. Nadir revit l'épouse qu'il chérissait et l'enfant qui déjà savait frapper dans ses mains et pousser des cris de joie lorsqu'il entendait prononcer le nom de Nadir. Il fut revêtu d'un grand pouvoir pour faire le bien ; et plus il sentait les bienfaits du Tout-Puissant, plus il avait besoin de sa présence, et il cherchait partout.

Il vit un jour son fils s'élancer plein de colère contre l'animal qui voulait

mordre sa nourrice, et il dit : « Dieu a » parlé à cet enfant ; car de qui aurait-il » pu apprendre l'amour et le courage? »

Il surprit le méchant tâchant de se donner à lui-même des prétextes pour colorer l'injustice qu'il pouvait commettre sans danger, et il dit : « Dieu est là de- » vant le méchant, car le méchant n'ose » passer pour aller droit au mal ; » et il ajoutait : « Dieu très-haut que je reconnais » partout, fais-toi sentir de plus près à » mon cœur. »

Un jour Nadir, trompé par de fausses apparences, condamna aux verges un homme de bien que des pervers avaient injustement accusé près de lui ; et Nadir prononça son arrêt les yeux fermés, comme celui qui rêve, agit et raisonne sans voir autour de lui, d'après les choses qui, durant son sommeil, existent dans sa pensée ; et tandis qu'il subissait son supplice, cet homme de bien disait à ses amis, dont l'indignation se répandait en paroles

---

amères : « Qu'une injustice commise ne » nous en fasse pas commettre une autre » en accusant le vertueux Nadir. »

Un homme qui aimait Nadir courut lui rapporter ces paroles. Il fut étonné, ordonna qu'on suspendît le supplice, et cet homme fut amené en sa présence. Alors les yeux de Nadir s'ouvrirent, il vit devant lui l'innocent qu'il avait condamné, et la vérité s'éleva comme une torche ardente qui lui causait une cuisante douleur. Dans son angoisse, il versa des larmes et implora, en se prosternant, le pardon de l'homme de bien, qui lui dit : « O Nadir, tu ne m'as pas fait de mal, » tu ne m'as pas rendu injuste envers toi; » et tu ne t'es pas non plus fait de mal » à toi-même, car c'est ton erreur et non » pas toi qui a été injuste envers moi. »

Ces paroles redoublèrent la douleur de Nadir, quand il vit quelle vertu il avait maltraitée, mais en même temps il sentit une joie ineffable à voir tant de vertu, et

sa douleur s'écoulait avec ses larmes; et, dans l'immensité de sa joie, il dit à l'homme de bien : « Tu es mon frère. » Puis il se prosterna de nouveau, et dit à Dieu : « O mon Dieu ! tu vis en nous; » perfection qui te complais en toi-même, » ce sont tes propres félicités que tu » communiques à l'homme, lorsque son » ame est ravie en toi au spectacle de » la vertu. Père de tout bien ! Nadir » repentant te reconnaît aux délices in- » finies qu'il éprouve à contempler la » vertu qui le condamne. » Et il se releva en disant : « Dieu vit en nous, et » l'homme le sent en lui-même et jouit » de sa présence ! » et la joie des bienheureux illuminait son visage.

On a perdu le reste des livres où fut écrite la vie de Nadir; mais les sages qui, dans leur vieillesse, se souvenaient encore d'avoir entendu ses paroles, ont rapporté que depuis cet instant le calme ne s'écarta plus de son ame, ni la séré-

nité de son front ; et qu'au moment où, plein de jours, il sentit son ame prête à s'envoler dans le sein du Tout-Puissant, semblable à l'enfant qui, au milieu de ses jeux, voyant arriver son père, lui tend les bras de loin, et, courant vers lui, déjà lui raconte sa joie et ses plaisirs, Nadir, les mains et les yeux levés vers le ciel, s'écria dans une sainte extase : « Grâces te soient rendues, père miséricordieux, qui as accordé à Nadir tout » ce que l'homme peut obtenir sur la » terre ! » Et ses mains retombèrent et il s'endormit reposé ; car la tâche de son corps était accomplie.

LA MÈRE ET LA FILLE.

MARIETTE se désespérait de ce que sa mère voulait lui faire recommencer une seconde page d'écriture, parce que la première avait été mal. Elle avait employé à pleurer et à se dépiter près d'une demi-heure, qui lui aurait suffi pour accomplir sa tâche; car Mariette, quoique âgée de neuf ans et pleine de bons sentiments, n'était pas toujours raisonnable, et il suffisait d'une fantaisie ou d'un

mouvement de colère pour lui faire oublier les meilleures résolutions.

« Ma fille, » lui dit enfin madame Leroi, qui pendant tout ce train travaillait tranquillement de l'autre côté de la chambre, « puisque cela ne peut être » autrement, je te conseillerais d'en » prendre ton parti.

» — Cela ne peut être autrement? » s'écria Mariette avec aigreur, et qu'est-» ce qu'il y a donc de si nécessaire à ce » que j'écrive cette page?

» — Cela est nécessaire, puisque je le » veux.

» — Et pourquoi le voulez-vous?

» — Parce qu'il le faut.

» — Il le faut, parce que vous le vou-» lez. N'êtes-vous pas absolument la maî-» tresse?

» — Non, assurément. »

Alors un nouvel accès d'indignation saisit Mariette; elle se renversa sur le dos de sa chaise: « Vous n'êtes pas la maî-

» tresse!... vous n'êtes pas la maîtresse! » répétait-elle en frappant chaque fois ses deux poings sur la table, « quand il faut » que je fasse votre volonté sur tout... » Comme l'autre jour encore, vous di- » siez à madame Thibourg, en parlant » de moi : J'appartiens à cette enfant. » Dire que vous m'appartenez en me con- » trariant toute la journée!

» — C'est précisément parce que je » t'appartiens, dit en souriant madame » Leroi, qu'il faut bien que je te contrarie.

» — Ah! par exemple, maman, » s'écria Mariette, se tournant vers madame Leroi les bras croisés, et d'un ton que sa colère avait tourné en impertinence, « pourriez-vous bien me faire le plaisir » de m'expliquer cela?

» — Je ne vous expliquerai rien dans » ce moment-ci, » lui répondit très-sévèrement sa mère; et, lui imposant silence, elle l'obligea de se mettre à son ouvrage, ce qui ne réussit pas, comme on peut le

penser, à calmer l'irritation de Mariette. Elle se révolta en silence, écrivit mal, s'attira de nouvelles punitions, et passa le reste de la journée en alternatives de fautes et de désespoir. Mais le lendemain Mariette s'éveilla en si bonne disposition, se leva si diligemment, fit si pieusement ses prières, eut si promptement mis ses affaires en ordre et fini ses premières tâches, en les faisant toutes plus longues qu'elles ne lui avaient été données afin de réparer ses fautes passées, qu'à l'heure du déjeuner elle vit enfin percer un sourire sur le visage de sa mère, qui depuis la veille n'avait pas quitté sa sévérité. Elle lui dit : « Enfin, maman, vous voilà donc » redevenue contente!

» — Et dis-moi, pour qui suis-je con- » tente? Pour toi, ou pour moi?

» — Je sais bien que c'est parce que » j'ai fait mon devoir; mais il n'en est » pas moins vrai, maman, que mon de- » voir c'est votre volonté, et que c'est

» toujours vous qui êtes la maîtresse de
» faire de moi ce que vous voulez.

» — Quoi! même de te noyer comme
» on a noyé les petits chats qui sont nés
» cette nuit dans le grenier?

» — Mon Dieu! maman, je ne dis pas
» cela; mais vous êtes la maîtresse de
» me faire obéir à toutes vos volontés.

» — Ainsi quand je voudrai que tu
» ailles voler le sucre de notre voisine
» lorsqu'elle laisse sa porte ouverte, ou
» son sirop, ou ses tasses, je serai maî-
» tresse de t'y envoyer?

» — Quelle idée, maman! comme si
» vous pouviez vouloir ces choses-là.

» — C'est-à-dire qu'il y a des choses qu'il
» ne m'est pas permis de vouloir, ni par
» conséquent de t'ordonner. J'ai vrai-
» ment là une belle autorité! Mais puis-
» je au moins ne pas vouloir? Si je n'a-
» vais pas voulu t'apprendre à lire et à
» écrire; si, quand je te nourrissais, je
» n'avais pas voulu te changer quand tu

» en avais besoin, ou me lever la nuit
» quand tu criais, cela m'aurait-il été
» permis?

» — Mais, maman, vous savez bien que
» cela m'aurait fait mal.

» — Comment! je ne suis pas maîtresse
» de vouloir ce qui te ferait mal? je suis
» obligée de vouloir ce qui t'est avanta-
» geux, et tu appelles cela faire ma volonté?

» — Mais c'est toujours votre volonté
» que je fais, maman, puisque c'est vous
» qui m'ordonnez.

» — Et quand est-ce que je t'ordonne
» de faire une chose?

» — Quand vous croyez qu'elle est bien.

» — Et suis-je maîtresse de croire,
» comme je le veux, qu'une chose est
» bien ou qu'elle est mal?

» — Assurément, maman; personne
» ne vous en empêche. »

Madame Leroi ne répondit rien, mais l'instant d'après elle dit à sa fille : « Ma-
» riette, je compte la semaine pro-

» chaine commencer à t'apprendre à
» dessiner avec le coude.

» — Comment! maman, s'écria Ma-
» riette en éclatant de rire, dessiner avec
» le coude! et comment tiendrai-je mon
» crayon?

» — Avec la pointe de ton coude; rien
» n'est plus facile.

» — Mon Dieu! maman, qu'est-ce que
» vous venez me conter là? » continuait
Mariette en riant toujours plus fort.

« — Une chose, ma fille, que je te prie
» de croire pour l'amour de moi.

» — Mais, maman, comment voulez-
» vous que je croie cela?

» — Tu me disais tout à l'heure qu'on
» était maîtresse de croire ce qu'on vou-
» lait.

» — O mon Dieu! que cela est dif-
» férent!

» — Pour toi peut-être, mon enfant;
» mais, pour moi, je t'assure que quand
» ta page est mal, j'ai beau la regarder

» par en bas, par en haut, il m'est im-
» possible de croire qu'elle soit bien; et
» quand tu ne veux pas bien faire, il
» me vient tout de suite dans la tête que
» je suis obligée de t'y forcer par des pu-
» nitions. Que veux-tu que j'y fasse?
» je ne peux pas croire autrement, et il
» faut bien que j'obéisse à mon idée,
» comme il faut que tu obéisses à ma
» volonté. Je ne suis pas plus maîtresse
» de te mal élever que tu ne l'es de me
» désobéir. »

Mariette était accoutumée à regarder le devoir comme une nécessité, quoiqu'elle y manquât souvent, et ne croyait pas qu'une personne raisonnable pût s'y soustraire, pas plus qu'elle ne pouvait se soustraire à la force. « Au moins, maman,
» dit-elle, vous conviendrez bien qu'il n'est
» pas vrai que vous m'apparteniez. »

En ce moment, madame Thibourg entra. « Venez vite, dit-elle à son amie,
» j'ai un billet pour Malmaison; mes pe-

» tites m'attendent dans le fiacre ; j'ai
» emporté dans un panier de quoi dîner :
» dépêchez-vous.

» — Voilà un morceau de tapisserie
» que j'ai promis de rendre cette se-
» maine, » répondait avec anxiété madame Leroi regardant tour à tour son métier et sa fille, qui, après avoir poussé un cri de joie, à la proposition de madame Thibourg, demeurait immobile d'inquiétude en voyant tarder la réponse de sa mère.

« Je me chargerais bien de Mariette,
» dit madame Thibourg ; mais ma bonne
» est malade, et comme il y a là de l'eau,
» j'aurai bien assez de veiller à mes pe-
» tites. Allons, vous travaillerez un peu
» plus ces jours-ci.

» — Mais si je suis malade comme la
» semaine dernière ?.... J'ai bien peur
» que ce ne soit pas raisonnable.

» — Vous ne serez pas malade, et cela
» est parfaitement raisonnable. Il y a là

» de beaux tableaux qu'il faut que vous
» fassiez voir à Mariette. Venez.

» — Allons, puisque cela est raison-
» nable, » dit madame Leroi en souriant, les yeux fixés sur Mariette, dont le visage avait changé six fois de couleur en l'espace d'une minute. On juge si les transports furent vifs, la toilette bientôt faite, et les plaisirs de la journée parfaits. Il n'est pas nécessaire d'expliquer les délices d'un dîner fait sur l'herbe sans serviettes et sans assiettes, ceux d'une salade qu'on cueillit soi-même, et le ravissant plaisir d'aller, à chaque coup que l'on buvait, rincer son verre à la fontaine qui coule à la porte du jardin. Mariette, toujours tendre quand elle était contente, embrassa bien sa mère trente fois dans la journée; et le soir, malgré la fatigue, le plaisir de parler de ces joies la tenait tellement éveillée, que madame Leroi fut presque obligée de la gronder pour la faire coucher. « Tu ne penses pas,

» dit-elle, que pour tes beaux yeux il
» faudra que je me lève deux ou trois
» jours de suite à quatre heures du matin?

» — Vous savez bien, maman, dit
» Mariette, que c'était pour mon utilité.
» Il fallait absolument que je visse les
» tableaux de Malmaison.

» — Et pourquoi, ma fille, demanda
» en souriant madame Leroi, fallait-il
» que je préférasse ton utilité à la mienne?
» Est-ce que je serais faite pour servir à
» ton usage, dis-moi, est-ce que par hasard
» je t'appartiendrais?

» — Ah! maman, dit Mariette en em-
» brassant sa mère, appartenez-moi, je
» le veux bien, puisque c'est pour faire
» ce qui me fera plaisir; » et Mariette
s'endormit sur cette idée, qui ajouta au
charme de ses rêves.

Nulle mère, en effet, n'appartenait
plus entièrement à son enfant. Veuve
d'un employé qui l'avait laissée sans for-
tune avec cette fille encore toute petite,

madame Leroi n'avait pas imaginé qu'il lui restât dans le monde une autre tâche que celle d'élever Mariette, de la rendre estimable, et de la mettre en état de subvenir honorablement à son existence. L'éducation de sa fille était son premier soin, elle y sacrifiait les avantages qu'elle aurait pu tirer de ses talens. Madame Leroi était très-forte musicienne. Elle avait été destinée dans sa jeunesse à devenir maîtresse de chant et de harpe; mais sa poitrine étant demeurée à dix-huit ans fort affaiblie par les suites de la rougeole, elle fut obligée de renoncer à cette destination, et tourna toute son application vers la peinture; ce qui lui fut aisé, car elle était fille d'un peintre, qui lui avait donné dans sa jeunesse des leçons de son art. Mais, peu de temps après, elle perdit son père, et, n'ayant que fort peu de ressources, se trouva heureuse d'épouser M. Leroi, homme déjà âgé, d'un caractère assez bizarre, et à qui il

n'aurait nullement convenu que sa femme passât sa vie dehors à donner des leçons. Comme il avait un revenu suffisant pour la faire vivre, elle borna ses occupations aux soins de son ménage et à celui de s'instruire et de former son esprit pour élever les enfans qu'elle aurait. Après en avoir perdu deux, elle mit au monde Mariette. Dès lors toutes ses affections se concentrèrent sur cette enfant. A la mort de son mari, se trouvant de nouveau sans moyens d'existence, ou à peu près, parce que M. Leroi, qui n'avait eu que très-tard la fantaisie de se marier, avait mis en viager toutes ses économies, et, depuis son mariage, n'avait guère pu en faire de nouvelles, elle délibéra en elle-même si elle reprendrait la carrière à laquelle elle s'était destinée d'abord; mais il aurait fallu abandonner Mariette à des mains étrangères, renoncer à la faire profiter des connaissances, des idées, des sentimens qu'elle

avait, pour ainsi dire, acquis à son intention, et, pour les lui communiquer, laisser se pervertir peut-être ou du moins s'effacer les heureuses dispositions que son œil de mère croyait déjà découvrir. Elle pensa que le point le plus important pour sa fille, dans le genre de vie difficile auquel elle était probablement destinée, c'était d'avoir été fortifiée de bonne heure par les principes d'une éducation vertueuse et solide. Elle borna donc l'emploi de ses talens à l'éducation de Mariette, dont les dispositions pour la musique pouvaient faire présager de grands succès dans cet art. « J'aurai vécu » pour elle, se disait-elle quelquefois; » elle sera heureuse pour moi. »

Mais en attendant, il fallait subsister; elle chercha donc un travail sédentaire qui pût la mettre en état de pourvoir à leurs modestes besoins. Elle s'était appliquée aux ouvrages de tapisserie, et ses connaissances en peinture l'avaient

rendue très-habile à tracer et à nuancer toutes sortes de dessins, de fleurs, de figures ou de paysages. Le hasard la servit, elle eut bientôt de l'ouvrage autant qu'elle en put faire, et il lui fut bien payé, parce qu'il était fort supérieur à celui des ouvrières ordinaires. Ce travail, qui lui permettait de suivre presque sans interruption toutes les leçons de Mariette, devint son occupation et sa ressource. Quelquefois Mariette lui disait : « Maman, » quand cesserez-vous donc de travailler » autant ?

» — Quand tu pourras travailler pour » moi, » répondait sa mère; et lorsque Mariette était en bonne disposition, cette réponse la faisait courir à la harpe.

Les dispositions de Mariette variaient dans une prodigieuse latitude. Avec un caractère élevé et une grande tendresse de cœur, elle avait quelquefois des violences et des entêtemens qui la rendaient entièrement différente d'elle-même, lui

donnant le désir de mécontenter sa mère, autant que d'autres fois elle avait eu de plaisir à la voir satisfaite; en sorte qu'on était alternativement ravi et touché de son amour naturel pour le bien, ou indigné de la perversité de ses volontés. Cependant sa mère, par un mélange d'indulgence et de fermeté, était parvenue à assouplir, en grande partie, ce qu'elle avait d'âpre dans le caractère; et la journée qui précéda celle de la Malmaison fut la dernière où madame Leroi eut sérieusement à se plaindre d'elle.

Cependant, le lendemain de cette jolie partie, en se levant, elle commença à s'apercevoir de la fatigue de la veille. Elle s'habilla nonchalamment, s'asseyant sur tous les fauteuils qui se trouvaient en son chemin, et quand la portière, qui montait tous les jours pour faire leur ménage et leur cuisine, vint sonner à la porte, elle se leva si lentement pour lui aller ouvrir, qu'on eût dit qu'elle

ne pouvait se décoller de dessus sa chaise.

« En vérité, maman, dit-elle ensuite » à sa mère en se rejetant dans un grand » fauteuil placé près de la porte, comme » si elle n'eût pu se soutenir plus long- » temps, si vous m'appartenez, comme » vous le dites, je vous enverrais bien » aujourd'hui faire les commissions à ma » place.

» — Ah! ma fille, lui répondit sa » mère d'un ton moitié sérieux, moitié » plaisant, je me propose quelque chose » de bien plus fatigant, c'est de te les » faire faire.

» — Vraiment, maman, cela vous fa- » tiguera beaucoup!

» — Si tu savais comme je suis lasse! » Eh bien! il n'en faudra pas moins que » je te dise : Mariette, va ouvrir la porte, » ou va fermer la fenêtre, ou ramasser » mon peloton.

» — Eh bien! maman, est-ce que

» c'est à vous que cela fera mal aux
» jambes?

» — Songe donc, Mariette, tu auras
» tant d'humeur! il faudra si souvent
» que je gronde pour t'obliger à faire ton
» devoir! car tu sais que c'est là le
» mien, et que pour avoir été à Malmai-
» son, on n'en est pas plus dispensé de
» faire son devoir. Quelle journée j'au-
» rai là! car je sais que tu n'es pas fille à
» me l'épargner.

» — Qui vous le dit? demanda Ma-
» riette d'un air piqué.

» — Oh! cela serait bon, reprit ma-
» dame Leroi, si tu étais plus grande,
» plus raisonnable. Je te dirais : Ma
» fille, tant que tu as eu besoin de moi,
» je t'ai appartenu; à présent, c'est à toi
» à m'appartenir, à t'occuper de m'être
» utile. Fais donc ce que je te demande,
» pour m'épargner de la peine; et tu le
» ferais, car tu serais raisonnable. »

Alors Mariette se leva, rangea avec

activité toutes ses affaires, et se mit à ses leçons, si déterminée à vaincre sa lassitude qu'elle ne s'en aperçut bientôt plus. Sa résolution se soutint glorieusement toute la matinée, et sur tous les points. Elle n'hésita pas une seule fois à se déranger dès que sa mère le lui disait, et prévint même aussi souvent qu'elle le put les ordres ou les demandes. S'étant aperçue que madame Leroi cherchait des yeux son tabouret, elle le vit la première, et se hâta de le mettre sous les pieds de sa mère. Une autre fois que le peloton avait roulé à l'autre bout de la chambre, Mariette y fut aussitôt que lui, et le rapporta à sa mère, qui lui dit en souriant : « En vérité, Mariette, » je serais tentée de croire qu'aujour- » d'hui c'est toi qui m'appartiens. » Et Mariette toute joyeuse sauta au cou de sa mère. Cependant l'instant d'après, ayant barbouillé un passage sur la harpe, elle s'impatienta contre madame Leroi, qui

voulait l'obliger à le répéter. « Ma-
» riette, lui dit celle-ci, ne me force
» pas à me rappeler que je t'appartiens,
» et que si tu continues je serai, pour
» ton utilité, obligée, malgré moi, de te
» gronder. »

Mariette se remit aussitôt; et cette matinée, qui avait paru devoir mal commencer, se termina sans nuages et dans un bonheur complet.

A leur dîner, qui était toujours très-modeste, elles eurent deux côtelettes de mouton. « Maman, dit Mariette, voulez-
» vous me donner celle qui a un os?

» — Non, en vérité, ma fille, lui dit
» sa mère, car tu sais que je l'aime
» mieux; et, ajouta-t-elle en riant, je
» suis trop dévouée à tes intérêts pour
» te laisser prendre la mauvaise habitude
» de te préférer ainsi aux autres.

» — Mais, maman, quand c'est vous
» qui prétendez m'appartenir.

» — Ah! ma fille, je sais trop ce que

» je dois pour te permettre d'abuser de » mon dévouement. » Et elle s'empara de la côtelette.

« Allons, dit Mariette, il vous profite » bien toujours.

» — Certainement, reprit madame » Leroi du même ton, rien ne profite » comme de faire son devoir. » Mariette secoua la tête; mais elle était trop contente d'elle-même ce jour-là pour être tentée d'avoir de l'humeur; et lorsque bientôt après, sur leur demi-livre de cerises, madame Leroi n'en prit que trois ou quatre, disant qu'elle ne s'en souciait pas, Mariette comprit bien que c'était pour qu'il lui en restât davantage.

Dans l'après-dînée, un ancien ami de M. Leroi vint faire une visite à sa femme. Il était vieux et ennuyeux, et demeura toute la soirée, au grand déplaisir de Mariette, que le travail de la matinée avait si bien reposée de la fatigue de la veille, qu'elle aurait fort désiré aller à la prome-

nade. Aussi voulut-elle tenter sur ce sujet quelques insinuations, qu'arrêtèrent les regards sévères de madame Leroi, et que la surdité de M. Lebrun ne lui permit pas de remarquer. La pauvre Mariette tâcha donc de prendre patience; et, se composant de son mieux, « Ma-
» man, dit-elle aussitôt qu'il fut parti,
» M. Lebrun vous a-t-il bien amusée?

» — Non, mon enfant; mais c'est un
» homme à qui je dois des égards; il est
» venu de loin, et pour rien au monde
» je n'aurais abrégé sa visite.

» — Allons, maman, reprit Mariette
» d'un ton capable, qu'elle accompagna
» d'un grand soupir, je suis toujours
» bien aise de voir qu'il y a des choses
» que vous pouvez faire contre mon in-
» térêt; car ce n'est assurément pas pour
» m'être utile que vous m'avez privée
» de ma promenade, d'une chose bonne
» à ma santé.

» — Ah! ma fille, tu n'imagines pas

» à quel point il était important pour toi
» que je ne te menasse pas aujourd'hui à
» la promenade.

» — Voyons, maman, comment vous
» me prouverez cela.

» — Tu n'en mourras pas, du moins
» je l'espère; et songe combien il aurait
» été fâcheux pour ton éducation que je
» t'accordasse une chose que tu ne devais
» pas me demander; car, conviens-en,
» tu ne devais pas me demander, ni même
» désirer que je manquasse d'égards pour
» M. Lebrun.

» — Fort bien, maman, je vois que vous
» trouvez partout des devoirs qui vous
» obligent à me contrarier.

» — Et sois bien tranquille, ma chère
» enfant, dit sa mère en lui frappant sur
» la joue d'un air amical, je ne manque-
» rai pas à un seul. »

Mariette fit un peu la moue, mais en riant; la bonne conduite du matin garantissait celle du soir.

Le lendemain, Mariette et sa mère allèrent acheter des robes dont elles avaient besoin. On leur montra d'abord deux coupons pareils et à très-bon marché, où il se trouvait de quoi faire une robe à Mariette, le spencer pour l'hiver, et beaucoup de reste pour la raccommoder. Une autre toile infiniment plus jolie tentait beaucoup Mariette; mais comme la robe de madame Leroi paraissait ne pouvoir se faire dans les coupons, il fallait bien qu'elle se résignât à les prendre pour elle. Pendant qu'elle déployait inutilement son éloquence pour engager le marchand à donner la robe à la pièce au même prix que les coupons, madame Leroi, à force de mesurer et de calculer, avait fini par trouver qu'avec des coutures dans les manches, et en se faisant une robe ronde au lieu d'une redingote, comme elle en avait eu le projet, elle pourrait se servir des coupons, et laisser l'autre robe à sa fille. Mariette résista d'abord à

cet arrangement; cependant elle se laissa vaincre, et, pleine de joie, emporta sous son bras sa jolie robe, entr'ouvrant à chaque instant en chemin le papier qui l'enveloppait pour la regarder. Lorsqu'en arrivant elle l'eut étalée sur son lit pour l'admirer et la faire admirer à la portière, elle regarda à côté les coupons de sa mère, et fit un soupir, puis alla s'asseoir sur les genoux de madame Leroi; et lui passant les bras autour du cou : « Ma-
» man, dit-elle d'un ton un peu triste,
» est-ce que c'est aussi pour votre devoir
» que vous m'avez laissé prendre la jolie
» robe?

» — Non, ma bonne fille, lui dit sa
» mère en l'embrassant tendrement,
» c'est pour mon plaisir. » Et Mariette ravie se laissa aller sans contrainte à la satisfaction que lui donnait sa robe; car elle vit bien que plus on la trouvait jolie, plus sa mère était joyeuse de lui en avoir fait le sacrifice.

A mesure que Mariette devint raisonnable, elle comprit mieux que si la joie d'une mère est de se sacrifier pour ses enfans, son devoir est de leur apprendre à ne pas abuser de sa bonté; et, bien persuadée enfin que sa mère ne la contrariait que quand elle y était obligée, elle s'appliqua à lui en épargner les occasions, et se trouva si bien de cette conduite que, leur confiance mutuelle croissant tous les jours, elles étaient presque comme deux amies.

Cependant, vers l'âge de quatorze ans, Mariette, grandissant beaucoup, tomba dans une espèce de langueur qui rendit son caractère triste et impatient. Quoiqu'elle eût déjà acquis assez d'empire sur elle-même pour contenir souvent ses fantaisies, cependant ce qui lui en restait suffisait pour exercer la bonté de madame Leroi, qui, craignant d'irriter d'une manière dangereuse la fâcheuse disposition de sa fille, employait des miracles de pa-

tience pour la ramener à la raison; et Mariette, quand la raison lui revenait, était prête à adorer sa mère pour sa condescendance.

Un jour madame Thibourg se trouva présente à un de ses accès d'humeur. Elle commença par vouloir raisonner Mariette; puis, impatientée de son aigreur, de sa déraison, et du ton qu'elle prit envers sa mère, qui voulait l'engager à se calmer, elle finit par lui dire quelques vérités assez dures, qui la mirent dans un tel état qu'elle sortit avec des cris et des larmes, et presque en convulsion. Sa mère, qui l'alla rejoindre après le départ de madame Thibourg, la trouva encore tremblante, mais apaisée et profondément honteuse de ce qui s'était passé, qu'elle cherchait pourtant encore à excuser, disant que madame Thibourg avait pris plaisir à la pousser à bout.

« Elle a pris plaisir, ma fille, lui dit » sa mère, à te prouver qu'elle avait rai-

» son et que tu avais tort; tu as voulu en » faire autant à son égard. Et dis-moi, » en supposant que vous voulussiez tou- » tes deux avoir raison, n'était-ce pas à » toi à céder?

» — Ah! maman, ce n'est pas comme » cela que vous faites avec moi, » dit Mariette, que la conviction de son tort fit fondre en larmes; car en ce moment elle se rappelait les bontés de sa mère.

« — Ma fille, lui dit madame Leroi, » c'est que je t'appartiens, que je dois » sacrifier tout ce qu'il y a en moi de » mouvemens personnels à la crainte de » t'en causer un seul qui puisse nuire » à ton caractère ou à ta santé; mais » dis-moi, Mariette, crois-tu qu'il y ait au » monde une autre personne qui t'ap- » partienne que ta mère? »

Profondément attendrie, encore ébranlée de la scène qui venait de se passer, Mariette se jeta en sanglottant dans les bras de sa mère: « Oh! maman, disait-

» elle, c'est vous qui me ménagez, vous
» à qui je devrais toujours céder bien
» plus encore qu'à personne.

» — Oui, ma fille, tu le devrais et tu
» le feras; ce que je te sacrifie, tu me le
» rendras un jour, et avec usure. Calme-
» toi, mon enfant, calme-toi; ta mère a
» ce qu'il faut de patience pour t'atten-
» dre. » Mariette jura dans son cœur de se dévouer au bonheur de sa mère, et, consolée par ses douces paroles, revint peu à peu à son état ordinaire. Depuis ce jour aussi elle travailla encore davantage sur elle-même, et parvint, avec l'aide de sa mère, à se dominer presque entièrement. Mais sa mélancolie et sa maigreur augmentèrent au point que le médecin déclara que si on ne lui faisait prendre l'air de la campagne, il ne pouvait répondre de sa vie.

Ce fut un terrible arrêt pour madame Leroi, dont les remèdes qu'il avait fallu à Mariette avaient presque épuisé les fai-

bles économies. Madame Thibourg, à qui elle conta sa douleur et son embarras, lui proposa de prendre en commun une petite maison de campagne à Saint-Mandé, qu'elle savait être à louer pour six cents francs. « Nous regagnerons bien, dit-elle, » par l'avantage d'y vivre à frais com- » muns, les cent écus que cela nous aura » coûté à chacune. » Madame Leroi savait bien au contraire qu'elle dépenserait au moins autant en vivant avec madame Thibourg, qui était plus aisée et moins économe qu'elle; mais, trop heureuse de trouver un moyen praticable de sortir de peine, elle pensa qu'elle en serait quitte, si cela était nécessaire, pour travailler davantage, et ne songea plus qu'à se procurer les cent écus qu'il fallait payer d'avance pour le loyer de la maison. Elle vendit pour cela son couvre-pied d'édredon, quatre belles gravures qui ornaient sa chambre, et compléta le reste de la somme, ainsi que ce qui était nécessaire

aux frais de transport, avec l'argent qu'elle avait destiné à faire mettre un poêle dans un petit endroit où elles mangeaient, parce que madame Leroi, ne voulant pas qu'il entrât dans sa chambre rien de sale et qui fût capable de ternir ses ouvrages, l'hiver, comme elle craignait beaucoup le froid, elle était obligée de manger dans la cuisine, où l'odeur du charbon lui faisait souvent mal à la tête et à la poitrine.

Ces arrangemens, qui ne purent demeurer inconnus à Mariette, lui causèrent un violent chagrin; elle était devenue d'une sensibilité excessive sur tout, et malgré l'extrême désir qu'elle avait d'aller à la campagne, la vente du couvre-pied d'édredon, qu'elle savait être nécessaire à sa mère, la jeta dans un tel accès de désespoir, que madame Leroi, pour l'arrêter, fut obligée d'avoir recours à la sévérité. « Oubliez-vous, Mariette, lui dit-» elle, que vous êtes obligée de travailler

» à reprendre vos forces pour pouvoir
» m'être utile un jour? »

Cette idée lui fit du bien, en détournant son imagination vers d'autres objets. Elle s'occupa des préparatifs du départ avec une activité qui rendit à sa pauvre mère un peu d'espérance et de joie; et, en effet, à peine fut-elle hors des barrières qu'elle sembla reprendre un nouvel être, et au bout de huit jours de séjour à la campagne on ne la reconnaissait pas, tant la vie avait promptement repris possession de cette figure si maigre et si pâle qu'elle avait semblé près d'abandonner. Madame Leroi ne pouvait se lasser de la regarder les yeux humides des larmes du bonheur; et les regards de Mariette cherchaient continuellement ceux de sa mère pour lui confirmer ce qui la rendait si heureuse. Avec la santé, Mariette retrouva la gaieté et l'ardeur de son âge, accompagnées d'une énergie de volonté qui la rendait capable d'accomplir

tout ce qu'elle se déterminait à entreprendre. Comme sa raison s'était singulièrement développée, elle employa les forces nouvelles qu'elle sentait croître en elle-même à acquérir les talens dont elle avait besoin, et les qualités qui lui manquaient. La tendresse dévouée de sa mère lui avait fait, surtout dans ces derniers temps, une impression si profonde, qu'elle était tourmentée du désir de pouvoir à son tour lui consacrer toutes ses facultés. C'est dans cette idée qu'elle s'appliquait avec une sorte de passion à regagner le temps que sa maladie lui avait fait perdre par ses études, et le plaisir de satisfaire sa mère était aussi la récompense journalière de ses efforts. Cependant lorsque le sourire et les paroles de madame Leroi lui exprimaient cette satisfaction, « C'est bien, maman, disait-elle avec » une sorte d'impatience, vous êtes con- » tente, mais c'est pour moi, parce que » vous pensez que les progrès que je

» fais me sont avantageux ; quand donc
» pourrai-je faire quelque chose unique-
» ment pour vous?

» — Patience, lui disait sa mère en
» souriant, je te promets que cela vien-
» dra.

» — Que cela vienne donc! » disait Mariette avec un ardent soupir, et elle redoublait d'application. Elle mit aussi un grand soin à regagner la bonne opinion de madame Thibourg, que lui avaient fait perdre les dernières scènes dont celle-ci avait été témoin ; car les jeunes gens et les jeunes personnes ne savent pas le tort qu'ils se font lorsqu'ils se laissent aller à leurs défauts devant les étrangers, qui, les jugeant en passant et seulement sur ce qu'ils ont pu voir, en prennent souvent contre eux des impressions désavantageuses, difficiles ensuite à effacer. Dans les premiers temps, madame Thibourg traita quelquefois Mariette avec prévention, lui supposant

des torts qu'elle n'avait pas. Mariette s'en irrita d'abord, mais sa mère lui fit comprendre la cause de cette injustice.

« Eh bien ! si elle est injuste, dit Ma-
» riette avec l'orgueil de son âge, tant
» pis pour elle.

» — Non, ma fille, tant pis pour toi,
» puisque c'est ta faute. Si ce n'était
» pas toi qui eusses causé cette injus-
» tice en te montrant sous un jour défa-
» vorable, tu pourrais en prendre ton
» parti et la supporter, pourvu que ce
» fût avec douceur ; mais, puisque tu
» l'as causée, il faut la détruire. »

Après quelques vivacités que Mariette accordait toujours d'abord à l'impatience de son caractère, et que la raison finissait toujours par surmonter, elle comprit la vérité de ce que lui disait sa mère, et s'attacha tellement à veiller sur elle-même, que bientôt on eut à peine à lui reprocher quelques mouve-

mens trop prompts, que réprimait facilement un mot ou un regard : quelquefois même madame Leroi se contentait de baisser les yeux; Mariette, alors avertie, rentrait aussitôt en elle-même, et avec une grâce et une franchise charmantes se hâtait de réparer la faute commencée. Aussi de l'avis de madame Thibourg et de tout le monde, Mariette, après huit ou neuf mois de séjour à Saint-Mandé, se trouva, sous tous les rapports, tellement changée à son avantage, qu'à peine pouvait-on la prendre pour la même personne : elle avait alors près de seize ans.

On retourna à Paris au commencement de l'hiver, madame Thibourg ne voulant pas le passer à la campagne, et le mauvais temps rendant plus difficiles les courses que madame Leroi faisait à Paris, et souvent à pied, pour aller chercher ou rapporter de l'ouvrage. Ces courses, trop fatigantes pour elle, avaient déjà nui à sa

santé; l'hiver, qui fut rigoureux, acheva de la détraquer. Mariette, persuadée que la privation du couvre-pied d'édredon contribuait aux souffrances de sa mère, était quelquefois saisie d'une espèce de fièvre d'impatience de ne pas voir arriver le temps où elle pourrait la soulager par son travail, et ne se calmait qu'en redoublant d'âpreté à l'étude. Le printemps fut froid et tardif; la provision de bois était finie. Madame Leroi, qui n'avait pu, à cause de sa santé, travailler pendant l'hiver autant qu'elle l'aurait désiré, ne voulant pas s'endetter, prétendait pouvoir se passer de feu; mais Mariette, qui la voyait souffrir, pleurait de dépit et d'inquiétude lorsque, chaque matin, ouvrant sa fenêtre, elle trouvait le temps aussi froid que la veille. Elle aurait désiré que sa mère lui permît de l'aider; mais, quoiqu'elle travaillât passablement, madame Leroi, qui n'avait pas voulu qu'elle perdît son temps à se

perfectionner dans ce genre d'ouvrage, n'osait se fier à elle, et la renvoyait à ses études en disant : « Sois tranquille, Ma-
» riette, tu auras le temps de travailler
» pour moi. »

Un jour enfin que madame Leroi avait été obligée de se recoucher à cause d'une forte migraine, on vint apporter un morceau de tapisserie à faire pour remplacer un morceau pareil d'un meuble qu'elle avait fait et que la chute d'une lampe avait couvert d'huile; on apportait aussi la chaise correspondante à celle qui avait été tachée, pour qu'elle refît l'autre exactement semblable. Mariette reçut l'ouvrage, le promit pour la semaine suivante, parce qu'on en était pressé, et tremblante d'une idée qui venait de lui entrer dans la tête, serra le tout dans un endroit où sa mère ne pût le trouver. Assoupie en ce moment, madame Leroi n'avait rien entendu. Mariette court au carton où elle serrait ses soies, et, avec un trans-

port de joie, elle y retrouve, comme elle l'avait espéré, toutes celles dont elle avait besoin pour ce morceau de tapisserie. Un vieux métier sur lequel elle avait souvent jeté les yeux fut tiré du grenier avec l'aide de la portière, qu'elle mit dans la confidence de son projet, et qui lui prêta, pour établir son ouvrage, une chambre inhabitée dont elle avait la clef. Avant le réveil de madame Leroi, le métier était monté, la chaise placée devant, et l'aiguille enfilée. Le lendemain, dès qu'il fit jour, Mariette, éveillée par son impatience, s'échappa sans bruit pour se mettre à l'ouvrage. Les deux heures de la promenade qu'elle faisait tous les jours avec madame Thibourg et ses filles furent consacrées au même emploi; seulement Mariette ne parla à madame Thibourg que du désir de surprendre sa mère par un talent qu'elle ne lui connaissait pas, sans rien dire des privations qu'elle voulait lui épargner et que madame Thibourg devait ignorer,

Les premiers jours, la harpe put souffrir un peu de la préoccupation de Mariette, car, en répétant ses passages, elle ne songeait qu'à l'assortiment de ses soies; mais enfin elle se trouva au-dessus de sa besogne. Comme il ne s'agissait que de copier, et que Mariette, comme toutes les personnes qui ont de la constance dans le travail, avait ce besoin de bien faire qui ne se rebute d'aucune difficulté, son coup d'essai réussit parfaitement; et le septième jour, la portière, madame Thibourg et ses filles, rassemblées en consultation, décidèrent que la copie ne pouvait se distinguer de l'original. La portière reçut aussitôt la commission de reporter l'ouvrage et d'en recevoir le prix, qui fut destiné à l'achat d'une demi-voie de bois.

Le lendemain matin, madame Leroi étant encore dans son lit, Mariette, qui ce jour-là avait senti avec un plaisir inexprimable le froid encore plus piquant qu'à l'ordinaire, arrangea doucement le

bois dans la cheminée, tandis que la portière, presque aussi contente qu'elle, apportait une grande poêle remplie de braise bien allumée. Madame Leroi, éveillée au pétillement de la flamme, demande ce que c'est, et gronde Mariette de ce qu'elle a acheté une falourde. « Une falourde, vrai-» ment! dit la portière avec fierté; venez, » madame Leroi, voir dans votre cuisine » si on a des falourdes comme ça; » et Mariette ouvrant les rideaux de sa mère lui montre dans la cheminée un bon feu bien établi, tel que depuis deux mois elle n'en avait vu un semblable : puis sans répondre à ses questions, lui jetant une robe sur les épaules, elle l'oblige à se lever pour venir dans la cuisine, où déjà la demi-voie de bois était rangée par les soins de la bienveillante portière. Ensuite elle la ramène bien vite auprès du feu, et, d'une voix que la joie entrecoupait, lui raconte ce qui s'est passé.

« Chère enfant! » dit sa mère attendrie

en lui mettant la main sur l'épaule. Ce furent les seules paroles qu'elle put prononcer. Mariette saisit la main de sa mère, et d'un air sérieux et animé : « A présent, maman, lui dit-elle, à » présent c'est bien moi qui vous ap- » partiens.

» — Oui, ma fille, j'entre en posses- » sion, dit madame Leroi avec une émo- » tion profonde. A ton tour, Mariette, » donne-toi à ta mère, ton temps est » venu. » Et Mariette, à genoux devant sa mère, lui baisait les mains dans une ivresse difficile à rendre.

Depuis ce jour, elle aida sa mère sans rien prendre sur les autres études ; sa force et son activité suffisaient à tout, car la source en était dans un sentiment inépuisable. A dix-huit ans, Mariette fut en état de commencer à donner des leçons. Depuis assez long-temps même elle s'était essayée avec succès sur la fille cadette de madame Thibourg. Elle eut d'abord des

LA MÈRE ET LA FILLE

T. I. P. 284

A TON TOUR MARIETTE DONNE TOI A TA MÈRE
TON TEMS EST VENU

, jne Imp. r. S. André des arts, 37, Paris.

élèves dans une pension de jeunes personnes, puis ses relations s'étendirent, et elle enseigna dans des familles respectables. Pendant les premiers temps, la portière fut chargée de la conduire et de l'aller chercher; mais ensuite la parfaite raison de Mariette, le maintien décent et même un peu sévère qu'elle devait au sentiment de sa situation, permirent à madame Leroi de la laisser aller seule, ce qui lui facilita les moyens de prendre plus d'écolières. Il y en eut bientôt assez pour suffire aux dépenses du ménage; et quand Mariette en rentrant trouvait sa mère un peu fatiguée, elle lui ôtait l'ouvrage des mains en disant: « Puisque je » vous appartiens, maman, c'est à vous » à faire ma volonté. » La santé de madame Leroi devint plus mauvaise. « Cela » m'est égal, disait-elle quelquefois, Ma- » riette est chargée de se bien porter pour » moi. » Et Mariette alors sentait avec une joie indicible s'élever en elle la cons-

cience de sa vigueur et de sa jeunesse.

On lui proposa un mariage avantageux, mais qui l'aurait séparée de sa mère, qui lui aurait ôté la liberté de travailler pour elle, aurait privé madame Leroi de la douceur et de l'intérêt qu'elle trouvait dans la société de sa fille. Heureusement que c'était à Mariette qu'on en avait parlé d'abord; elle pria qu'on n'en dît rien à sa mère, qui n'aurait pu consentir à ce qu'elle sacrifiât un pareil établissement. Elle l'en instruisit après avoir refusé; et voyant sa mère vivement affligée et même presque fâchée, elle se mit à genoux devant elle et lui dit doucement: « Ma mère, » je ne vous demande au monde qu'une » seule liberté, celle de continuer à » vous appartenir. »

» — Va, Mariette, répondit sa mère avec » un soupir, sois heureuse à ta manière. » Cependant le souvenir de ce mariage manqué lui tenait au cœur.

Quelque temps après, on parla devant

Mariette d'un officier que ses blessures obligeaient à se retirer du service, quoiqu'il n'eût pas trente-cinq ans. Il avait eu le bras gauche emporté; sa jambe droite cassée, quoique remise, le faisait boiter et souffrir beaucoup; tant de maux avaient détruit tous les agrémens de sa figure. Courageux, mais triste de voir sa destinée finie de si bonne heure, il s'était voué à la solitude et refusait même de se marier, trouvant, disait-il, qu'il était un trop triste présent à faire à une femme. Mariette, que les habitudes de son imagination livraient à l'entraînement de tous les sentimens généreux, répondit avec vivacité que c'était pourtant un beau présent à faire à une femme que de la charger du bonheur tout entier de son mari. Cette parole fut rapportée à M. de Luxeuil (c'était le nom de l'officier), et ce qu'on y ajouta sur le caractère de Mariette lui donna la curiosité d'en savoir davantage. En apprenant qu'elle avait consacré sa

vie au bonheur de sa mère, il lui vint en pensée que l'aider dans cette tâche serait un moyen d'obtenir sa reconnaissance et son affection. La personne qui lui avait parlé de Mariette, et ne l'avait pas fait sans dessein, démêla cette pensée, prit soin de l'encourager, et fit si bien que M. de Luxeuil d'abord se laissa parler de Mariette, puis en vint à désirer que Mariette entendît parler de lui, puis enfin à croire qu'il ne lui serait pas impossible de la rendre heureuse. Bref, la proposition fut faite, agréée avec une joie déjà pleine de gratitude; et M. de Luxeuil, aussitôt après son mariage, emmena sa femme et sa belle-mère à la campagne, dans une jolie habitation qu'il avait à trente lieues de Paris. Son premier soin en arrivant fut de conduire madame Leroi dans l'appartement qu'il lui avait destiné, et le premier mouvement de Mariette en y entrant fut un regard d'affection adressé à son mari pour le remercier de la re-

cherche qu'il avait mise à le rendre commode et agréable. On visita le reste avec un sentiment de reconnaissance que chaque instant contribuait à augmenter. Dans le salon, dans la salle à manger, la place réservée au fauteuil de madame Leroi était celle qui pouvait le mieux convenir. Le soin le plus attentif avait été apporté à ce que dans les détails de la vie journalière tout fût conforme à sa santé, à ses goûts, à ses habitudes. « Mes » amis, dit-elle avec attendrissement à » son gendre et à sa fille, je vois que » vous avez déjà beaucoup parlé de » moi. »

Mariette était bien heureuse, et pour M. de Luxeuil commençait un bonheur dont il n'avait jamais eu l'espoir ni même l'idée. Il n'a cessé depuis de s'augmenter. Faits pour s'unir tous les jours davantage par les vertus qui leur sont communes, tous les jours plus reconnaissans l'un envers l'autre de ce bonheur qu'ils se

doivent mutuellement, Mariette et lui sont arrivés à ce point de félicité qui ne laisse de peine que la crainte de la voir troublée. Madame Leroi peut à peine suffire à cette double affection : « Lais-
» sez-moi tranquille, leur dit-elle quel-
» quefois en riant ; que voulez-vous que
» je fasse de deux bonheurs à la fois? »

LE DEVOIR DIFFICILE.

Question de morale.

Un jour M. de Flaumont dit à ses enfants : — Je vais vous raconter une histoire qu'on m'a apprise, afin que vous m'en disiez votre avis.

Henry, Clémentine et Gustave vinrent promptement s'asseoir autour de lui ; et il leur raconta ce qui suit :

Un ouvrier nommé Paul, père de plusieurs enfants, qu'il nourissait de son travail, se promenait au bord d'une

rivière très-rapide et grossie par les pluies; l'eau faisait un tourbillon sous l'une des arches du pont qui était près de là, et y précipitait, avec beaucoup de bruit, les débris d'un bateau chargé de planches qu'elle avait mis en pièces. Paul regardait le torrent, et pensait: « Si je » tombais là-dedans, j'aurais peine à » m'en retirer; » cependant Paul était un habile nageur, qui avait même plus d'une fois sauvé des personnes près de se noyer dans cette rivière; mais dans ce moment-là le danger était si grand que Paul, malgré son courage, sentait qu'il y avait de quoi en être effrayé; et alors, il songeait à ses enfans, qui n'avaient que lui pour les soutenir, à son fils aîné, âgé de douze ans, qui promettait de devenir un bon ouvrier, mais qui, s'il perdait son père, n'aurait plus personne pour l'instruire et le protéger. Il songeait à sa fille, qu'il espérait pouvoir mettre bientôt en apprentissage; et au plus petit, à

peine sorti de nourrice, que sa sœur soignait, parce qu'ils n'avaient plus leur mère. Il pensait avec plaisir combien ils étaient proprement entretenus, bien nourris, bien portans, et se disait : « Cela » changerait bien, si on me rapportait » noyé ! » Et, en disant cela, il s'éloignait involontairement du bord, comme s'il y eût eu quelque danger qu'il fût entraîné dans l'eau. En marchant, il vit sur le pont un homme portant sur son épaule un paquet de vieilles ferrailles, qui regardait dans l'eau, et suivait des yeux une planche qui paraissait près de passer sous le pont. Il se baissa pour regarder si elle enfilait bien l'arche ; il se baissa trop, la tête lui tourna, et le paquet qu'il avait sur l'épaule l'entraîna ; il tomba dans l'eau en poussant un cri horrible. Paul jeta aussi un cri de douleur ; car il se sentait retenu sur le rivage par l'idée de ses enfans, en même temps qu'il aurait voulu secourir le malheureux qu'il

voyait près de périr ; il regarda autour de lui, dans une angoisse terrible ; il aperçut une grande perche, la saisit, et essaya, en s'avançant dans l'eau, sans perdre terre, de pousser une planche du côté de l'infortuné qui tâchait de nager de son côté. Mais tout fut inutile, la rivière était furieuse : après quelques efforts, le malheureux s'enfonça, remonta sur l'eau, puis disparut tout-à-fait. Paul demeura sur le rivage, immobile, les yeux fixés sur l'endroit où il l'avait vu disparaître. Il y demeura jusqu'à ce que la nuit fût devenue tout-à-fait noire. Alors, il s'en retourna chez lui pénétré d'une affreuse tristesse, mais se disant pourtant : « Je ne » crois pas avoir mal fait. » Il fut plusieurs jours sans manger, sans dormir, répondant à peine à ce qu'on lui disait ; ses voisins, qui le virent dans cet état, lui en demandèrent la cause ; il la leur raconta ; la plupart dirent qu'il avait eu raison ; quelques-uns pensèrent qu'il avait eu tort ;

mais lui disait toujours : « Je ne crois pas » cependant avoir mal fait. » Qu'en pensez-vous?

CLÉMENTINE. — Certainement, il avait bien fait de se conserver pour ses enfans.

HENRI. — Ah! oui, c'est toujours un moyen commode pour s'excuser de n'avoir pas fait ce qu'on doit.

GUSTAVE. — Mais il ne devait rien à cet homme, qui avait eu la maladresse de se laisser tomber dans l'eau, et qu'il ne connaissait pas.

HENRI. — Papa nous a dit qu'on devait toujours faire aux autres tout le bien qu'on pouvait, et Paul pouvait fort bien essayer de sauver cet homme; il n'était pas sûr de périr avec lui.

CLÉMENTINE. — Ah! cela était bien vraisemblable.

HENRI. — Il y aurait un beau mérite à faire des actions courageuses, si l'on était sûr qu'il n'y a pas de danger.

M. DE FLAUMONT. — Mais songe donc,

mon fils, qu'en s'exposant à ce danger, qui était très-grand, et où il devait probablement succomber, il exposait aussi ses enfans à mourir de misère ou à devenir de mauvais sujets, faute de moyens honnêtes pour gagner leur vie. Crois-tu donc que ce ne soit pas là une considération assez importante pour contre-balancer le désir qu'il pouvait avoir de sauver cet homme qui se noyait?

Henri. — Cela est possible, mon papa; mais il est sûr cependant qu'on estimera toujours bien plus celui qui aura exposé sa vie pour en sauver un autre, que celui qui aura si bien considéré toutes les raisons qu'il y avait pour ne pas le faire.

M. de Flaumont. — Cela est tout simple : on voit d'une manière indubitable le courage de celui qui fait une action courageuse, et l'on ne peut pas être aussi sûr des motifs de celui qui s'y refuse; mais suppose qu'il te soit parfaitement prouvé que Paul avait réellement le

désir de se jeter à l'eau pour sauver cet homme, et qu'il n'a été retenu que par l'intérêt de ses enfans : ne penses-tu pas qu'il mériterait l'estime plutôt que le reproche?

HENRI. — Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne voudrais pas me trouver dans une pareille situation.

CLÉMENTINE. — En effet, on ne sait pas trop comment s'en tirer.

GUSTAVE. — Eh bien! pendant que tu aurais réfléchi, l'homme serait resté dans l'eau, et ainsi il en aurait été tout de même.

M. DE FLAUMONT. — L'incertitude est bien sûrement, dans ce cas-là, ce qu'il faut éviter le plus, car elle empêche tout; et c'est pour cela qu'il faut s'accoutumer à réfléchir sur l'ordre de nos devoirs, afin de savoir bien positivement ceux qui doivent passer avant les autres.

HENRI. — Mais quand il s'en trouve à la fois deux qui sont également d'obligation?

M. DE FLAUMONT. — C'est ce qui n'existe pas; car on n'est jamais obligé à ce qu'on ne peut pas; et penses-tu, par exemple, que Paul pût à la fois se jeter dans l'eau et ne s'y pas jeter?

GUSTAVE en riant. — Ah! voilà qui est bien impossible.

M. DE FLAUMONT. — Crois-tu donc qu'il pût être obligé en même temps de faire une action, et de faire ce qui rendait cette action impossible?

HENRI. — Non, certainement.

M. DE FLAUMONT. — Il est donc bien clair que s'il y avait une de ces deux actions à laquelle il fût nécessairement obligé, son devoir était d'écarter tout ce qui pouvait l'empêcher, même ce qui lui eût paru un devoir dans un autre cas.

CLÉMENTINE. — Et vous êtes d'avis, mon papa, n'est-ce pas, que le devoir de faire vivre ses enfans doit passer avant tout.

M. DE FLAUMONT. — Non pas avant tout,

assurément. Le premier de tous les devoirs est d'être honnête homme, de ne faire de tort à personne, de ne point trahir les intérêts dont on est chargé.

CLÉMENTINE. — Mais on est bien chargé des intérêts de ses enfans.

M. DE FLAUMONT. — On l'est d'abord des intérêts de sa probité, car personne ne peut en être chargé que nous. La première chose qui nous est prescrite, c'est de ne pas faire d'injustice aux autres; mais ce n'est pas leur faire une injustice que de ne pas leur faire tout le bien dont ils ont besoin, et parce que l'homme qui se noyait avait besoin des secours de Paul, ce n'était pas une injustice que de le lui refuser pour se conserver à ses enfans.

HENRI. — Parce que ses enfans en avaient besoin aussi. Mais, papa, selon ce que vous dites, ce n'aurait pas été non plus une injustice que de ne pas faire à ses enfans tout le bien dont ils

avaient besoin, et ils n'avaient pas plus besoin de lui que l'homme qui était là à se noyer, et n'avait que lui pour le secourir.

M. DE FLAUMONT. — Non assurément; mais penses-tu que l'on puisse faire du bien à tout le monde?

GUSTAVE. — Il faudrait donc pour cela passer sa journée à courir les rues pour donner à tous les pauvres.

CLÉMENTINE. — Ou même courir le monde, afin de chercher ceux qui pourraient avoir besoin de vous, et y dépenser toute sa fortune.

HENRI. — Il est sûr que c'est ce qui m'a bien souvent embarrassé.

M. DE FLAUMONT. — C'est que tu n'as pas songé que chaque homme n'étant qu'une très-petite partie du monde, ne pouvait être chargé spécialement que d'une très-petite portion du bien qui doit se faire dans le monde. C'est même le seul moyen qu'il se fasse quelque chose

de bon; car si tout le monde voulait tout faire, on ne saurait auquel entendre; il faut donc que chaque homme examine quelle est la portion de bien à faire dont il peut être naturellement chargé. Ainsi, quand ce ne serait pas un devoir de justice de s'occuper d'abord de l'existence et du bien-être des enfans que l'on a mis au monde en se mariant, ce serait un devoir de raison, puisqu'il serait absurde de négliger le bien que l'on peut faire chez soi pour aller faire du bien au dehors. Il faut donc d'abord remplir ce devoir-là, et chercher ensuite ce qui reste de moyens pour accomplir ceux qui viennent après, comme la bienfaisance et le dévouement envers ceux qui n'ont de droit sur nous que parce qu'ils ont besoin de nous.

Henri. — Avec tout cela, papa, j'aurai toujours de la peine à comprendre que, parce que l'on a des enfans qui ont besoin de nous, il faille renoncer à secourir les autres quand cela pourrait nous exposer.

M. DE FLAUMONT. — Tu as raison de ne pas le comprendre, car cela n'est pas vrai; on peut et l'on doit certainement, même dans ce cas-là, s'exposer à un danger médiocre pour rendre un grand service. Ainsi, par exemple, si la rivière avait été tranquille, ou peut-être s'il y avait eu seulement beaucoup de chances pour se sauver, Paul aurait eu tort de ne se pas jeter dans l'eau.

CLÉMENTINE. — Mais, puisqu'il pouvait périr, c'était toujours s'exposer à manquer à son devoir envers ses enfans.

M. DE FLAUMONT. — Sans doute, mais aussi ne courait-il pas le risque de manquer l'occasion de sauver un homme, quand il était vraisemblable qu'il pouvait le faire sans nuire à ses enfans.

CLÉMENTINE. — Oui, voilà le cas qui redevient embarrassant.

M. DE FLAUMONT. — C'est alors que les devoirs peuvent se comparer et se balancer. Mais si l'on te disait qu'en

faisant éprouver un petit désavantage à tes enfans, comme, par exemple, d'être quelque temps moins bien vêtus, moins bien nourris, tu peux sauver la vie à un homme, ne croirais-tu pas devoir le faire?

CLÉMENTINE. — Certainement.

M. DE FLAUMONT. — Dans l'impossibilité où nous sommes de savoir comment tourneront les choses soumises au hasard, je crois qu'il faut s'arrêter à ce qui offre les chances probables du plus grand bien, et regarder un petit danger comme un petit désavantage auquel on soumet ses enfans, pour procurer à un autre un très-grand avantage. Es-tu content, Henri?

HENRI. — Allons, papa, je vais tâcher de devenir bien adroit, pour que le danger soit toujours petit.

M. DE FLAUMONT. — Cela sera bien fait; mais laissez-moi vous achever l'histoire de Paul.

CLÉMENTINE. — Comment, elle n'est pas finie?

GUSTAVE. — Ah! dites donc, papa.

M. DE FLAUMONT. — Paul, comme je vous l'ai dit, avait de la peine à se consoler. Il se disait quelquefois: « La » rivière n'était pas si grosse ; je me suis » laissé effrayer trop facilement; nous » aurions pu nous en tirer tous deux; » et il n'avait pas le courage de retourner du côté de cette rivière, il faisait plutôt de grands détours pour éviter de passer au bord. Il apprit plusieurs fois que les gens qui s'y baignaient s'étaient noyés, ce qui arrivait assez fréquemment, parce que ceux qui ne la connaissaient pas bien s'approchaient imprudemment du tourbillon qui était sous l'arche, et qui les engloutissait. Alors Paul se sentait le cœur déchiré et presque humilié. Ce qu'il y a de singulier, c'est que sa dernière aventure lui avait donné la peur de l'eau, à lui qui était si courageux auparavant; mais il pensait continuellement : « Si à présent que j'ai tant fait

» pour mes enfans, j'allais leur manquer, » cela en vaudrait bien la peine ; » et il évitait tous les dangers avec un soin extrême. On ne le reconnaissait plus, tant il était devenu timide et rempli de précautions. Ses voisins disaient : « Cela est » extraordinaire, Paul est devenu pol- » tron ; » et ils croyaient que c'était par poltronnerie qu'il ne s'était pas jeté à l'eau. Du reste, il était plus assidu que jamais à son travail, ne perdant pas un moment pour mettre ses enfans en état de gagner leur vie par eux-mêmes, comme s'il eût eu peur de mourir avant d'avoir fini. Il réussit très-bien à les élever; son fils devint un bon ouvrier, et alla se marier et s'établir dans une autre ville ; sa fille épousa un marchand qui avait une boutique assez bien achalandée; et le maître d'école de la ville, qui avait pris le dernier en affection, parce qu'il étudiait très-bien, le demanda à son père lorsqu'il eut quinze ans, pour l'aider à

tenir son école, et promit, s'il se conduisait bien, de la lui laisser au bout de quelques années.

Le jour où Paul eut établi son fils chez le maître d'école, et où il put se dire par conséquent que ses enfans n'avaient plus besoin de lui, et n'étaient plus exposés à la misère s'ils le perdaient, il se sentit délivré d'un grand poids, et dans la joie qu'il éprouvait, il lui sembla qu'il retrouvait tout le courage que, depuis douze ans environ, il paraissait avoir perdu; car il y avait douze ans qu'était arrivé l'événement qui l'avait rendu si malheureux. Il quitta son travail de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et alla se promener seul. Pour la première fois depuis douze ans, il tourna ses pas du côté de la rivière, en pensant aux différentes personnes qu'il en avait tirées avant le jour fatal qui lui avait ôté sa hardiesse. C'était un soir d'automne: le temps était sombre et froid, les pluies

avaient grossi la rivière, un vent violent l'agitait; elle était à peu près dans le même état que le jour où Paul l'avait vue pour la dernière fois. Il s'en approcha et la considéra attentivement : « La rivière est » bien grosse, dit-il ; eh bien, si je m'y » jetais aujourd'hui, je suis sûr que je » m'en tirerais ; » et il disait cela, parce que n'ayant plus la crainte de manquer à ses enfans, il ne pensait pas au danger, mais seulement à tous les moyens de s'en tirer. En levant machinalement les yeux sur le pont, à l'endroit où était tombé le pauvre homme qu'il n'avait pu secourir, comme il ne faisait pas encore nuit, il vit s'approcher du parapet quelqu'un qui lui parut être un très-jeune homme. Ce jeune homme regarda l'eau quelque temps, et Paul pendant tout ce temps ne cessa de le regarder. Enfin il monta sur le parapet, et avait l'air de chanceler sur ses jambes. Paul lui cria : « Vous allez tomber; » mais dans le même

moment le jeune homme prit un élan et se jeta dans la rivière. Paul, comme s'il en avait eu un pressentiment, avait déjà la main sur son habit. Il l'arrache, le jette, et est dans la rivière presque aussitôt que le jeune homme, nageant du côté où il l'avait vu tomber, et tâchant de l'atteindre avant qu'il fût arrivé au tourbillon, où il savait bien qu'ils périraient tous les deux. Il l'atteint comme il se débattait encore sous l'eau; il plonge; mais par un mouvement naturel à ceux qui se noient, même quand ils se sont noyés exprès, le jeune homme s'accroche à Paul et lui serre les jambes de manière qu'il ne peut plus nager. Ils allaient périr; mais Paul trouve heureusement moyen de dégager une de ses jambes, et donne au jeune homme un grand coup de pied qui lui fait lâcher prise. Il le ressaisit alors par les cheveux, et remonte sur l'eau. Le jeune homme était sans connaissance: Paul l'en-

traîne en nageant d'un bras. Dans ce moment le vent était terrible ; il s'y joignait une pluie violente qui lui troublait la vue ; le vent et le courant de l'eau l'entraînaient du côté du tourbillon. Paul redouble d'efforts; il se sentait animé d'une vigueur extraordinaire; enfin il parvient à s'éloigner du tourbillon, gagne le bord, prend terre, et les voilà sauvés.

Le jeune homme était comme mort; mais Paul, qui avait sauvé plusieurs noyés, savait comme on les rappelle à la vie. Il porte le jeune homme sous un arbre très-épais, à l'abri de la pluie, et là il lui donne tous les secours qu'il peut lui donner dans un lieu pareil. Il parvient à le ranimer un peu, et dès qu'il l'entend respirer, il le charge sur ses épaules, et retourne le plus vite qu'il peut à la maison, où, à force de soins, le jeune homme revient tout-à-fait. Il avait environ dix-sept ans, et paraissait exténué de misère et de maladie. Dès qu'il put parler, Paul

lui demanda ce qui l'avait porté à se jeter dans la rivière. Le jeune homme, qui s'appelait André, lui répondit que c'était la misère et le désespoir. Il lui raconta que, douze ans auparavant, son père, qui était un chaudronnier ambulant, s'était noyé, à ce qu'on croyait par accident, dans cette même rivière, où l'on avait retrouvé son corps quelques jours après. Paul frissonna lorsqu'il entendit cela; mais il ne dit rien. André continua à lui raconter qu'il avait vécu jusqu'à l'âge de dix ans avec sa mère, qui le soutenait comme elle pouvait de son travail; qu'il l'avait perdue alors, et avait tâché de gagner sa vie lui-même en travaillant de côté et d'autre, tantôt aux moissons, tantôt dans les granges, tantôt à servir les maçons; qu'il avait beaucoup souffert, souvent manqué; qu'enfin il était tombé malade, et qu'au sortir de l'hôpital, encore convalescent, n'ayant ni argent, ni asile, ni travail, il avait été obligé

de coucher dans les champs et de passer deux jours sans manger, et avait achevé de s'exténuer; qu'enfin, le soir du second jour, se trouvant sur le pont d'où on lui avait dit qu'était tombé son père, et presque hors d'état d'aller plus loin, le désespoir l'avait pris, et qu'il s'était jeté dans l'eau. Paul, en écoutant ce récit, pensait : « Puisque j'ai sauvé celui-là, » peut-être j'aurais pu sauver l'autre. » Mais il pensait ensuite : « Cependant si » nous avions péri tous deux, mes en- » fans se seraient trouvés dans la même » situation qu'André. » Il jouissait beaucoup de l'avoir sauvé, et se promettait, après ce nouvel essai de ses forces, de ne plus craindre l'eau et la grosseur de la rivière, puisque d'ailleurs ses enfans n'avaient plus besoin de lui.

Il ne put pourtant pas exécuter sa résolution; car le lendemain du jour où il avait sauvé André, il fut saisi d'une fièvre violente, avec des douleurs très-ai-

guës dans tout le corps. En sortant de la rivière, occupé à soigner André, il n'avait pu se sécher, et même n'y avait pas pensé, en sorte que l'humidité qu'il avait gardée si long-temps, lui avait causé un rhumatisme goutteux. Le lendemain et le surlendemain, le mal alla en empirant; on désespéra de sa vie. Il avait des momens de délire où il se tourmentait pour ses enfans; mais quand il reprenait connaissance et qu'il pensait qu'il les avait tous établis, il paraissait vraiment heureux, malgré ses douleurs. André, qui commençait à reprendre de la force, le soignait avec zèle et pleurait à côté de son lit quand il le voyait plus mal. Paul ne mourut pas; mais il demeura sujet à des douleurs qui le privaient quelquefois entièrement de l'usage de ses membres. « Jour de Dieu! disait-il quelquefois en » jurant et en riant, quand il se sentait » pris par un bras ou par une jambe, » si j'étais devenu comme cela avant

» d'avoir établi mes enfans ! » André, qu'il avait gardé chez lui, et qui avait de bons sentimens et de l'intelligence, apprit son métier assez bien pour l'aider quand il pouvait travailler, et travailler sous sa direction quand il était malade. La boutique continua de prospérer, d'autant plus qu'on s'intéressait à Paul et à André; et Paul, quand il parlait du père d'André, disait : « Le pauvre homme ! Dieu » veuille avoir son âme ! mais je suis » sûr qu'il m'a pardonné, car il a bien » vu que je n'avais pu faire autre- » ment. »

M. de Flaumont se tut, et les enfans attendirent un instant en silence pour voir si l'histoire était finie.

— Ah ! dit ensuite Henri, avec un grand soupir, je suis bien aise de la fin de cette histoire.

Clémentine. — Oui ; mais ce pauvre Paul qui est resté accablé de rhumatisme.

Gustave. — Il est sûr que sa bonne

action n'a pas été trop bien récompensée.

M. DE FLAUMONT. — Elle l'a été comme une bonne action doit s'attendre à l'être, par le sentiment d'avoir bien fait. C'est là la récompense qui lui revient, et qui est tout-à-fait indépendante des suites qu'elle peut avoir d'ailleurs.

CLÉMENTINE. — Cela fait pourtant de la peine de voir un honnête homme qui souffre pour avoir bien fait.

M. DE FLAUMONT. — Cela ferait plus de peine encore s'il avait mal fait. Aimerais-tu mieux qu'il n'eût pas sauvé André?

CLÉMENTINE. — Oh! non.

M. DE FLAUMONT. — Il aurait encore été possible que Paul en mourût. Dans ce cas-là même, aurait-on pu regretter qu'il se fût exposé pour sauver André?

HENRI *vivement*. — Non certainement, on n'aurait pas pu le regretter.

M. DE FLAUMONT. — Cela vous prouve

que la récompense est, comme je vous l'ai dit, tout-à-fait indépendante de l'action; car enfin, si un ouvrier faisait de l'ouvrage pour quelqu'un qui ne le paierait pas, vous regretteriez qu'il eût fait cet ouvrage, parce que son salaire est la récompense naturelle de son travail, au lieu que vous ne regretterez jamais qu'un homme ait fait une bonne action, même quand elle lui aurait mal tourné, parce que vous sentirez toujours qu'il a été payé par son action même.

Au surplus, mes enfans, ajouta M. de Flaumont, ne croyez pas que la vertu soit toujours si difficile. Nos véritables devoirs sont assez ordinairement placés autour de nous, de manière à ce que nous puissions les remplir sans de grands efforts. Mais cependant, comme il peut arriver que les efforts nous deviennent nécessaires, il faut s'être donné de quoi les soutenir. Il faut avoir préparé son âme à regarder le devoir comme aussi

indispensable quand il est difficile que quand il ne l'est pas. Il faut en même temps avoir préparé son esprit à n'en point augmenter les difficultés, au point de le rendre impossible. Ainsi, il ne faut point s'exagérer un devoir, parce que cela ferait manquer à d'autres; mais, après s'être bien dit qu'il ne peut exister en même temps deux devoirs contraires, il faut, dans les cas difficiles, s'attacher au point le plus important, et regretter seulement sur le reste de ne pouvoir suivre ses sentimens, sans regarder comme un devoir ce qu'un autre devoir nous a empêchés de faire.

QUESTION DE MORALE.

Premier Dialogue.

M. DE FLAUMONT, HENRI, GUSTAVE ET CLÉMENTINE, SES ENFANTS.

MONSIEUR DE FLAUMONT. — Voulez-vous, mes enfants, que je vous raconte deux histoires de voleurs que je viens de lire dans un journal étranger?

LES ENFANTS. — Oh! oui, papa. Sont-elles bien longues?

M. DE FLAUMONT. — Non; mais vous serez peut-être bien enbarrassés de m'en dire votre avis.

LES ENFANTS. — Comment, papa?

M. de Flaumont. — Vous allez voir. Voici la première.

Une diligence anglaise, pleine de voyageurs, se rendait à une grande ville. On parla beaucoup de voleurs de grand chemin qui, sur cette route, arrêtaient et dépouillaient souvent les voyageurs ; on se demanda comment on pouvait sauver de leurs mains son argent. Chacun se vanta d'avoir prises mesures et d'être en sûreté.

Une jeune femme imprudente, qui voulait sans doute faire admirer son adresse, et qui ne songeait pas que la franchise était là fort déplacée, dit : « Quant à moi, je porte avec moi tout ce que je possède ; c'est un billet de deux cents livres sterling (environ deux cents louis); je l'ai si bien caché que certainement les voleurs ne le trouveront pas; il est dans mon soulier, sous mon bas. »

Peu d'instans après survinrent des voleurs, qui demandèrent aux voyageurs leur bourse : ils y trouvèrent si peu de

chose qu'ils ne voulurent pas s'en contenter, et déclarèrent d'un ton menaçant qu'ils fouilleraient et maltraiteraient rudement les voyageurs, si on ne leur donnait pas sur-le-champ cent livres sterling. Ils paraissaient prêts à exécuter leur menace.

« Vous trouverez aisément le double de ce que vous demandez, leur dit un vieil homme assis dans le fond de la voiture, et qui, pendant toute la route, n'avait rien dit ou n'avait parlé que par monosyllabes. Faites seulement quitter à madame ses bas et ses souliers. »

Les voleurs suivirent ce conseil, prirent le billet et partirent.

Que dites-vous du vieil homme?

Clémentine. — Ah! papa, quelle méchanceté!

M. de Flaumont. — Tous les voyageurs pensèrent comme vous. Ils l'accablèrent de reproches et d'injures, et le menacèrent de le jeter par la portière. Le

chagrin de la jeune femme était au-delà de tout ce qu'on peut dire. Le vieil homme fut insensible aux injures, aux menaces, et s'excusa une seule fois en disant que chacun devait d'abord penser à soi.

Quand la diligence arriva le soir dans la ville, le vieillard s'éloigna avant que personne eût pu lui faire sentir son mécontentement. La jeune femme passa une nuit affreuse. Quelle fut sa surprise lorsque, le lendemain matin, on vint lui remettre quatre cents livres sterling, un fort beau peigne, et la lettre que voici :

« Madame,

» L'homme que vous détestiez hier avec
» raison, vous envoie la somme que vous
» avez perdue, des intérêts qui la dou-
» blent, et un peigne d'une valeur à
» peu près égale. Je suis désolé de la
» peine que j'ai été obligé de vous faire.
» Quelques mots vous expliqueront ma
» conduite. J'arrive des Indes, où j'ai

» passé dix années fort pénibles; ce que
» j'y ai gagné par mon travail se monte
» à trente mille livres sterling que j'avais
» hier en billets dans ma poche; si j'eusse
» été fouillé avec la sévérité dont on nous
» menaçait, je perdais tout. Que devais-je
» faire? Je ne pouvais m'exposer à être
» obligé de retourner aux Indes les mains
» vides. Votre franchise m'a fourni le
» moyen de me tirer d'embarras : aussi
» je vous prie de ne faire aucune attention
» à ce petit présent, et de me croire à
» l'avenir tout dévoué à vous. »

GUSTAVE. — Ah! papa, la jeune femme n'avait plus aucune raison de se plaindre, et le vieil homme n'avait pas tort, puisqu'il lui a rendu bien plus qu'on ne lui avait pris.

CLÉMENTINE. — Oui; mais à sa place j'aurais beaucoup mieux aimé n'avoir pas le peigne, et n'avoir pas été obligée de quitter mes souliers et mes bas devant des voleurs.

GUSTAVE. — Oh ! cela ne lui a pas fait grand mal.

HENRI. — Mais, papa, si les voleurs, malgré leur promesse, avaient sévèrement fouillé tout le monde, et qu'ils eussent pris au vieux homme ses trente mille livres sterling, il n'aurait pas pu rendre à la jeune femme ses deux cents livres, et ç'aurait pourtant bien été lui qui les lui aurait fait perdre.

M. DE FLAUMONT. — Henri a raison : le vieux homme faisait un mal certain sans avoir la même certitude qu'il pourrait le réparer.

HENRI. — Certainement ; on ne peut pas se fier à la parole des voleurs.

GUSTAVE. — Mais aussi il était sûr que, s'il ne faisait pas cela, on lui prendrait ses trente mille livres sterling.

M. DE FLAUMONT. — Il est vrai ; mais crois-tu, mon cher Gustave, qu'il soit permis, pour se sauver d'un grand malheur, de causer à un autre un mal-

heur aussi grand? car, enfin, la perte de deux cents livres sterling était pour la jeune femme une aussi grande perte que l'aurait été pour le vieux homme celle de ses trente mille, puisque c'était là aussi toute sa fortune.

GUSTAVE. — Oui, papa; mais il savait bien qu'il les rendrait.

M. DE FLAUMONT. — Il le voulait, sans doute; mais Henri t'a montré comment il était possible qu'il ne pût faire ce qu'il voulait. D'autres accidens pouvaient encore l'en empêcher, s'il avait perdu son porte-feuille en route, s'il était mort subitement, etc., etc.

CLÉMENTINE. — Mon Dieu, oui; et la jeune femme n'aurait eu ni ses deux cents livres sterling, ni les deux cents livres de plus, ni son beau peigne.

M. DE FLAUMONT. — Il livrait ainsi sa probité et le sort de sa compagne de voyage aux chances d'un avenir toujours incertain, le tout pour s'épargner un

malheur, très-grand à la vérité, mais dont la certitude ne lui donnait pas le droit de faire le malheur d'un autre. C'est là la différence qu'il y a entre la prudence et la vertu : la prudence commence par songer à se tirer d'affaire, et croit avoir assez fait quand elle s'est promis de réparer le mal qu'elle a fait à autrui ; la vertu ne se contente pas de l'espérance de réparer un jour ce mal ; elle ne le fait pas, et se trouve ainsi plus souvent malheureuse, mais toujours plus tranquille : aussi la vertu peut seule ne pas redouter l'avenir. C'est en faisant le mal, même dans l'idée qu'il pourra devenir un bien, ou avec la ferme volonté de le réparer, que les hommes se jettent dans des embarras et souvent dans des fautes dont ensuite rien ne peut les tirer. On ne peut se flatter, quelque prudent que l'on soit, d'avoir prévu toutes les chances, et de s'être arrangé de manière à ce qu'aucune ne soit fâcheuse, tandis

qu'en s'imposant la loi d'être d'abord vertueux, on acquiert la certitude qu'on ne fera jamais à personne un tort qu'on doive se reprocher ensuite comme en ayant été la cause volontaire.

GUSTAVE. — Mais, papa, que fallait-il donc faire?

M. DE FLAUMONT. — Je n'en sais rien; tout ce dont je suis sûr, c'est qu'il ne fallait pas commencer par faire ce qu'a fait notre vieillard. Tu verras un jour par toi-même combien il arrive de malheurs dans ce monde par la fausse idée qu'ont si souvent les hommes qu'ils pourront arranger et diriger les événemens au gré de leurs desseins; ils règlent leur conduite dans cette espérance, et ensuite les événemens se multiplient, s'embarrassent tellement, arrivent d'une manière si imprévue, qu'ils voient échouer fort souvent leurs projets, et toujours leur vertu, qu'alors ils ne peuvent plus rattraper. Il faut, au contraire, assurer d'abord sa vertu, et

après tirer, aussi bien qu'on peut, parti des circonstances. Qui sait, d'ailleurs, toutes les ressources que peut trouver un homme fermement décidé à ne rien faire contre sa conscience? Il est fort commode, sans doute, de prendre le premier moyen qui se présente à l'esprit; mais est-on bien sûr que ce soit là le seul, et qu'en se donnant un peu plus de peine on n'en trouverait pas un autre aussi efficace et plus honnête? Qu'après être resté vertueux, on soit ingénieux et actif, on sortira presque toujours d'embarras. Si tous les gens ruinés se faisaient voleurs, ce serait, sans contredit, la voie la plus facile et la plus prompte pour refaire fortune: c'est cependant un parti que ne prennent pas les honnêtes gens, et, dans la nécessité de chercher d'autres ressources, ils manquent rarement d'en découvrir. Je ne vois pas trop, dans ce moment-ci, de quoi notre vieux homme aurait pu s'aviser pour sauver ses trente mille livres

sterling; mais peut-être, s'il ne se fût pas arrêté tout de suite à l'idée de dénoncer la jeune femme, lui serait-il venu dans l'esprit quelque autre expédient, et cela aurait beaucoup mieux valu.

GUSTAVE. — J'en conviens, papa; mais vous nous avez promis une autre histoire.

M. DE FLAUMONT. — La voici. Vous allez voir que, s'il ne faut pas faire un mal qu'on n'est jamais sûr de pouvoir réparer, on ne doit pas non plus faire le mal, même dans une bonne intention.

Un grand seigneur anglais se rendait de Londres dans une de ses terres, lorsqu'il fut arrêté dans un petit bois par six voleurs. Deux d'entre eux saisirent le cocher; deux autres s'emparèrent de son laquais; et les deux derniers, se plaçant aux deux portières de la voiture, mirent au lord le pistolet sur la gorge.

« Votre portefeuille, milord, » lui dit un des voleurs qui avait une figure épouvantable.

Le lord tira de sa poche une bourse assez pesante, et la donna au voleur; celui-ci examina le poids de la bourse et n'en parut pas satisfait. « De grâce, votre porte-» feuille, milord! » et il arma son pistolet.

Le lord remit tranquillement son portefeuille, le voleur l'ouvrit, et, pendant ce temps, le lord examina sa figure. Il n'avait jamais vu des yeux si petits et si perçans, un nez si long, des joues si creuses, une bouche si large, un menton si avancé.

Le voleur prit quelques papiers dans le portefeuille, et le lui rendit ensuite. « Bon voyage, milord; » et il s'éloigna rapidement avec ses compagnons.

Le lord, arrivé chez lui, examina son portefeuille pour voir ce qu'on y avait pris; il trouva qu'on avait ôté des billets pour deux mille cinq cents livres sterling (environ soixante mille francs) et qu'on y avait laissé cinq cents livres sterling. Il s'en félicita, et dit à ses amis qu'il donnerait encore volontiers cent livres pour

qu'ils eussent vu le drôle. Jamais voleur de grand chemin n'avait eu une figure si bien appropriée à son métier.

Le lord oublia bientôt cette perte, et ne pensait pas du tout à cet accident, lorsque, quelques années après, il reçut la lettre suivante :

« Milord,

» Je suis un pauvre juif. Le prince dans » les états duquel je vivais nous dépouilla » de tout. Je me rendis, avec cinq au- » tres juifs, en Angleterre, pour sauver » au moins ma vie. Je fus malade sur » mer, et le bâtiment qui nous passait » fit naufrage près de la côte.

» Un homme que je ne connaissais » point était sur le rivage; il se jeta à la » mer et me sauva au péril de sa vie. Ce » n'est pas tout; il m'amena dans sa mai- » son, appela un médecin, me fit soigner » jusqu'à ce que je fusse guéri, et ne me » demanda rien. Cet homme était un fa-

» bricant de laine qui avait douze enfans.

» Quelque temps après, je le trouvai » fort triste. Les troubles d'Amérique » avaient éclaté, et les négocians améri- » cains avec qui il faisait des affaires » avaient été d'assez mauvaise foi pour » profiter des circonstances et ne pas le » payer. Dans un mois, me dit-il, je » serai complètement ruiné, parce qu'il » doit m'arriver des traites que je suis » hors d'état d'acquitter.

» Son chagrin me désespéra : je pris » un parti violent. Je lui dois la vie, me » dis-je, je la lui sacrifierai. Avec les cinq » juifs qui m'avaient suivi en Angleterre, » je me plaçai sur la grande route : vous » savez ce qui est arrivé. J'envoyai à » l'homme dont je vous ai parlé l'argent » que je vous avais pris, et je le sauvai » pour cette fois. Mais ses créanciers ne » le payèrent pas dans la suite : il est » mort il y a huit jours, sans avoir acquitté » toutes ses dettes.

» Le même jour, je gagnai à la lote-
» rie quatre mille livres sterling. Je vous
» renvoie ce que je vous ai volé, avec les
» intérêts. Faites passer les mille livres
» qui restent à la malheureuse famille
» du fabricant (il avait indiqué, au bas
» de sa lettre, l'endroit où elle demeurait),
» et informez-vous auprès d'elle d'un pau-
» vre juif qui a été si généreusement sauvé
» et reçu par elle.

» *P. S.* Je vous jure que, lorsque nous
» vous attaquâmes, aucun de nos pisto-
» lets n'était chargé, et qu'aucun de nos
» coutelas ne devait sortir du fourreau.

» Épargnez-vous toute recherche.
» Quand cette lettre vous arrivera, je
» serai de nouveau sur mer. Que Dieu
» vous conserve! »

Le lord prit des informations, et trouva que le juif avait dit vrai en tout. Il prit soin, dès-lors, de la famille du fabricant. « Je donne cent livres, répétait-il souvent, à celui qui m'apprendra la mort

de mon épouvantable juif, et mille livres à celui qui me l'amènera vivant. »

Henri. — Pourquoi donc désirait-il sa mort, papa?

M. de Flaumont. — C'est que ce juif était véritablement un homme dangereux pour la société. Un homme capable de se porter à de telles actions, même par des motifs généreux, est toujours un homme à craindre. La sûreté et le bonheur de la société reposent sur la soumission et le respect dus aux lois qui y maintiennent l'ordre en garantissant la personne et la propriété de tous. Les lois ne peuvent entrer dans l'examen des motifs qui engagent un individu à attenter à la personne et à la propriété d'un autre. En pareil cas, elles ne jugent et punissent que le fait. Si le lord avait été juge et qu'on eût amené le juif devant son tribunal, il n'aurait pu, quand il aurait su toute l'histoire, se dispenser de le condamner à la peine prescrite par la loi, sauf à tâcher

ensuite d'obtenir sa grâce du souverain.

GUSTAVE. — Le juif n'avait cependant pas chargé ses pistolets ; il ne voulait pas tuer.

M. DE FLAUMONT. — Aussi aurait-on dû le condamner à une peine moins grave que celle qu'on inflige aux assassins, mais il n'en avait pas moins volé.

CLÉMENTINE. — Oui, mais c'était pour sauver la vie à son bienfaiteur ; il exposait la sienne par reconnaissance ; c'était assurément un grand sacrifice : il n'aurait pas volé pour autre chose.

M. DE FLAUMONT. — Aussi ce juif était-il sans doute susceptible de sentimens très-généreux et d'un beau dévouement : cela doit entrer pour beaucoup dans l'opinion que nous nous formons de lui ; cela lui aurait probablement fait obtenir sa grâce ; on aurait du moins fort adouci sa peine. Mais en morale, et pour l'intérêt de la société, la justesse et la fermeté des principes sont encore plus nécessaires que la

générosité des sentimens. On ne saurait donner à chacun la liberté de prendre tous les moyens qui lui plaisent pour satisfaire ses sentimens et déployer sa générosité. La vertu est même soumise, dans le monde, à des lois dont la sagesse reconnue, l'avantage incontestable, lui marquent la route dans laquelle elle doit s'exercer et les barrières qu'elle ne doit pas franchir. Ainsi, dans la conduite de notre juif, tout ce qui a précédé et suivi son action, quelques-unes des circonstances de cette action même étaient louables; il ne voulait que sauver son bienfaiteur; il ne prit que ce qu'il avait besoin de prendre; il ne garda rien pour lui; il remboursa scrupuleusement la somme et les intérêts; il ne se réserva même rien sur ce qu'il avait gagné à la loterie, puisque, après avoir rendu au lord ses deux mille cinq cents livres sterling, il donna le reste aux enfans du fabricant. Tout cela est fort bien, fort désintéressé,

mais tout cela n'empêche pas que l'action même ne fût blâmable; et c'est ce qui arrive souvent quand on se laisse gouverner par ses sentimens, fussent-ils toujours bons, au lieu de régler sa conduite d'après les principes inébranlables qui gênent quelquefois les sentimens, mais qui assurent toujours la vertu.

Henri. — Cependant, papa, le lord promettait davantage à celui qui lui amènerait le juif vivant qu'à celui qui lui annoncerait sa mort.

M. de Flaumont. — C'est qu'il savait bien qu'un homme capable de sentimens si forts et si dévoués était un homme à qui il ne manquait, pour être tout-à-fait vertueux et d'une vertu très-distinguée, que des principes plus fermes et une situation moins embarrassante. Il se promettait sans doute de lui faire sentir que, s'il est beau de sacrifier sa vie à la reconnaissance, ce sacrifice ne doit jamais coûter celui de l'honnêteté. Il voulait

peut-être aussi se l'attacher, lui donner de l'aisance, le mettre enfin à l'abri de ces positions difficiles où la générosité des sentimens trompe si aisément sur la nature des devoirs. La générosité peut faire aller plus loin que le devoir, mais il faut que ce soit toujours en droite ligne, et elle ne doit jamais en faire écarter ou négliger aucun.

Deuxième Dialogue.

CAROLINE, MADAME DE BOISSY, *travaillant.*

Mme DE BOISSY. — Caroline, avais-tu besoin de cette ceinture que tu t'es fait donner tantôt par ton oncle en lui demandant de te prêter de l'argent pour l'acheter?

CAROLINE. — Je suis toujours bien aise

de l'avoir, maman, puisqu'elle ne me coûte rien.

Mme DE BOISSY. — Tu savais donc que ton oncle t'en ferait présent?

CAROLINE. — Maman, je ne lui ai demandé que de me prêter de l'argent.

Mme DE BOISSY. — Je le sais bien, mais comptais-tu le lui rendre?

CAROLINE. — Certainement, s'il l'avait voulu.

Mme DE BOISSY. — Mais croyais-tu qu'il le voulût?

CAROLINE *embarrassée*. — Maman, je ne sais pas.

Mme DE BOISSY. — Dis-moi franchement, quand tu as demandé à ton oncle de te prêter de l'argent pour acheter cette ceinture dont tu n'avais pas besoin, et que tu n'aurais probablement pas achetée si tu eusses été seule, ne savais-tu pas que c'était un moyen de te la faire donner?

CAROLINE. — Mon Dieu, maman, vous

me faites examiner ma conscience comme si c'était pour aller à confesse.

Mme de Boissy. — C'est toujours ainsi qu'il faut l'examiner, ma fille.

Caroline. — Oui, quand on a fait quelque mal.

Mme de Boissy. — Ou pour savoir si l'on en a fait.

Caroline *troublée*. — Mais quel mal puis-je donc avoir fait? Mon oncle était bien le maître, et il était assurément bien vrai que je n'avais pas d'argent dans mon sac.

Mme de Boissy. — Il y a pourtant une chose qui n'est pas vraie et que tu voulais lui faire croire, c'est que tu avais réellement l'intention d'acheter cette ceinture de ton argent.

Caroline *toujours embarrassée*. — Mais, maman, mes intentions ne font rien à personne.

Mme de Boissy. — Apparemment que tu crains qu'elles ne fassent quelque

chose, puisque tu les caches. Tu n'aurais pas voulu que ton oncle te devinât; ainsi, quand tu avais une pensée, tu tâchais qu'il t'en crût une autre. Tu ne lui aurais pas demandé ce ruban, parce que tu sais qu'on ne peut recevoir que quand les autres ont autant de plaisir à nous faire un présent que nous à le recevoir, et alors ils y penseront tout aussitôt que nous : tu as donc voulu laisser croire à ton oncle que tu avais la délicatesse de ne pas désirer un présent qu'il ne pensait pas à te faire, et en même temps tu cherchais un moyen détourné de l'y faire penser. Tu t'es arrangée pour obtenir à la fois et l'estime que mérite la délicatesse et le présent qu'il aurait fallu sacrifier pour la mériter. Il est clair que l'un ou l'autre ne t'appartient pas et que tu as volé dans le marché.

CAROLINE *choquée*. — Ah! maman, on ne vole que quand on fait tort à quelqu'un, et je n'ai fait tort à personne.

Mme DE BOISSY. — Tu as extorqué à ton

oncle un présent qu'il ne voulait peut-être faire qu'à une personne qu'il croyait incapable de subterfuges. Tu as trompé l'intention qu'il avait de te faire un plaisir auquel tu ne t'attendais pas.

CAROLINE. — Il ne peut pas le savoir; ainsi son plaisir à lui n'en sera pas moins grand.

Mme DE BOISSY. — Caroline, croirais-tu ne pas voler, si tu prenais de l'argent dans les coffres d'un homme riche qui ne s'en sert pas et n'en sait pas le compte? Si tu ne lui fais pas à lui-même un tort qu'il puisse sentir, tu le fais à ceux à qui cet argent doit revenir un jour après lui, et qui n'auront pas la même richesse ni la même indifférence. De même, si tu ne fais pas un tort positif à ton oncle en usurpant une estime qu'il ne te doit pas, tu le fais au moins à ceux auxquels il pourra t'égaler dans son estime, ou bien qu'il mettra au-dessous de toi : car, ou tu partageras avec eux une estime que tu ne

merites pas, et qui est toujours plus flatteuse quand on l'obtient seul, ou tu diminueras la consolation qu'ils auraient de trouver un exemple de plus pour les excuser. Mets-toi bien dans la tête qu'on ne trompe jamais sans faire tort à quelqu'un, et qu'il n'y a pas de profit injuste qui ne soit pris sur le prochain.

CAROLINE. — En vérité, maman, celui-là est si petit !

Mme DE BOISSY. — L'occasion est peu de chose, mais le principe est le même, et tu ne voudrais pas plus voler des aiguilles que des diamans. D'ailleurs, mon enfant, la chose qu'on prend la peine de dérober, il faut bien qu'on y mette quelque prix, qu'on y trouve quelque avantage; et qui peut vouloir d'un avantage qu'il n'a pas mérité? Écoute, Caroline, tu commences à devenir grande; il faut que tu saches tout ce qu'on doit, à soi-même et aux autres, de droiture et de probité dans les plus petites cho-

ses, combien il est humiliant d'avoir envie de tromper les autres, ou de croire qu'on en a besoin.

CAROLINE. — Maman, je n'ai jamais eu envie de tromper personne, je vous assure.

Mme DE BOISSY. — Je crois bien qu'on ne se dit pas, *je veux tromper;* on aurait horreur de soi-même; mais sans dire des choses absolument fausses, on passe sa vie à tâcher d'en faire croire aux autres qui ne sont pas vraies. Si l'on a froid, si l'on a chaud, si l'on est fatiguée, on se récrie sur ce que l'on souffre, on l'exagère pour attirer leur attention, pour qu'ils vous plaignent, ou du moins qu'ils pensent à vous. On rit plus fort qu'on n'en a envie, pour faire penser qu'on est bien gaie. On s'approche d'une glace, et l'on dit, *comme le soleil m'a déjà noircie!* pour qu'on vous réponde qu'il n'y paraît pas et qu'on vous fasse un compliment sur votre teint. On se plaint

d'une robe qui va mal, on dit, *comme je suis fagotée aujourd'hui!* parce qu'on espère trouver quelque flagorneur qui vous dira que tout vous sied. On exprime un bon sentiment pour en obtenir des éloges.

CAROLINE. — Mais, maman, si le sentiment est vrai?

Mme DE BOISSY. — Ma fille, il y a toujours de la fausseté dans la manière dont on s'y prend pour en obtenir des éloges; car les bons sentimens ne sont pas destinés à nous faire louer, mais à nous faire bien agir. On ne les estime que quand ils remplissent leur destination. On n'estimera pas la bienfaisance d'une personne qui ne fait le bien que pour obtenir des éloges, ni les sentimens fraternels de celle qui cherche uniquement, en les montrant, à être louée de son attachement pour ses frères et ses sœurs. Aussi en exprimant ses sentimens pour être louée, on s'appliquera avec grand soin à faire

croire qu'on n'en parle pas dans cette intention. Alors, si l'on obtient la louange, il est clair qu'on l'aura volée.

CAROLINE. — Mais il faudra donc veiller sur tous ses mouvemens, car ces choses-là pourront échapper sans qu'on y pense.

Mme DE BOISSY. — Il suffira pour qu'elles n'échappent pas, de penser une bonne fois à deux ou trois choses : d'abord, que c'est marquer bien peu d'estime et de considération pour soi-même que de consentir à tromper les autres, pour qu'ils veuillent bien faire attention à vous; ensuite, que l'on se met vis-à-vis d'eux dans une position bien humiliante, en quêtant un éloge ou un compliment, ou une marque d'attention qu'ils ne vous accordent le plus souvent que par pure politesse, ou pour vous faire plaisir, comme on donne un sou au pauvre qui demande dans la rue; enfin que ces sortes de ruses, quand elles sont découvertes (et elles le sont plus souvent qu'on ne

croit), peuvent couvrir de ridicule ou même de honte, et que la plus petite fausseté fait toujours courir un risque bien plus grand que le plaisir qu'elle procure. Dis-moi si ta ceinture te fera jamais un plaisir égal au chagrin que tu aurais, si ton oncle venait à découvrir le subterfuge dont tu t'es servie pour te la faire donner?

CAROLINE. — Ah! maman, vous êtes parvenue à me la faire prendre en aversion. Je ne la regarderai seulement plus.

Mme DE BOISSY. — Tu as tort, ma fille; il faut la regarder et y penser, pour qu'elle te rappelle la nécessité d'agir toujours avec droiture.

—

Troisième Dialogue.

M. DE BONNEL, AUGUSTE, *son fils.*

M. DE BONNEL. — Auguste, vous avez rendu, j'espère, à Georget, comme je vous l'avais dit, ce *diable* que vous lui aviez pris.

AUGUSTE, *avec un ton d'humeur.* — Il a bien fallu le rendre, puisque vous le vouliez; mais je ne l'avais pas pris, je le payais bien ce qu'il avait coûté : si Georget s'est entêté à ne pas vouloir de l'argent, c'est sa faute.

M. DE BONNEL. — Il ne voulait pas de votre argent et voulait garder son *diable*; vous n'aviez pas le droit de le forcer à ce marché.

AUGUSTE. — J'ai bien le droit de faire faire ma volonté à Georget.

M. DE BONNEL. — Et d'où vient ce droit?

AUGUSTE. — Son père, Antoine, est votre domestique.

M. DE BONNEL. — Et c'est une raison pour que Georget n'ait pas de volontés à lui?

AUGUSTE. — Non, mais c'est une raison pour qu'il me cède; et la preuve qu'il sait bien qu'il faut que cela soit ainsi, c'est qu'il me cède toujours. Aujourd'hui, quoiqu'il ne voulût pas me vendre son *diable*, il ne s'est pas avisé de m'empêcher de le prendre; et si ce n'avait été vous, il ne me l'aurait certainement pas repris.

M. DE BONNEL. — Eh bien! ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il va penser tout autrement, et que dorénavant il sera obligé de vous résister.

AUGUSTE. — Je voudrais bien voir cela.

M. DE BONNEL. — Vous en aurez le plaisir. Antoine avait défendu à son fils d'user de sa force envers vous, de peur qu'il ne vous fît mal; je viens de déclarer

à Antoine que, s'il ne lui ordonnait pas, quand vous le tourmenterez, de se défendre contre vous comme contre un de ses camarades, Georget ne viendrait plus ici. Vous verrez à présent si son devoir est de vous ménager, et si c'est par respect pour vous qu'il vous a cédé jusqu'ici.

Auguste. — Ce sera une belle chose, que Georget me traite comme un de ses camarades !

M. de Bonnel. — Vous n'aurez qu'à ne pas vous familiariser avec lui.

Auguste. — Ce n'est pas me familiariser que de vouloir qu'il fasse ce qui me plaît.

M. de Bonnel. — Quand vous n'avez pas le droit de l'exiger, vous ne pouvez l'obtenir que de sa complaisance, par des prières, comme on en fait à son égal, ou par la force, qu'il repoussera à coups de poing, ce qui est la plus grande familiarité que je connaisse.

AUGUSTE. — Enfin, Georget est destiné à être mon domestique un jour; il me l'a dit cent fois; il faudra bien qu'alors il soit soumis et respectueux.

M. DE BONNEL. — Il ne sera soumis que dans les choses sur lesquelles il sera convenu de vous obéir; il ne sera respectueux que tant que vous ne manquerez pas à ce que vous lui devez. Un domestique convient d'obéir dans tout ce qui regarde le service de son maître, sans lui faire tort à lui-même. Ainsi, si un maître ordonnait à son domestique de s'aller battre pour lui ou de lui donner l'argent de ses économies, le domestique ne serait plus obligé à la soumission.

AUGUSTE. — On ne demande pas à son domestique de ces choses-là.

M. DE BONNEL. — Il est tout aussi injuste et tout aussi ridicule de lui demander de travailler et de courir pour vous jusqu'à se faire mal, ou bien de l'obliger de vous donner ce qui lui appartient à

un prix qui ne lui convient pas. Si vous voulez le contraindre par la force à une chose qu'il ne veut pas, alors il perd le respect, il vous résiste comme il peut, et il en a le droit, car il n'est convenu d'obéir qu'à vos ordres; il n'a consenti à courir d'autres risques, s'il désobéit, que celui d'être réprimandé ou renvoyé. Si vous allez plus loin, vous manquez aux conventions, et les injures n'en sont pas plus que les coups; elles dégagent également un domestique de tout devoir.

Auguste. — Il y a pourtant des domestiques qui restent dans le devoir, quoique leur maître les excède d'ouvrage, ou les traite fort mal. J'ai vu mon cousin Armand dire je ne sais combien d'injures à son jockei Jack, et même le menacer de son fouet, parce qu'il sanglait mal un cheval. Jack continuait sa besogne sans rien répondre, parce qu'il savait qu'il était bien obligé de le supporter.

M. de Bonnel. — Que serait-il arrivé

à Jack si, comme son maître le méritait, il lui eût répondu quelque impertinence?

AUGUSTE. — Qu'Armand l'aurait mis à la porte et ne lui aurait pas donné de certificat; de façon qu'il n'aurait pas pu trouver une autre condition.

M. DE BONNEL. — Ainsi les maîtres ont les moyens de maltraiter leurs domestiques tant qu'ils veulent, et si tous les maîtres prenaient ce parti-là, tous les domestiques seraient obligés de le supporter.

AUGUSTE. — Il le faudrait bien.

M. DE BONNEL. — Mais si tous les domestiques se mettaient dans la tête de résister à leurs maîtres, il faudrait donc aussi que les maîtres le supportassent, ou qu'ils se passassent de domestiques?

AUGUSTE. — C'est ce qui n'arrivera pas.

M. DE BONNEL. — C'est ce qui arriverait si le service devenait si intolérable que les domestiques fussent trop malheureux de servir, et par conséquent

n'eussent pas d'intérêt à ménager leurs maîtres. Mais les maîtres et les domestiques, ayant besoin les uns des autres, ont senti qu'il était de leur avantage, aux uns d'être bons, aux autres d'être soumis et respectueux: c'est donc parce qu'il y a beaucoup de bons maîtres qu'il leur est avantageux de servir, que les domestiques servent respectueusement même les mauvais. Ainsi, celui qui abuse de ce respect est un lâche qui profite de ce que d'autres font bien pour faire mal impunément, en se mettant à couvert derrière eux.

LA NUIT DU JOUR DE L'AN.

PENDANT la nuit du premier jour de l'année 1797, un homme de soixante ans était à la fenêtre, il levait ses regards désolés vers la voûte azurée du ciel, où nageaient et brillaient les étoiles, comme les blanches fleurs du nénuphar sur une nappe d'eau tranquille; il les rabaissait ensuite sur la terre, où personne n'était aussi dépourvu que lui de joie et de repos, car sa tombe n'était pas loin de lui; il

avait déjà descendu soixante des marches qui devaient l'y conduire, et il n'y emportait, du beau temps de sa jeunesse, que des fautes et des remords. Sa santé était détruite, son âme vide et abattue, son cœur navré de repentir, et sa vieillesse pleine de chagrin. Les jours de sa jeunesse reparaissaient devant lui, et lui rappelaient ce moment solennel où son père l'avait placé à l'entrée de ces deux routes dont l'une conduit dans un pays tranquille et heureux, couvert de moissons fertiles, éclairé par un soleil toujours pur, et retentissant d'une douce harmonie, tandis que l'autre mène dans un séjour de ténèbres, dans un antre sans issue, peuplé de serpens et rempli de poisons.

Hélas! les serpens s'attachaient à son cœur, les poisons souillaient ses lèvres, et il savait maintenant où il était.

Il porta ses regards vers le ciel et s'écria avec une angoisse inexprimable :

« O jeunesse, reviens! O mon père! » place-moi de nouveau à l'entrée de la » vie, afin que je choisisse autrement.»

Mais sa jeunesse et son père n'étaient plus. Il vit des feux follets s'élever au-dessus des marécages et disparaître, et il se dit : « Voilà ce que sont mes jours de » folie. » Il vit une étoile tombante parcourir le ciel, vaciller et s'évanouir : « C'est là ce que je suis, » s'écria-t-il, et les pointes aiguës du repentir s'enfoncèrent encore plus avant dans son cœur.

Alors il se retraça dans sa pensée tous les hommes de son âge, ceux qu'il avait connus et ceux qu'il ne connaissait point, qui avaient été jeunes avec lui, qui, maintenant répandus sur la terre, s'y conduisaient en bons pères de famille, en amis de la vérité, de la vertu, et qui passaient doucement, et sans verser de larmes, cette première nuit de l'année. Le son de la cloche, qui célèbre ce nouveau pas du temps, vint, du haut de la

tour de l'église, retentir à son oreille comme un chant pieux; ce son lui rappela ses parens, les vœux qu'ils formaient pour lui dans ce jour solennel, les leçons qu'ils lui répétaient; vœux que leur malheureux fils n'avait jamais accomplis, leçons dont il n'avait jamais profité. Accablé de douleur et de honte, il ne put regarder plus long-temps ce ciel où demeurait son père; il rabaissa sur la terre ses yeux abattus; des larmes coulèrent de ses yeux et tombèrent sur la neige qui couvrait le sol; il soupira, et ne voyant rien qui le pût consoler : « Ah! reviens, » jeunesse, s'écria-t-il encore, reviens! »

Et sa jeunesse revint, car tout cela n'était qu'un rêve qui avait agité pour lui la première nuit de l'année; il était jeune encore; ses fautes seules étaient réelles. Il remercia Dieu de ce que sa jeunesse n'était point passée, et de ce qu'il pouvait quitter la route du vice pour reprendre celle de la vertu, pour rentrer

dans le pays tranquille, couvert d'abondantes moissons.

Revenez avec lui, mes jeunes lecteurs, si, comme lui, vous vous êtes égarés : ce songe terrible sera désormais votre juge. Si, un jour, accablés de douleurs, vous êtes forcés de vous écrier : « Reviens, » belle jeunesse! » la belle jeunesse ne reviendra point.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU TOME PREMIER.

—

Scaramouche. 1

Cécile et Nanette. 73

Trois livres de la vie de Nadir. 207

La Mère et la Fille. 243

Le Devoir difficile. 291

Question de Morale. 317

La Nuit du jour de l'an. 353